TRAITÉ
DE LA
MALADIE VENERIENNE,

Et des Remedes qui conviennent à ſa gueriſon,

De Charles Muſitan Medecin de Naples.

Nouvellement traduit

AVEC

DES REMARQUES.

*Par Mr. D. V.***. Maître Chirurgien juré de Paris.*

TOME SECOND.

A TREVOUX,

Et ſe vend,

A PARIS,

Chez ETIENNE GANEAU Libraire, ruë Saint Jaques, vis à vis la Fontaine St. Severin, aux Armes de Dombes.

Avec Privilege & Approbations. 1711.

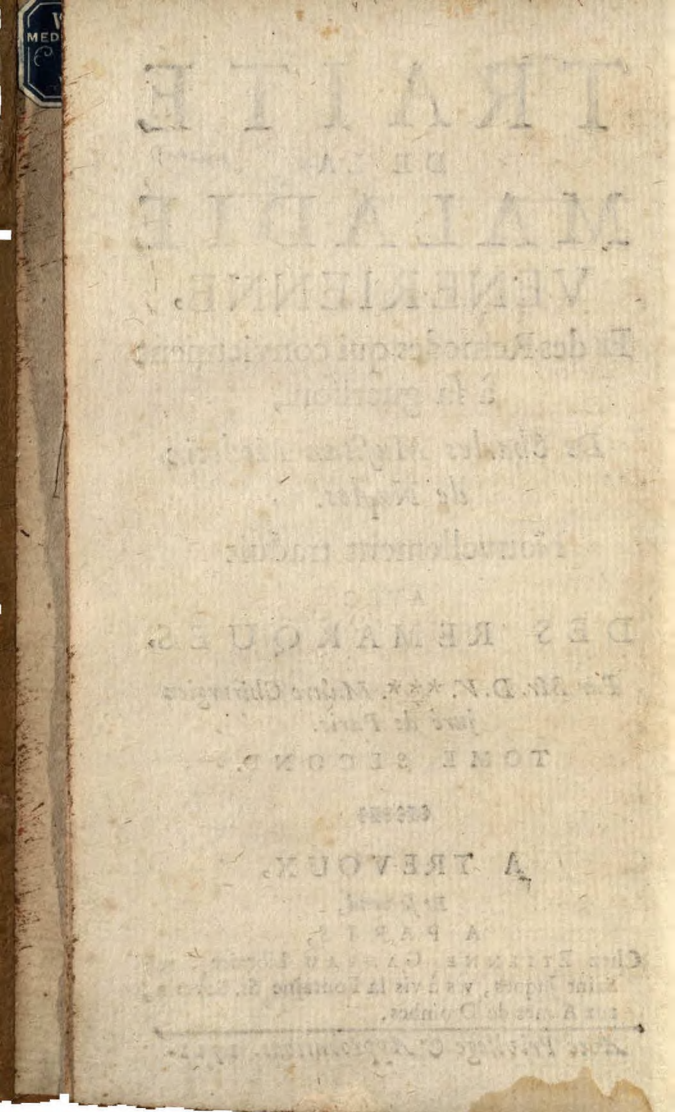


TABLE
DU TOME SECOND.

SUITE DU LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

Fin de la Table du Tome second.



DE LA MALADIE VENERIENNE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE V.

Du bubon venerien.



IL eſt ordinaire au bubon venerien de ſucceder à un congrès impur exercé avec une femme gâtée. C'eſt un tubercule très-petit & difficile à connoître dans ſon commencement, qui contient la virulence la plus maligne.

On l'appelle venerien, à la differen-

ce des autres bubons qui ne ſont pas de ce caractére ; & il eſt nommé bubon à cauſe de l'aîne où il eſt ſitué le plus ſouvent.

Il eſt diviſé en bubon ſimple, & en bubon malin ; & ce dernier ſe ſubdiviſe encore en peſtilent & en venerien. Le ſimple bubon arrive ſouvent aux enfans, & même juſqu'à l'adoleſcence ; ce qui fait qu'on l'appelle croiſſance à cet âge-là, comme s'il étoit une marque de l'accroiſſement du corps.

Le bubon peſtilent eſt un ſymptôme de la peſtilence, & il n'arrive que lors que cette maladie regne & exerce ſa tyrannie dans quelque climat. Le bubon venerien eſt une production du virus verolique. Or nous avons traité du bubon ſimple & du peſtilent dans la premiere partie de nôtre Chirurgie, & il ne nous reſte préſentement à parler que du bubon venerien.

Des ſignes du bubon venerien.

Aprés avoir exercé le congrés avec une femme verolée, ou du moins ſoupçonnée de ce mal, & particulierement

lors qu'il n'a paru aucune autre cauſe exterieure, comme ſeroit par exemple, une carie, un ulcere virulent, ou une gonorrhée venerienne mal guérie ou ſupprimée prématurément, il paroit dans l'aîne une petite tumeur qui augmente de jour en jour, auſſi-bien que la douleur & la rougeur; & le malade reſſent vers le ſoir une grande douleur à la tête accompagnée de friſſon & d'une grande laſſitude qui eſt ſuivie de fievre; & tous ces accidens s'appaiſent le matin à l'exception de la tumeur, & s'évanoüiſſent en même tems.

De mal-habiles Chirurgiens ſont quelquefois trompez en examinant les hernies des aînes qu'ils prennent pour des bubons; comme il arriva il y a quelque tems à un particulier, lequel après avoir fait une courſe extraordinaire, fut attaqué d'un catharre accompagné d'une toux violente & d'une petite tumeur dans l'aîne, laquelle s'élevoit quand il étoit debout avec une douleur poignante & pulſative, & qui rentroit lors qu'il étoit couché.

Ce malade appella à ſon ſecours un Medecin d'urine & deux Chirurgiens,

lesquels après avoir examiné cette tumeur, assurérent que c'étoit un bubon venerien sur le soupçon d'une gonorrhée mal guerie, que ce malade avoit eüe quatre ans auparavant. Après avoir conferé ensemble, ils le purgérent avec la manne, & appliquérent pendant trois mois des maturatifs sur cette tumeur, & ces remedes n'ayant produit aucun effet, ils conclurent que c'étoit une tumeur que sa malignité rendoit également rebelle aux maturatifs & aux résolutifs.

Ils firent après cela une seconde consultation, dans laquelle ils conclurent à ouvrir la tumeur : ce qu'ayant fait il n'en sortit autre chose que du sang. Il y a des Medecins assez semblables à ces Crieurs publics qui reclament une chose perduë, & qui après l'avoir désignée par toutes les marques qui peuvent la faire connoître, ne la reconnoissent pourtant pas lors qu'ils l'ont sous leurs yeux. Aussi ce Medecin & ces Chirurgiens appercevant un trou à côté de la glande inguinale, le prirent pour un grand sinus qu'ils couppérent : mais après cette section ce malade ainsi bourrelé,

commença d'avoir une forte fiévre, la langue seche, une soif extrême, de ressentir à la partie que l'on avoit si cruellement maltraitée les douleurs les plus violentes; de vomir frequemment de differentes matieres; de rendre des urines fort chargées; de n'avoir pas un moment de repos, & d'être atteint d'une infinité de violens symptômes qui le menaçoient du dernier desastre.

Pendant un tel orage les parens du malade inquiets du danger où il se trouvoit, appellérent en consultation un Chirurgien sage & experimenté, lequel après avoir été informé de tout ce qui s'étoit passé, tansa rudement ce Medecin & ces Chirurgiens, d'avoir ouvert une rupture & non pas un bubon comme ils se l'étoient imaginez. Il blâma fort l'incision qui avoit été proposée, & pour réparer autant qu'il se pouvoit la faute commise, il conseilla de panser la playe avec le baume de soufre de Ruland.

L'ignorance de ces Chirurgiens ainsi découverte ne les déconcerta pourtant pas absolument, & pour couvrir autant qu'ils pouvoient leur imperitie, ils ap-

pellérent à leur ſecours deux autres Chirurgiens affidez : Or comme les chiens ne ſe mangent point d'ordinaire, ces nouveaux conſultans aſſurérent avec ſerment que la maladie n'étoit point une rupture, mais un bubon venerien : puis donnant abſolument dans le ſentiment de leurs Collegues, ils firent faire une troiſiéme inciſion très-profonde, par laquelle les muſcles pyramidaux ſe trouvérent non-ſeulement coupez, mais auſſi l'extremité inferieure des muſcles droits. Après quoi les ſymptômes les plus fâcheux redoublérent : & le malheureux malade denué de forces, ayant encore lutté contre la mort durant quelques jours, mourut *étripe* pour ainſi dire.

Il n'eſt que trop ordinaire aux Chirurgiens de ſe méprendre : après quoi ils n'ont d'autre reſſource pour ſe diſculper de l'erreur où ils ſont tombez, que de former entre eux de longues & ennuyeuſes conteſtations, qui ne finiſſent qu'en appellant un tiers pour les mettre d'accord.

Sur quoi l'on peut dire avec raiſon, qu'un malade entre les mains de la plû-

part de ces gens-là, eſt comme une brebis dans la gueule du loup. Leurs conſultations ſe font plûtôt dans la vûë du gain, que dans le deſſein de guerir les malades : d'où il faut conclurre que les ſuppôts de la Medecine ſont une eſpece d'animaux qui crevent d'avarice : & ce qui eſt de plus merveilleux, eſt qu'il y en a parmi eux, qui n'ayant plus qu'une heure à vivre, & que leur état devroit obliger à garder le lit ſans en ſortir même pour leurs neceſſitez ; ne laiſſent pas cependant de ſe traîner ou d'être traînez par la Ville, & de ſe vanter hautement de pouvoir donner par leurs préceptes la ſanté qu'ils auroient plus de beſoin de ſe donner à eux-mêmes, qu'aux malades qu'ils viſitent avec tant d'incommodité.

Mais ce n'eſt jamais gratuitement qu'ils regardent l'urine & les excremens, qu'ils examinent le ſang tiré, & qu'ils rendent une ſeule viſite à un pauvre malade. Ils reſſemblent à la vermine qui s'engraiſſe du ſang des malheureux ; & pour gagner de l'argent il n'y a point de fraude & de fourberie qu'ils ne mettent en uſage.

Ils s'attachent avec obſtination à ſuivre les moyens qui peuvent les mener à cette unique fin qu'ils ſe propoſent ; & ils n'héſitent jamais, pour y arriver plûtôt, à ſubſtituer le menſonge à la vérité.

Un procedé ſi injuſte nous porte à conſeiller aux malades, de ſe laiſſer plûtôt tüer par leurs maladies, que par ces ſortes de Medecins ; parce que la mort toute cruelle qu'elle eſt, leur doit paroître beaucoup plus douce, que ne ſont à leur égard ces loups dévorans, qui les traitent avec tant d'inhumanité.

REMARQUES.

Outre les Chirurgiens mal-habiles qui ſont connus pour tels, il y en a beaucoup d'autres qui ſçavent cacher leur ignorance avec tant d'adreſſe en payant d'effronterie quand il le faut, en parlant d'un ton haut en certaines occaſions, en rampant quand il eſt néceſſaire, & en ſe ſervant en d'autres rencontres d'un patelinage doux & inſinuant, qu'ils ne laiſſent pas de s'attirer l'eſtime & la confiance d'une infinité de gens credules & faciles à dupper.

Parmi plusieurs de ce caractére que je pourrois marquer ici, j'en ai connu un qui mourut il y a quelques années, après s'être fait traîner durant un assez long-tems dans un demi-carosse par un animal qui valoit bien mieux dans son espece, qu'une figure d'homme tel qu'il étoit, ne valoit dans la sienne.

Ce Chirurgien malgré l'ignorance la plus grossiere dont il étoit richement partagé, n'avoit pas laissé de se faire une certaine reputation en traitant les maux veneriens par des décoctions, qui sans enlever & détruire entierement le virus, ne font que l'énerver, & le faire dégenerer en d'autres maux qui menent insensiblement les malades jusqu'au sepulcre. Trente ans de pratique dans le traitement de ces maux auroient dû lui avoir appris à distinguer le bubon venerien du bubonocele: cependant cette longue pratique ne l'empêcha pas de prendre l'un pour l'autre, & de tüer ainsi le fils unique d'une riche veuve.

Car quelques raisons que ce jeune homme lui pût alleguer, pour lui faire entendre que son mal ne procedoit aucune mentde cause venerienne, n'y ayant

jamais donné la moindre occasion, il ne laissa pas après s'être servi des cataplâmes émolliens & maturatifs, croyant sentir sous ses doigts l'inondation d'une matiere suppurée, de donner un grand coup de lancette dans cette tumeur, qui lui fournit des matieres fécales au lieu de pus. Un autre Chirurgien plus habile mandé après cette mal-heureuse ouverture, eût la charité de couvrir du mieux qu'il pût cette faute énorme qui fit mourir le blessé le jour suivant.

Mais ce qui m'a paru de plus surprenant dans la conduite de ce détestable Operateur, a été ce que j'ai sçû depuis quelque tems, que ce premier homicide, loin de l'avoir rendu plus circonspect dans l'ouverture des tumeurs inguinales, ne l'avoit pas empêché de tüer encore par une méprise toute semblable une jeune fille, après l'avoir deshonorée dans sa famille, en faisant croire à ses parens que la tumeur qu'elle avoit à l'aîne, étoit un accident de mal venerien qu'elle avoit contracté par un mauvais commerce.

Il y en a un autre d'un pareil calibre encore vivant, qui ne differe du pre-

mier qu'en ce qu'il eſt traîné par deux chevaux, qu'il ſe porte à lui-même un plus grand reſpect, qu'il mépriſe plus inſolemment tous ceux de ſon état, & qu'il fait encore mieux ſon chemin, bien qu'il ne ſoit pas plus habile.

Aprés tout cela quelqu'un ne laiſſera pas de dire, que ceux qui paſſent pour les plus experts dans toutes ſortes d'Arts & de Profeſſions ne ſont pas infaillibles; & qu'ainſi les mépriſes de ce particulier Chirurgien pouvoient être excuſables. On demeure d'accord de la faillibilité des plus experimentez dans la pratique de tous les Arts; & on avoüe même que les Chirurgiens ſont plus faillibles que les autres Artiſans, parce que le ſujet ſur lequel ils travaillent leur eſt moins connu & eſt moins en leur pouvoir, que ne ſont ceux des autres Arts entre les mains de leurs Artiſtes, qui ont pour la plûpart la matiere ſur laquelle ils travaillent en leur pleine & entiere diſpoſition. Cependant s'il y a des fautes excuſables dans la pratique de la Chirurgie, il y en a auſſi qui ne le ſont pas.

Par exemple, les fautes que les Chi-

rurgiens font dans la pratique de la faignée sont souvent excusables, parce qu'il n'y en a point, quelque bien versez qu'ils soient dans l'Anatomie, aussi-bien que dans la théorie & dans la pratique Chirurgicale, qui soient sûrs de n'y pas tomber, à moins qu'ils ne se bornent à saigner seulement des personnes qui ont des vaisseaux fort gros & fort apparens; parce qu'on ne peut réüssir dans les saignées difficiles, sans s'exposer en ouvrant des vaisseaux profonds & embarassez, à toucher des parties dont les atteintes sont souvent suivies de fâcheux accidens : en sorte qu'il est très-vrai, que si les Chirurgiens même les plus éclairez ne vouloient absolument rien risquer dans la pratique de la saignée, il y auroit la moitié des saignées qu'ils ont à faire tous les jours, qu'ils seroient obligez d'abandonner.

On n'a pas aussi toujours lieu d'imputer aux Chirurgiens la mauvaise configuration des parties, & l'impuissance d'agir qui reste à quelques blessez après les fractures & les dislocations des os; parce que ces blessures ont souvent de si fâcheuses complications, qu'il est alors

très-difficile de connoitre la maladie de l'os ; & quand elle seroit connuë, il est souvent impossible de les rétablir dans leur premiere disposition, sur tout lors que les Chirurgiens ne sont appellez que long-tems après que ces blessûres sont arrivées.

Mais il n'en est pas ainsi de l'imperitie d'un Chirurgien qui est assez peu instruit ou assez imprudent, pour prendre un bubonocele pour un bubon venerien, notamment lors qu'un Praticien, comme celui dont on prétend parler ici, a vieilli dans le traitement des maux veneriens : car ces deux sortes de tumeurs, à leur situation prés, sont distinguées par des circonstances si visibles, qu'il n'y a que des Chirurgiens confirmez dans la plus profonde ignorance, qui puissent y être trompez.

Après tout si quelqu'un surpris d'une imperitie si peu excusable venoit à demander, comment il se peut faire qu'un Chirurgien aussi mal-habile se fasse une réputation & gagne du bien dans l'exercice d'un Art où il ne s'agit pas moins que de la vie des hommes ? On lui dira pour réponse qu'en toutes sortes d'états

& de profeſſions, ce ne ſont pas toûjours les plus habiles qui y font la meilleure figure, & qui ſçavent mieux l'art de captiver la fortune.

Que les gens d'honneur qui embraſſent la Medecine ou la Chirurgie, prévenus qu'une longue & ſerieuſe application à acquerir les connoiſſances qui leur ſont neceſſaires, pour exercer dignement des Arts ſi nobles & ſi utiles, eſt le meilleur moyen qu'ils puiſſent prendre pour ſe diſtinguer des autres, reſtent longtems ignorez : à moins qu'ils ne ſe jettent à corps perdu dans la foule de ceux qui fuyant le travail & la peine, cherchent à s'élever par les baſſeſſes les plus indignes ; & à moins qu'ils ne ſe donnent de terribles mouvemens pour faire briller un mérite, dont une infinité de lâches & de pareſſeux ne peuvent ſe prévaloir.

Qu'un patelinage bien entendu, de vaines promeſſes, & une effronterie outrée, ſont une route que ſuivent avec ſuccès ceux qui veulent ſe rendre en peu de tems recommandables en abuſant de la crédulité du peuple ; que c'eſt auſſi pour cette raiſon que les Empyriques font mieux leurs affaires que les véritables

Medecins, qui ne ſçavent point mettre en œuvre les tours de ſoupleſſe dont uſent les Charlatans pour ſe faire valoir ; & que pour preuve de l'injuſte préference du public en fait de Medecine, il ſuffit de voir avec combien de fureur & d'aveuglement toutes ſortes de gens, & ceux même que l'on croiroit capables de faire un bon choix, courent après des femmes, des moines, des payſans, & les plus odieux ſujets de la populace, qui ont l'effronterie de ſe dire Medecins, & de promettre impudemment de guerir les maladies les moins gueriſſables. Et il ne faut pas dire que ce ſont les merveilleuſes cures de ces gens-là qui préviennent les malades en leur faveur, puiſque leurs prétenduës gueriſons étant ſuivies de près, ne ſont en effet que de veritables impoſtures, & que de mille malades qui les conſultent il n'y en a pas un ſeul qui en tire le moindre ſecours ; toute la renommée de ces fourbes n'étant fondée que ſur le caprice du peuple, qui s'efforce de trouver du merveilleux par tout où il n'y en doit point avoir, & où il ne s'en trouve point effectivement.

Enfin que s'il eſt facile de dupper le

public generalement ſur tout ce qui eſt du reſſort de la Medecine, il eſt encore plus aiſé d'en faire accroire à ceux qui ſont attaquez du mal venerien : car étant obligez de le cacher avec ſoin, de peur de déclarer leur turpitude, il ſuffit qu'un particulier éffronté, & grand prôneur de ſon ſçavoir-faire, ſoit muni de quelque recepte contre ce mal, & faſſe préconiſer par quelques Courtiſannes du premier rang quelques cures de ſa façon vrayes ou fauſſes, pour ſe donner un nom diſtingué dans tout le regne de Venus, & pour engager dans ſes filets un grand nombre de malheureux eſclaves de cette divinité, qui ont preſque toûjours moins de ſujet de ſe loüer de ſes faveurs, que d'être conſternez de ſes diſgraces. Et comme ceux qui ſortent mal-contens des mains de ces prétendus Eſculapes, n'oſent ſe plaindre de la double perte qu'ils font de leur ſanté & de leur argent ; cela n'empêche pas que beaucoup d'autres ne tombent dans les mêmes pieges, & n'y laiſſent aſſez de leurs plumes pour dédommager avec uſure ces affronteurs, des ſoins qu'ils prennent de pallier leur maux quand ils

ſont legers, de les leurrer par de vaines promeſſes, ou de les guerir tout d'un coup par une mort prématurée quand ces maux ſont conſiderables.

Les cauſes du bubon venerien.

Pour expliquer la cauſe du bubon venerien, les Vulgaires ont recours aux contes ridicules qu'ils font du foye, prétendant que ce bubon n'arrive jamais que le foye n'y prenne part.

Ils ſuppoſent pour cela que le virus pénetre d'abord les pores de la verge & des parties génitales, & qu'il ſe gliſſe enſuite dans les veines les plus proches, de-là dans les plus grandes, & enfin juſques dans le foye dont il gâte & bleſſe la ſubſtance : ce qui fait que ce viſcere au lieu de produire un ſang loüable, n'engendre que de mauvais ſucs ; & que bien que la nature puiſſe ſe décharger de ces humeurs peccantes ſur differentes parties, elle en dépoſe néanmoins pour l'ordinaire la plus grande portion ſur les glandes des aînes qui ſont les émonctoires du foye.

Or s'il arrive que le foye ne chaſſe

pas ces mauvaiſes humeurs vers les parties exterieures, étant retenuës dans les veines, elles y excitent differens ſymptômes très-fâcheux, comme par exemple des fiévres longues, putrides, & malignes, qui jettent le plus ſouvent les malades dans la phtyſie : ou bien elles pouſſent à toute la ſurface du corps une infinité de puſtules, d'exanthemes, & d'ulceres qui couvrent toute la peau, & qui ſont ſuivis de tous les autres accidens de la verole.

Ceux donc ſur qui le virus a fait impreſſion, ont une grande obligation au foye de leur procurer cette décharge, puis qu'autrement ce mauvais levain ſe ſeroit cantonné ſur les parties interieures & ſur les principaux viſceres, où il auroit cauſé des deſordres irréparables.

Auſſi paroit-il bien que c'eſt par une grace toute particuliere, que le foye en uſe ainſi ; puiſque s'il lui arrive d'être troublé & interrompu dans le mouvement qu'il tente pour chaſſer ces mauvaiſes humeurs ſur les glandes des aînes, & s'il n'eſt pas même aîdé dans cette tentative par un Medecin qui y donne toute ſon attention, il s'en chagrine tel-

lement, que la matiere du bubon retourne au dedans : ce qui donne lieu à une longue ſuite de mauvais accidens.

Mais n'inſiſtons pas davantage ſur les ſots raiſonnemens de ces Medecins, que nous avons réfutez plus au long au 4e. chap. du ſecond livre de ce Traité, où nous avons parlé du ſiege de la maladie venerienne.

La véritable cauſe du bubon venerien, eſt un acide très-acre qui exhale du pus qui ſort des ulceres virulens, dont les parties génitales des femmes publiques ſont infectées, & qui étant reçû dans l'uretre d'un homme qui en approche, pénetre les tuniques des vaiſſeaux ſanguins de ce conduit, & ſe mêle ainſi dans la maſſe de ſon ſang.

Car il faut conſiderer que dans le congrès, les pores du conduit urinaire auſſi-bien que tous ceux des parties génitales étant fort ouverts, la vapeur maligne qui s'éleve des ulceres, les pénetre aiſément, & que les particules de ces mauvaiſes exhalaiſons s'étant introduites dans les vaiſſeaux ſanguins, elles parcourent au moyen de la circulation, juſqu'aux plus petits conduits qui les

engagent dans les tuniques des glandes inguinales, où elles s'arrêtent, se coagulent, & forment l'aposthume que l'on nomme bubon venerien.

Cet aposthume que l'on peut appeller vrai bubon, se forme entre les tuniques qui enveloppent les glandes, & non pas dans la substance glanduleuse : car ce seroit un faux bubon dont nous parlerons dans le Chapitre suivant.

Il arrive aussi des bubons par la suppression subite d'une gonorrhée virulente, quand cette suppression n'a été causée par l'usage d'aucun médicament capable de repousser le virus, mais qu'elle se fait d'elle-même, ou bien parce que les remedes dont on s'est servi, n'ont pas été assez forts pour surmonter la virulence ; comme sont le bain, la purgation, la saignée, & d'autres semblables.

Le pronostique du bubon venerien.

Ce que l'on peut juger du bubon venerien eu égard à sa suppuration, est qu'il s'y dispose quelquefois vers le 4e.

jour, quelquefois vers le 7ᵉ. quelquefois vers le 11ᵉ. vers le 14ᵉ. & juſqu'au 21ᵉ. ſelon les forces du malade, & la quantité ou la qualité de la matiere dont il eſt formé ; & que plûtôt il ſe montre au dehors, plus il ſe tumefie, & plutôt il ſuppure, c'eſt toujours le mieux pour préſerver le malade de la verole generale : au lieu qu'un bubon qui ſe tumefie lentement, & qui s'endurcit, a beſoin de tout le ſecours de l'Art pour venir à ſuppuration.

On peut prévoir l'iſſuë des bubons par la diligence & la capacité de ceux qui les traitent : car quand ils ſont traitez avec application & par un Medecin experimenté, ils ont une heureuſe iſſuë, au lieu qu'étant mal-traitez, ils ſont ſuivis de gangrene, mortification, d'ulceres corroſifs aux muſcles du bas-ventre, & peuvent cauſer la mort au malade, ou dégenerer en fiſtules, & même aprés leur gueriſon apparente, ſi l'on ne ſe précautionne par des remedes interieurs ſagement preſcrits & adminiſtrez, il leur ſurvient dans la ſuite des puſtules, des ulceres virulens, des tumeurs gommeuſes, des douleurs inſupportables,

causées par le virus qui a passé du dehors au dedans.

REMARQUES.

L'Auteur outre un peu les choses en disant, que les bubons veneriens maltraitez dégenerent en gangrene, en mortification, & causent la mort aux malades. C'est tout ce que l'on pourroit dire des bubons pestilens dont le progrès est aussi prompt en bien ou en mal, que celui des veneriens est lent & tardif.

Au surplus je ne prétends pas inferer de-là que la capacité & l'application de ceux qui traitent des bubons veneriens ne puissent beaucoup aider à leur donner une bonne terminaison.

Cependant quelque experience que l'on ait dans le traitement de la verole & des bubons veneriens, il est toûjours vrai de dire que s'il y a plusieurs de ces sortes de bubons qui sont traitables, & disposez par eux-mêmes à se terminer avantageusement pour les malades; il s'en trouve beaucoup plus encore qui sont absolument intraitables, & que toute la Science des Medecins & des

Chirurgiens ne peut jamais conduire à une bonne ſuppuration. On les appelle bubons avortifs ou dépôts ſymptomatiques, qui marquent bien que la maſſe des humeurs eſt chargée d'un mauvais levain qu'elle tâche de pouſſer au dehors, mais que toutes ſes tentatives ne ſe terminent qu'à de vains efforts incapables de procurer un dépôt critique de toute la virulence dont le ſang eſt infecté.

Un bubon venerien critique ſe manifeſte par tous les ſignes du phlegmon qui augmentent à vûë d'œil, pour peu que la tumeur ſoit méthodiquement traitée ; & tous ces ſymptômes ſont bien-tôt ſuivis d'une abondante ſuppuration. L'on voit très-peu de ces bubons critiques où la nature eſt abſolument maîtreſſe de ſes operations depuis leur commencement juſqu'à leur terminaiſon : Ce ſont là néanmoins les ſeuls qui ſoient tout à fait ſalutaires par eux-mêmes, ſans le ſecours des autres remedes.

L'on en voit d'autres qui ſuppurent difficilement, ſoit à cauſe de la profondeur du lieu où la matiere eſt formée, ſoit à cauſe de l'épaiſſeur & de la viſco-

ſité de l'humeur qui les produit. Loin que ces ſortes d'abcès ſuppurent d'eux-mêmes, il faut toujours les y diſpoſer pendant un long-tems par les cataplâmes émolliens & ſuppuratifs, & achever même après cela de digerer cette matiere lente & tardive par l'application d'un cauſtique, que l'on eſt ſouvent obligé de réiterer pour le faire agir plus profondément : de maniere qu'après l'application d'un premier cautere, il en faut appliquer un ſecond après la chûte de la premiere eſcarre, qui détruiſe les glandes inguinales ſous leſquelles il faut chercher la matiere ſuppurée.

Dans le traitement de ces derniers bubons infiltrez profondément, il ne faut pas ſe contenter de traiter l'abſcès, il faut encore au moyen des ſpecifiques donnez interieurement, empêcher le progrès que le virus ne manqueroit pas de faire dans toute l'habitude.

La cure du bubon venerien.

Dans la cure du bubon venerien les Medecins Vulgaires, & les Barbiers même qui ſont aſſez temeraires pour entreprendre

prendre de traiter ces tumeurs, ne se servant jamais de medicamens résolutifs, & leur vûë principale tend bien plûtôt à les faire suppurer, parce qu'ils estiment qu'en procurant la suppuration de ces sortes d'abcès, le foye dans l'émonctoire duquel ils se forment, & même tout le corps, sont mieux purgez de leurs excremens : ce qui leur fait d'abord tout mettre en usage, pour attirer vers l'aîne l'humeur maligne qui forme la tumeur ; parce qu'ayant commencé à se manifester en cet endroit, ils estiment que c'est dans ce même lieu qu'il en faut procurer la suppuration.

1. En second lieu ils bannissent absolument la saignée du bras, de peur que la mauvaise qualité de la matiere ne soit portée aux parties principales ; & si le bubon après sa premiere apparition demeure au même état sans augmenter ni diminuer, & sans donner aucun signe de suppuration, & que le malade leur paroisse fort pléthorique, ils le saignent au pied du même côté, & reïterent même cette saignée, afin d'attirer la matiere vers l'aine, comme si

tout le ſang ne circuloit pas, comme ſi tout le corps n'étoit pas raffraichi par la ſaignée, & comme ſi cette évacuation n'empêchoit pas la ſuppuration.

De plus dés que le bubon commence à paroître ils font ſur la tumeur une onction de quatre huiles differentes; c'eſt à ſçavoir des deux ſortes d'huiles de lis, d'amandes douces, & de camomille; & mettent par deſſus la laine graſſe, laquelle en relâchant les parties, fait ſelon eux deſcendre avec plus de facilité la matiere maligne ſur l'endroit où l'abcès ſe forme; outre qu'en préparant cette même matiere, elle la diſpoſe à la ſuppuration. Mais ces huiles ſont plus propres à ſalir le linge du malade, qu'à faire ſuppurer le bubon.

Quand ces onctions ne font aucun effet, ils appliquent ſur la tumeur une ventouſe bien enflammée; & cet épouventail paſſe chez eux pour un grand remede; peut-être à cauſe qu'il paroit par-là, que Vulcain menace l'adultere Venus.

Ils ordonnent de plus au malade de boire & de manger avec excès, ſans

penſer que plus on nourrit les corps impurs, & plus on les bleſſe. Ils lui conſeillent auſſi de faire beaucoup d'exercice, comme de joüer à la paume, de faire des armes, de lutter, de ſe fatiguer par toutes ſortes d'actions violentes; afin, diſent-ils, que la matiere du bubon étant émûe dans le foye par ces mouvemens extraordinaires, puiſſe couler plus aiſément vers ſon émonctoire. Mais qui eſt-ce qui pourra répondre que la matiere virulente émuë ſera plûtôt pouſſée vers les aînes que vers d'autres endroits?

Comme tous ces remedes n'ont pas ordinairement beaucoup d'effet, ils ont coutume d'appliquer après cela ſur la tumeur, un emplâtre de grand diachilon avec les gommes; & quand après ces applications le bubon n'augmente ni diminuë, ils en viennent à la purgation, prétendant que la cacochymie étant ôtée, & la matiere morbifique étant diminuée, ce qui en reſte ſera facilement regi par la nature. Sur ce fondement ils commencent à préparer les humeurs par l'uſage des trois ſyrops qui ſuivent.

℞. *Des syrops de fumeterre,*
De houblon, & de chicorée, de chac. demie once;
De l'eau de houblon, 3 onces.

Mêlez-les ensemble pour une potion.

Après cela ils donnent la purgation suivante.

℞. *Des feüilles de senné de levant, 1 once;*
Du polypode de chêne, 2 onces;
Des fleurs cordiales une pincée.

Faites en une décoction, & dans ce qu'il faut de la colature dissolvez-y.

Des syrops de fleurs de pêcher, & de roses solutifs, de chacun 3 onces;
De la conf. hamec, 3 drach.

Mêlez le tout pour une potion purgative.

Ou bien ils se servent des pilules suivantes.

℞. *Des pilules de tribus, 1 drach. & demie;*
Avec le syrop de roses solutif formez-en six pilules, & couvrez-les de feüilles d'or.

Ou bien ils purgent le malade en bol de la maniere qui suit.

℞.
De la casse nouvellement mondée, 1 once;
De la confec. hamec, demie once;
De la poudre de senné de levant, 1 drach.

Mêlez tout cela pour en faire un bol.

Trois heures aprés ils donnent un aposème fait avec le syrop de roses solutif dans une décoction legere. Mais toutes ces manieres de purger conviennent à toutes les maladies où l'on prétend tirer les humeurs de la circonference au centre, & non pas du centre à la circonference; de sorte que ces purgations sont plus propres à concentrer le virus, qu'à le pousser vers les aînes.

S'il arrive qu'aprés avoir purgé le malade la tumeur augmente, ils se servent alors de maturatifs, & ils comptent beaucoup sur le remede suivant.

℞.
Des racines des deux sortes de lis, & d'althea de chac. 2 onces;
Des feuilles de mauves;
De guimauves;
De violiers, & de scabieuses, de chac. une poignée.

Pilez-les grossiérement, & les faites boüillir. Ensuite adjoutez-y.

De l'axonge de porc putride, & du beurre nouvellement lavé, de chac. 4 onces ;
Des graisses de canard, d'oye, & de poule, de chac. 1 once ;
De l'huile des deux sortes de lis, d'amandes douces, & de camomille, de chac. demie once ;
Du levain, 2 onces ;
Dix brins de safran.

Faites de tout cela un cataplâme.

Quand ce remede ne produit pas l'effet qu'ils en attendent, ils usent d'ordinaire de l'emplâtre de grand diachilon avec les gommes de la maniere qui suit.

℞. *De l'emplâtre diachilon gommé, 1 once ;*
Des gommes ammoniac, Bdellium, & Sagapenum, de chac. demie once.

Mêlez tout cela pour un emplâtre.

Le bubon étant venu à maturité, ils en font l'ouverture avec le fer par une incision cruciale, dont ils coupent les angles pour éviter la fistule ; & pour arrêter le sang ils remplissent la cavité de plumaceaux enduits de blancs d'œufs battus qu'ils y laissent pendant 24 heures

ſans les lever, & ils tiennent l'ulcere ouvert depuis 40 jours juſqu'à 60, & plus s'ils le jugent à propos : car ils eſtiment que pendant cette longue ſuppuration, ils évacuent non-ſeulement la virulence qui coule vers l'émonctoire, mais auſſi que cét ulcere eſt comme un aiguillon, qui excite la nature à chaſſer de plus en plus la matiere virulente vers le même endroit, au moyen de quoi le foye & même tout le corps ſont plus heureuſement déchargez de toutes ſortes d'immondices.

Ils panſent au commencement le bubon ouvert avec un digeſtif compoſé de jaune d'œuf, de terebenthine, & d'huile roſat ; & pour empêcher l'inflammation, ils font autour de l'ulcere une onction avec la même huile ; ils ſe ſervent enſuite de mondificatifs, d'incarnatifs, & enfin de deſſiccatifs.

Lors que le bubon ouvert a bien ſuppuré, ils réiterent les mêmes purgations dont ils ont uſé avant l'ouverture, & ils le font d'autant plûtôt qu'ils apperçoivent le pus moins loüable : après quoi pour purifier entierement la maſſe du ſang de toute la virulence, & faire en ſorte

qu'il ne reſte pas dans le foye la moindre particule du levain verolique, ils font prendre au malade pendant un certain tems des décoctions ſudorifiques.

Ce ſont là les remedes dont les Chirurgiens & les Barbiers ſe ſervent pour guerir le bubon : mais pour ſçavoir ſi ces ſortes de remedes ſont de vrais antidotes capables d'éteindre le virus, c'eſt à ceux qui ſont tombez entre les mains de ces gens-là à dire ce qu'ils en penſent.

C'eſt un grand mal que la verole, diſent les Vulgaires, & par conſequent il faut un grand remede pour la guerir : cela s'accorde-t'il avec les remedes inutiles, ridicules, & pernicieux, qu'ils employent dans les cures, qu'ils oſent entreprendre? au moins devroient-ils après les plaintes, les cris, & les gemiſſemens de ceux qui ſont tous les jours attaquez de douleurs inſupportables, de tumeurs gommeuſes, de caries aux os, & d'autres fâcheux accidens, qui ſuccedent aux mauvais traitemens qu'ils ont eſſuyez par leur méthode, venir à réſipiſcence, & abandonner cette mauvaiſe manœuvre pour en ſuivre une plus réguliere; celle

qu'ils ſuivent n'étant qu'une vraye barbarie, loin d'être une vraye méthode de guerir.

Or la véritable cauſe de tant de plaintes que l'on fait contre la Medecine, vient de ce qu'une infinité de gens de neant, ſans talens & ſans genie, embraſſent cette profeſſion : ce qui fait qu'il n'y en a point au tems où nous ſommes, qui ſoit plus mépriſable, excepté l'état de Moine : non pas que la Medecine ne ſoit par elle-même très-eſtimable, mais parce qu'entre ceux qui l'exercent il y en a une infinité, qui réduits dans l'indigence par leurs dereglemens, ſe jettent dans l'exercice de cet Art comme dans un aſyle : ce qui eſt cauſe qu'il y a maintenant dans nôtre Ville plus de Medecins que de malades.

Mais il n'appartient pas à tout le monde d'exercer dignement un miniſtére ſi relevé. Cela n'eſt pas même donné à tous les ſages, mais ſeulement à ceux qui ſont aſſez éclairez pour concevoir que la Medecine eſt un don de Dieu, qui n'eſt pas accordé à tous ceux qui voudroient le poſſeder.

Il ne faut pas s'étonner après cela que

ceux qui l'exercent ſelon la méthode vulgaire, le faiſant à un très-bas prix, elle ſoit, comme ces femmes publiques, ſoumiſe à tous ceux qui en veulent faire quelque uſage, parce qu'elle ne peut pas autrement ſubſiſter.

Après tout cela, comme il eſt rare d'acheter à vil prix de bonnes marchandiſes, nous blâmons encore moins les Vulgaires qui en uſent ainſi, que nous ne faiſons les malades de leur facilité à ſe livrer entre les mains de ces mauvais miniſtres. Il s'en faut bien néanmoins que nous ayons la moindre eſtime pour ceux qui donnent des remedes pour deux ſous, quoi qu'il y ait de l'induſtrie à faire la Medecine à ſi peu de frais : mais ils auroient bien de la peine à faire autrement quand ils ſeroient plus habiles, vû le mépris où la Medecine eſt tombée dans ces derniers tems, par la facilité qu'ont les Medecins de ſe jetter pour ainſi dire à la tête des malades.

Cependant ils prétendent agir avec équité, & il ſeroit bon pour eux qu'une ſi legere reconnnoiſſance leur fût faite régulierement. En un mot qu'ils s'inſtruiſent mieux d'un Art ſi difficile, &

qu'ils s'attachent enſuite à l'exercer avec honneur.

Enfin nous ne ſçaurions nous empêcher de déclamer hautement contre la mauvaiſe foi des Chirurgiens Vulgaires, qui employent tous les jours pour gagner de l'argent, la ruſe & la tromperie, qui ſont chez la plûpart d'entre eux l'unique fondement de leur ſçavoir-faire.

A l'exemple des Peintres qui font parade de leurs pinceaux chargez de differentes couleurs, on les voit étaler avec emphaſes leurs boitiers de cuivre partagez en differentes cellules, pour mieux diſtinguer les differentes couleurs des onguens qu'ils achettent à bas prix chez les Apoticaires : & pas un ſeul de ces remedes ne tend à une bonne fin.

Je ne parle point de ceux qui mettent dans des phioles les liqueurs les plus communes, qu'ils vantent comme des baumes très-précieux pour tirer l'argent des malades. Il faut remedier à tous ces abus, & jetter par les fenêtres ces onguens gâtez qu'ils oſent vendre pour des remedes très-excellens : tout leur but n'étant que de s'élever beaucoup, d'im-

poſer au peuple par des menſonges, en publiant qu'ils ont des remedes merveilleux, ſans néanmoins pouvoir guerir le moindre mal. Ce qu'ils ſçavent le mieux eſt de vuider la bourſe des malades ſans les guerir, & ſi quelques-uns gueriſſent, c'eſt à l'Art ſeul que ces cures ſont dûës, & non à ces charlatans qui n'ont pas la moindre notion des régles de l'Art.

Diſons au ſurplus que la cure des bubons veneriens réüſſit fort bien, quand le Chirurgien avant de faire l'ouverture de la tumeur, a pris ſoin de l'amener à une bonne ſuppuration, par le moyen des remedes qui peuvent exciter une fermentation interieure; & ces remedes ſont ceux qui par le mouvement de leurs particules volatiles fort addoucies, peuvent échauffer & exciter doucement les ſucs, qu'un mauvais acide avoit coagulez & mis hors d'état de ſe mouvoir : ce qui fait que les tuyaux avec les ſucs qu'ils contiennent, les tuniques & les fibres ſont coupez, rongez, déchirez, & dégenerent en pus qui ſe traçant une route vers la peau, forment un bubon élevé, mou, & dont la matiere flotte ſous les

doigts. Le cataplâme ſuivant peut produire cet effet.

℞. { *De la fiente de pigeon pulveriſée,*
Du ſafran pilé, & de la graiſſe de poule à diſcretion. }

Mêlez-les avec de la pâte levée, & formez-en un cataplâme, que vous renouvellerez de douze en douze heures.

Ou bien ſervez-vous pour produire le même effet des medicamens groſſiers, gras, mucilagineux, qui bouchent les pores & empêchent la tranſpiration, au moyen de quoi ils mettent en mouvement la matiere contenuë dans la tumeur, la font fermenter, & la changent en pus. C'eſt-là l'effet que l'emplâtre ſuivant peut produire.

℞. { *De l'emplâtre de mucilage, & de celui du fils de Zacharie, de chac.* 1 *once.* }

Mêlez-les & les appliquez ſur la tumeur.

Mais il vaut mieux encore y appliquer l'emplâtre ſeul du fils de Zacharie, & ſi après ſon application le bubon eſt encore lent à ſuppurer, il faut l'animer avec l'huile de briques, & renouveller ce topique de douze en douze heures, puis ouvrir l'abcès non pas avec le fer, mais

avec le ruptoire mercuriel, parce qu'en ouvrant la tumeur, il résiste en même tems à l'activité du virus. Ce ruptoire est ainsi préparé.

℞. { *Du mercure sublimé*, 1 *drach.*
De la farine d'orge, 3 *drach.* }

Mêlez-les, & avec la salive formez-en une masse, en les agitant avec une spatule de bois, & de cette masse formez-en des trochisques en forme de pignons, & les laissez secher.

Quand ces trochisques seront secs appliquez-les ainsi :

Etendez sur un cuir délié de l'emplâtre de minium, puis mettez le trochisque au milieu de l'emplâtre sur le bubon, & l'appliquez de telle sorte que l'ouverture se fasse en la partie déclive. Levez l'emplâtre douze heures après ; & pour lors vous trouverez le bubon ouvert, & vous en ferez sortir la matiere en le comprimant.

Mais parce que les malades apprehendent presque également le fer & le caustique, particuliérement lors que l'ignorance du Chirurgien leur fait douter qu'il puisse faire l'incision comme il faut, la charité Chrétienne nous porte

à enrichir la Medecine d'un emplâtre très-excellent, dont la ſeule application peut mûrir & ouvrir non-ſeulement le bubon venerien, mais auſſi les tumeurs ſcrophuleuſes pour leſquelles nous en uſons particulierement, & toutes les tumeurs tant chaudes que froides, auſſi-bien que les tophes des gouteux qu'il amene à ſuppuration, & qu'il guerit enſuite juſqu'à la cicatrice. Voici ſa compoſition que nous donnons ſans aucune reſerve.

℞.
- *De l'huile commune, 3 livres;*
- *De la racine de roſeau, 2 onces;*
- *De celle de lis bleu, 3 onces,*
- *Et de celle d'althea, 1 once & demie.*

Quand l'huile commencera à boüillir, jettez-y les racines bien nettoyées & coupées en menües parties. Cuiſez-les enſuite juſqu'à ce qu'elles noirciſſent; puis ôtez-les du feu & jettez-y peu à peu

- *De la ceruſe, 3 onces;*
- *De la tuthie préparée, demie once;*
- *De la cire jaune, 3 onces.*

Remüez toujours avec la ſpatule, & cuiſez le tout en conſiſtence d'emplâtre juſqu'à ce qu'il devienne noir. Ajoûtez-y enfin

Du baume noir, deux drach.

Alors tirez-le du feu & le gardez pour l'usage.

2. On ne sçauroit croire combien cet emplâtre est convenable à mûrir, ouvrir, & guerir toutes sortes d'apostemes ; & l'experience en dira beaucoup plus à cet égard que nos paroles : car avec ce remede tout malade peut être à lui-même son Chirurgien.

Vous pouvez cependant introduire dans la cavité du bubon ouvert des plumaceaux couverts de nôtre onguent magistral que nous préparons ainsi.

℞.
De la litarge d'or, 8 onces ;
De la ceruse, 4 onces ;
Du plomb brûlé, 1 once ;
Du mercure doux, & de l'antimoine crud, de chac. demie once ;
Du cinnabre, 2 onces ;
De la cire, 6 onces ;
De l'huile rosat, 2 livres.

Faites de tout cela un onguent selon l'Art.

Ou bien mettez-y des plumaceaux enduits d'onguent blanc & d'aureum qui contienne le grand calciné de Para-

celſe, ou le mercure précipité incarnat, c'eſt à dire ſur lequel on ait fait brûler l'eſprit de vin deux ou trois fois ; & peu de jours aprés vous verrez le bubon parfaitement bien mondifié.

Procedez enſuite à la régeneration des chairs ſelon les regles de l'Art. Après cela ſervez-vous de nôtre emplâtre benit ou de celui de minium, qui formeront une bonne cicatrice, laquelle étant faite, il faudra donner au malade les pilules de mercure doux qui ont été ci-devant décrites.

3. Mais parce qu'il y a bien des gens qui ne veulent pas que leurs bubons ſuppurent, & qui veulent dès qu'ils paroiſſent qu'on les détourne par des remedes interieurs, en ce cas-là voici comme nous procedons.

Premierement nous obſervons ſi la ſuppuration n'a point commencé à ſe faire : car lors qu'il y a de la matiere déja ſuppurée, il eſt impoſſible de réſoudre le bubon par des remedes interieurs. Nous obſervons en ſecond lieu ſi le malade eſt d'une complexion forte & robuſte, & s'il vomit avec facilité : car s'il eſt d'une conſtitution délicate &

s'il a beaucoup de peine à vomir, nous lui donnons trois priſes de nos pilules de mercure doux, & nous n'entreprenons point de le traiter par la méthode ſuivante : mais quand la tumeur n'a point encore commencé à ſuppurer, que le malade eſt fort & robuſte, & qu'il vomit aiſément, nous mettons l'emplâtre ſuivant ſur le bubon dès qu'il commence à paroître, & nous l'y laiſſons pendant 24 heures.

℞. { *De l'emplâtre de vigo, triple de merc.* ce qu'il en faut.

Etendez-le ſur du cuir, & l'appliquez ſur la tumeur.

Il faut après cela que le malade garde le lit, & pendant ce tems-là nous lui donnons ſix grains de turbith mineral addouci, que nous lui faiſons avaller dans un jaune d'œuf, ce qui ne manque pas de le faire vomir, & nous lui en faiſons prendre trois fois, laiſſant un jour d'intervalle. Nous lui faiſons cependant obſerver une diéte très-exacte, ſans néanmoins le priver du vin ; & durant tout le traitement il doit faire en ſorte de ne point reſpirer un air froid & humide. En ſuivant ces régles le bubon ſe

réſout peu à peu ſans qu'on ait lieu d'en appréhender aucune mauvaiſe ſuite.

Cette maniere de réſoudre le bubon ſans expoſer le malade au fer ni au feu potentiel, eſt fort commode & très-agréable; & ſi nous nous en raportons à Hippocrate & à Galien, la réſolution des tumeurs eſt plus ſûre, plus avantageuſe, & plus courte, que la ſuppuration : mais elle n'a pas toûjours tout le ſuccès qu'on pourroit deſirer : car nous avons obſervé plus d'une fois, qu'après l'uſage de ces remedes la matiere étant diminuée, le bubon n'a pas laiſſé de venir à ſuppuration.

Que s'il ſe réſout abſolument, le malade a été bien-tôt après atteint de tous les ſymptômes d'une verole bien confirmée, à moins qu'on ne lui ait fait uſer pendant un long-tems des remedes qui ſont les plus efficaces pour guerir la verole. D'où il faut conclurre que la réſolution eſt à la verité plus ſûre & plus avantageuſe dans le traitement des tumeurs dont la matiere ne participe d'aucune malignité : au lieu que les bubons veneriens contenant une matiere très-maligne, il eſt plus ſûr & plus avanta-

geux aux malades de les faire ſuppurer ; parce que l'abcès ouvert eſt un émiſſaire par lequel tout le corps eſt purgé du virus.

4. Auſſi la pratique de la réſolution de ce bubon ne convient gueres que dans le traitement des femmes mariées, qui ſe ſont abandonnées par foibleſſe à quelque particulier qui leur a communiqué ce mal ; & nous avons par ce moyen mis à couvert pluſieurs de ces malheureuſes de la fureur de leurs époux.

REMARQUES.

1. *En ſecond lieu* ...... Il eſt bien vrai que la ſaignée par elle même ne convient pas dans le traitement du bubon venerien; parce que cette évacuation cauſe toûjours une diſſipation d'eſprits conſiderable, dont la nature a beſoin comme de ſes principaux inſtrumens, dans l'effort qu'elle eſt obligée de faire pour ſéqueſtrer la virulence de toute la maſſe des humeurs, & en former un dépôt ſur les aînes. Cependant quand les malades ſont extrémement ſanguins & pléthoriques, la ſaignée peut mettre la

nature surchargée par le poids des humeurs, en état d'agir plus utilement pour pousser du dedans au dehors l'abcès critique ; & tout ce qu'il y a de judicieux Praticiens ne font aucune difficulté de la pratiquer dans un cas pareil.

Pour ce qui est des excés dans le boire & dans le manger, aussi-bien que des violens exercices, que des Chirurgiens imprudens conseillent à leurs malades, pour avancer la suppuration du bubon venerien ; il n'y a ni Medecins ni Chirurgiens tant soit peu sensez, qui donnent leur approbation à un conseil si peu raisonnable. Car outre que les cruditez fournies par l'intemperance sont capables de multiplier le virus, elles retardent encore la circulation du sang, & peuvent causer des dépôts sur les parties principales. A l'égard des violens exercices, ils sont plus propres à accabler la nature qu'à la mettre en état de mieux faire ses fonctions ; joint à ce que les actions violentes en échauffant beaucoup tout le corps, peuvent bien faire transpirer ce qu'il y a de plus subtil dans la virulence, mais elles peuvent aussi concentrer ce qu'il y a de plus grossier

au grand dommage des malades. Les cordiaux prudemment adminiſtrez produiſent un meilleur effet.

2. *On ne ſçauroit croire* ...... Il ne faut pas beaucoup compter ſur tout ce que l'Auteur promet de cet emplâtre : Car de s'imaginer que quelques racines émollientes jointes à l'huile commune, la cire, la ceruſe, & la tuthie, puiſſent mûrir, ouvrir, & guerir toutes ſortes de tumeurs & d'abcès : c'eſt ce que ne feront pas tous ceux qui ſçavent tant par raiſon que par experience l'effet que peuvent produire les remedes uſuels dans la Chirurgie des tumeurs. Les cataplâmes émolliens & maturatifs, & les emplâtres chargez de gommes ſont plus convenables en ces occaſions.

3. *Mais parce qu'il y a bien des gens*..... La methode d'empêcher la ſuppuration des bubons veneriens eſt approuvée & ſuivie de pluſieurs Praticiens, fondez ſur ce qu'il y a très-peu de ces bubons qui ſoient ſeuls capables de terminer la verole par une bonne criſe : car quoi que les bubons veneriens ſuppurent parfaitement bien & fort longtems, les malades ne laiſſeroient pas le

plus ſouvent, d'avoir la verole, ſi on ne leur faiſoit prendre interieurement les ſpécifiques propres à guerir ce mal.

Auſſi l'Auteur obſerve-t'il que cette méthode ne réüſſit pas toûjours, & que malgré toutes les meſures qu'on peut prendre pour la faire réüſſir, ces tumeurs ne laiſſent pas de ſuppurer, & que quand elles ſe réſolvent abſolument, les malades ſont bien-tôt porteurs de tous les ſignes de la verole, à moins qu'on ne leur faſſe uſer pendant un long-tems des antiveneriens.

Après tout cela il faut convenir que cette méthode de réſoudre les bubons veneriens au lieu de les faire ſuppurer, eſt contraire au mouvement de la nature, que tout Medecin méthodique doit ſuivre avec application dans toute ſa pratique; & bien que cette réſolution ſoit comme dit l'Auteur très-agréable & très-commode aux malades, elle n'eſt jamais à ſuivre, tant que l'on a lieu d'eſperer que la nature aidée des remedes, pourra pouſſer cet abcès avec vigueur juſqu'à une parfaite ſuppuration.

4. *Auſſi la pratique*..... Ce que l'Auteur témoigne ici de compaſſion pour

les femmes mariées , marque non-ſeu-lement ſa charité , mais auſſi un cœur compatiſſant aux foibleſſes du ſexe , ce qui eſt bien-ſéant à un Eccleſiaſtique Italien qui ſe mêle de traiter les maux veneriens. Cette tendreſſe de cœur ne ſeroit peut-être pas interpretée favorablement en d'autres pays , où l'on eſtime que les Eccleſiaſtiques ſont mieux de s'occuper à quelque exercice plus conforme à leur état. Mais comme l'Auteur, ainſi qu'il eſt rapporté dans ſa vie , étoit autoriſé dans ces ſortes de traitemens par une permiſſion Pontificale des plus authentiques , il eſt là-deſſus à l'abri de toute cenſure.

CHAPITRE VI.

Du bubon illegitime.

IL y a encore un bubon venerien plus fâcheux que celui dont nous venons de parler, que l'on appelle faux bubon & illegitime , qui ſuccede aux ulceres rongeans & chancreux du prépuce qui ont été mal-traitez : car ce n'eſt pas par le

ſang, dont le virus a ralenti le mouvement, que les tuniques des glandes inguinales ſont tumefiées ; mais c'eſt par la relation qu'elles ont avec les parties ſpermatiques que l'ulcere a gâtées, que le corps de quelques unes de ces glandes ſe gonfle & reçoit l'impreſſion du virus.

C'eſt ainſi que la main ou même la ſeule extremité d'un doigt étant bleſſez, il ſe fait des tumeurs au bras & même juſques ſous l'aixelle ; ou que le pied, la jambe, ou la cuiſſe étant bleſſez, il arrive des tumeurs aux aînes, & que depuis la bleſſure juſqu'à ces tumeurs, l'on voit une longue fuſée par où le mal ſe communique juſqu'à une diſtance fort éloignée.

C'eſt auſſi à peu-près de la même façon qu'une matiere maligne & ſubtile dépoſée en quelque endroit du corps que ce ſoit, ſe communique furtivement au cerveau par les nerfs, comme nous voyons arriver dans l'épilepſie, qu'une vapeur maligne, ſans cauſer beaucoup de douleur dans tout ſon paſſage, monte des extremitez du corps juſqu'à la tête où cette maladie a ſon ſiége principal.

Les signes du faux bubon venerien.

La tumeur circonſcrite aux glandes inguinales eſt le premier ſigne de ce bubon qui s'augmente inſenſiblement, mais dont le volume n'eſt jamais bien conſiderable. Cette tumeur eſt accompagnée d'une dureté qui ne cede point aux émolliens, que les ſuppuratifs ne peuvent point mener à ſuppuration, & ſur laquelle les réſolutifs ne produiſent aucun effet. Au contraire une premiere glande infectée du virus le communique ſucceſſivement à pluſieurs autres, comme il arrive aux ſcrophules qui attaquent les glandes du cou.

Ce bubon n'eſt point accompagné de fiévre, de douleur, ni d'inflammation; parce qu'il n'eſt point cauſé par le ſang; & la tumeur eſt de la couleur de la peau. Le malade ſuë quelquefois vers le matin; parce que les glandes des aînes ou bien donnent naiſſance à beaucoup de vaiſſeaux lymphatiques, ou bien ſont les reſervoirs où ſe terminent ces mêmes vaiſſeaux, comme il arrive aux autres

endroits du corps où il y a des glandes. Le virus leur étant communiqué empêche la fermentation de la lymphe & sa distribution : ce qui fait qu'elle regorge, qu'elle s'épanche, ou qu'elle sort par les trous de la peau en forme de sueur.

Les causes du faux bubon venerien.

Nous avons déja insinüé que le faux bubon est causé par les ulceres rongeans de la peau qu'on nomme caries, & par les ulceres chancreux du prépuce, du gland, de la courbnne, & du filet qui ont été mal-traitez en y appliquant des medicamens trop corrosifs & trop douloureux : car pourlors les particules acides les plus subtiles qui s'échappent de ces caries ou de ces chancres, sont sourdement portées le long des fibres spermatiques qui se terminent aux glandes des aines ; elles s'y attachent, elles gâtent la lymphe, elles la coagulent, & l'empêchent de se mouvoir. Elles ne manquent pas de former un tubercule, aprés quoi le virus ne tarde gueres à

paſſer d'une glande à l'autre par l'entremiſe des fibres ſpermatiques , de corrompre la lymphe dans ces glandes , & par ce moyen de multiplier le virus.

Le pronoſtique du faux bubon venerien.

Ces faux bubons ſont d'un très-mauvais caractére , & la Nature auſſi-bien que l'Art font inutilement tous leurs efforts pour les mener à ſuppuration. Ils ſont bien-tôt ſuivis de douleurs veneriennnes , de tumeurs gommeuſes , & des plus fâcheux ſymptômes de la verole confirmée : & s'il leur arrive quelquefois de ſuppurer , ils dégenerent en ulceres putrides , malins , fiſtuleux, & fort douloureux.

La cure du faux bubon.

1. Les mauvais Chirurgiens prennent ſouvent le change dans la cure des faux bubons : car aprés l'application des remedes ſuppurans , un peu de molleſſe ſe faiſant ſentir ſous la peau, ils y font ouverture, & n'en tirent qu'un ſang noir

qui ſort de la glande, & ;ils mettent par-là le malade dans un grand danger, parce que la glande ouverte ne ſe fond jamais, & il en arrive toûjours de fâcheux accidens.

Quand vous aurez donc de ces bubons à traiter, obſervez d'abord ſi les ulceres rongeans & chancreux ſubſiſtent encore au prépuce, au gland, ou ailleurs : en ce cas-là faites en ſorte de guerir ces ulceres ; puiſque ſans cette gueriſon il eſt inutile de tenter la réſolution de la glande.

Après avoir gueri ces ulceres vous vous appliquerez à traiter la glande tumefiée par le moyen des emplâtres, afin qu'en réſolvant la matiere dont elle eſt gorgée, elle puiſſe reprendre ſa diſpoſition naturelle. L'emplâtre diaphoretique de Mynſioht corrigé comme il ſuit eſt fort propre à produire cet effet.

℞. *De la gomme ammoniac, 2 onces ;*
De la gomme élemi, 1 once & demie ;
De la gomme ſagapenum, 1 once.

Diſſolvez les dans ce qu'il faudra de bon vinaigre en forme de boüillie : ajoutez-y enſuite peu à peu & comme goutte à goutte.

℞. { *De la cire jaune, 1 livre ;*
De la terebenthine bien claire, & de la colophone, de chac. 4 onces. }

Les ayant fait fondre séparément dans une poêle sur un petit feu, versez-les sans être trop chaudes, insensiblement & l'une après l'autre en les remuant toujours sur les autres gommes : après quoi vous y jetterez aussi peu à peu, & l'une après l'autre, les poudres suivantes.

℞. { *De la gomme bdellium pulver. 4 onces ;*
De la poudre de succin jaune, 3 onces ;
De celle d'olibans, & de mastic, de chac. 1 once ;
De celle de sandaraque, 3 drach. }

Remuez le tout sur un petit feu, jusqu'à ce que les poudres soient bien mêlées & incorporées avec tout le reste ; & formez-en un emplâtre.

Etendez ensuite cet emplâtre sur du cuir, puis appliquez-le sur la tumeur, & la renouvellez de deux en deux jours. Après cela vous verrez qu'insensiblement cette glande se résoudra par transpiration, & reviendra dans son état naturel. Cette application n'a pourtant

pas toûjours tout le ſuccès qu'on en pourroit deſirer.

D'autres appliquent d'ordinaire ſur ces ſortes de glandes, l'emplâtre de vigo triple de mercure : mais ce remede n'a pas autant de ſuccès qu'ils le publient.

Pour nous, nous avons toûjours trouvé nôtre emplâtre benit très-efficace, & nous n'avons gueres manqué de mener à une loüable ſuppuration & quelquefois même à une parfaite réſolution, tant les bubons vrais que faux, auſſi bien que les tumeurs ſcrophuleuſes ſur leſquelles nous l'éprouvons tous les jours.

Lorſque la glande a été réſoluë, le meilleur remede dont on ſe puiſſe ſervir, eſt l'eau anti-venerienne, ou les décoctions ſudorifiques qui doivent être precedées par les purgatifs.

Au reſte il arrive quelquefois & même aſſez ſouvent, qu'après l'uſage des meilleurs remedes, le faux bubon ne peut être gueri : mais il ne faut pas le laiſſer en cet état, & il faut avoir recours à nôtre methode de guerir la vérole.

Ces ſortes de glandes gonflées ſe dé-

gonflent quelquefois par la force de la chaleur naturelle dans les sujets jeunes, forts, & robustes : mais dans le déclin de l'âge lorsque leurs forces diminuent, le levain vérolique qui s'étoit tenu caché & concentré, reprend à son tour de nouvelles forces, & produit alors autant de symptômes differens, pour ainsi dire, qu'il sort de Soldats du cheval de Troye, à moins que l'on ne s'oppose au plûtôt à son progrès par l'usage des veritables remedes.

Nous avons l'experience d'un très-bon remede pour guerir le faux bubon ; c'est de l'ouvrir, & de consumer ensuite la glande abreuvée du virus : car le faux bubon produit le même effet que le bubon pestilent, qui n'étant pas ouvert gâte & infecte tout le corps de sa malignité : mais cette ouverture ne doit pas être faite avec le fer, comme nous l'avons déja dit : il faut la faire avec le caustique ; & celui qui suit, dont on se sert en forme liquide, nous a toûjours très-bien réüssi.

℞. { *De la lessive de savon* 1 *livre* ;
Du sel ammoniac, 1 *once* ;
Du vitriol Romain, 2 *drach.* & *demie* ;

De l'opium de Thebes, 1 demie drach.

Faites boüillir cette décoction jusqu'à la diminution des deux tiers, & après l'avoir coulée, vous aurez une liqueur caustique fort excellente pour ouvrir toutes sortes de tumeurs. Ou bien.

℞. *De la lessive de savon, 2 livres ;*
De la chaux vive, 1 livre.

Jettez dessus de l'eau boüillante, broüillez les ensemble deux fois : lors qu'elle s'éclaircit jettez-la dans la poêle ; puis ajoutez-y,

Du sel ammoniac, demie once.

Faites boüillir ensuite cette décoction jusqu'à la diminution du tiers ; puis la coulez.

Si vous faites boüillir tant la premiére que la seconde de ces décoctions caustiques, jusqu'à ce qu'elles se changent en pierre, on les appellera pierres infernales.

Trempez un plumaceau de charpie proportionné au bubon dans l'une ou dans l'autre de ces décoctions ; puis appliquez-le sur le bubon dans l'ouverture d'un emplâtre percé, dont le cercle pré-

ſerve les parties voiſines de l'atteinte de la liqueur cauſtique qui pourroit couler ſur les parties ſaines. L'eſcarre étant faite procurez ſa chûte par des médicamens humides & relâchans, comme ſont le beurre ou l'onguent d'althea.

Après cela extirpez la glande non pas avec le fer, mais avec le mercure précipité, le grand calciné de Paracelſe, ou la pierre infernale faite avec l'argent de coupelle diſſout dans l'eſprit de nitre, le mercure doux, ou l'arcane corallin. Sa glande & même pluſieurs, s'il eſt beſoin, étant conſumée, il faut uſer des incarnatifs, & enfin des cicatriſans.

N'oubliez pas dans le cours de cette cure de faire prendre au malade avant ſon ſouper, des pilules avec la ceruſe d'antimoine & la gomme naturelle de gayac, & enſuite de lui faire uſer de nôtre eau antivenerienne, ou de nos décoctions ſudorifiques, après l'avoir ſuffiſamment purgé.

REMARQUES.

1. *Les mauvais Chirurgiens*..... Ceux

que l'Auteur déſigne ici ſous ce nom, font un grand peuple dans la Chirurgie. Il s'en trouve une grande quantité même parmi ceux qui portent le tître de Maîtres, c'eſt à dire, dans les grandes Villes auſſi-bien qu'ailleurs. Ces mauvais Miniſtres d'un art qu'ils ignorent, confondent aiſément le faux bubon avec le véritable ; mais l'Auteur a judicieuſement caractérizé dans ce chapitre cette tumeur illégitime, par ſes ſignes les plus eſſentiels.

Les ſuppuratifs & les cauſtiques que ces ignorans appliquent ſur le faux bubon, loin de les avancer dans la cure de cette tumeur, ne ſervent qu'à cauſer aux malades un ſurcroît de peines, particuliément quand après l'uſage des émolliens & des ſuppuratifs, croyant ſentir l'inondation d'une matiere ſuppurée, ils ont la temerité d'ouvrir cette tumeur avec le fer, dont ils ne tirent qu'un ſang noir & groſſier, la glande inciſée ne pouvant pas ſe fondre par les ſuppuratifs, comme l'Auteur remarque, & ne pouvant être enlevée qu'au moyen des cauſtiques qui la conſument & qui la détruiſent. Ainſi ces ouvertures impru-

demment faites avec le fer, dégenerent en ulceres putrides, malins, fistuleux, & fort douloureux, & ne servent par consequent qu'à tourmenter plus cruellement les malades, au lieu de les soulager.

On ne peut donc mieux faire pour guerir promptement & sûrement les malades qui sont attaquez de ces faux bubons, que de les traiter de la verole, non pas comme dit l'Auteur, par son eau anti-venerienne, & par des décoctions sudorifiques, qui ne feroient au plus que pallier la maladie, comme nous l'éprouvons tous les jours dans nôtre climat, mais par un flux de bouche sagement conduit, & continué plus ou moins par rapport à l'ancienneté & la grandeur de la maladie, comme le pratiquent en France les Chirurgiens les mieux sensez & les mieux versez dans le traitement de ces sortes de maladies.

Car il faut convenir qu'il en est du flux de bouche à l'égard de la verole, comme il en est de la saignée, par rapport aux maladies aiguës. Car comme tous ceux qui veulent se distinguer dans la cure des maladies aiguës par leurs

élixirs, par leurs febrifuges, leurs quinteſſences cordiales, leur or potable, & par une infinité d'autres arcanes, capables, diſent-ils, de purifier le ſang ſans le répandre avec profuſion, comme ces gens-là, dis-je, déclament ſans ceſſe contre la ſaignée, & la regardent comme un remede qui tend par lui-même à l'épuiſement du treſor de la vie, & à l'extinction de la chaleur naturelle; ceux auſſi qui prétendent ſe ſingulariſer dans la cure des maux veneriens, ne ceſſent de publier que le flux de bouche eſt une invention déteſtable, qui met les malades à la torture, & qui les jette dans un pitoyable état, après leur avoir fait ſouffrir des maux inexplicables, ſouvent ſans les conduire au port de la gueriſon: au lieu qu'ils ſe vantent d'être ſûrs de guerir ces malades avec tout l'agrément poſſible par leurs anti-veneriens, qui ont la merveilleuſe proprieté d'attaquer le virus dans tous ſes retranchemens, de le détruire, & de l'exterminer, ſans expoſer ceux qu'ils traitent aux moindres ſouffrances, & ſans alterer en quoi que ce ſoit leur conſtitution naturelle.

Mais comme tous ces faux Medecins qui

déclament ſi fortement contre la ſaignée dans le traitement des maladies aiguës,ne ſont que des forſans & des impoſteurs, qui font perir malheureuſement avec tout leur ſang la plûpart des malades,qui ſont aſſez imprudens pour ſe fier à leurs fauſſes promeſſes ; tous ceux auſſi qui condamnent avec plus d'emportement le flux de bouche dans la cure de la verole, ne ſont que d'effrontez menteurs, qui n'ont jamais gueri à fond un ſeul malade, & qui cherchent bien plûtôt à ſe tirer eux-mêmes d'une extrême indigence, qu'à guerir ceux qui ont la facilité de ſe livrer à leurs menſonges.

Or la preuve la plus convaincante que l'on ait de la forfanterie de ces charlatans, eſt que la fortune de la plus-part de ces gens-là,ne répond point à l'excellence prétenduë de leurs remedes.En effet quand les cures veroliques que deux Ecrivains des plus modernes ſe vantent d'avoir faites dans leurs Livres, ou plûtôt dans leurs affiches raiſonnées qui ont paru depuis très-peu de tems, l'une à Amſterdam ſous le nom du Sieur de Heins, & l'autre à Paris, ſous un nom connu dans la Medecine, feroient la moi-

tié moins ſurprenantes qu'ils ne les publient, ſuppoſé qu'elles fuſſent vrayes, rien n'auroit pû empêcher qu'ils n'euſſent été regardez comme les Eſculapes, les Podalyres, & les Machaëns de leur ſiécle, & qu'ils n'euſſent été en fort peu de tems comblez de plus de biens & d'honneurs qu'ils n'en auroient pû deſirer : ce que l'on ne voit pourtant point qu'ils ayent acquis, depuis un nombre d'années conſiderable qu'ils font une profeſſion particuliére de traiter cette maladie.

De plus, loin de les voir courus de tous les endroits de l'Europe par les malades les plus déplorez, on leur voit ſi peu d'emploi, que l'on a de la peine à croire qu'ils en puiſſent tirer les frais de leurs affiches. Et c'eſt vainement qu'ils oſent avancer que les traverſes de leurs envieux les empêchent de recüeillir de leurs merveilleux arcanes, les avantages qu'ils auroient lieu de s'en promettre ; puiſque l'envie la plus envenimée ne peut jamais long-tems prévaloir au préjudice d'une verité établie ſur de ſolides fondemens, & contre l'experience.

Nous avons vû de nos jours deux remedes d'une veritable efficacité, produire en peu de tems à leurs diſtributeurs, toutes les gratifications & tous les honneurs qu'ils pouvoient en attendre, malgré la jalouſie de ceux qui ſe croyent d'abord intereſſez à les traverſer ; parce que les veritables gueriſons parlent d'elles mêmes, & n'ont pas beſoin d'affiches raiſonnées pour les vanter & les exagerer. Nous avons auſſi vû d'un autre côté la reputation mal fondée d'un grand nombre de charlatans, & celle entre autres d'un payſan que l'on alloit conſulter à une journée de cette Ville, avec une fureur qui n'avoit point encore eû d'exemple, tomber d'elle même en moins d'une année: tant il eſt vrai que la verité & l'illuſion produiſent à l'égard de leurs Auteurs des effets tout à fait contraires, & tels abſolument qu'elles doivent les produire dans l'ordre naturel malgré l'envie & les envieux.

Enfin pour venir aux topiques que l'Auteur propoſe, tant pour réſoudre s'il eſt poſſible le faux bubon, que pour l'ouvrir & conſumer les glandes abreuvées du virus, ils nous paroiſſent très-

convenables, à l'exceprion de ſon emplâtre benit, qui ne nous paroît pas doüé de toutes les vertus qu'il lui attribuë. Les épreuves qui en ont été faites, n'ayant pas eû tout le ſuccès dont il flatte ceux qu'il exhorte à s'en ſervir.

CHAPITRE VII.

Des puſtules veneriennes.

ENtre les accidens de la verole les puſtules ſont reconnuës pour attaquer le prépuce dans le commencement de cette maladie : mais dans la verole confirmée elles ſe manifeſtent à la tête, au cartilage qui ſépare les narines, & en beaucoup d'autres endroits du corps.

Les accidens qui ont de l'affinité avec ces puſtules ſont les phlictenes, les épinictides, la gale, les exanthemes, la petite verole, les demangeaiſons écailleuſes & furfureuſes, & d'autres maladies de la peau à peu près de même nature, qui ſont quelquefois en petit nombre, & qui d'une cauſe maligne

interieurement contractée s'élevent ſur la ſurface du corps, & qui ſont quelquefois plus fréquentes & en plus grande quantité, & quelquefois même ſe multiplient de telle ſorte, qu'elles couvrent toute l'habitude, & ne couvrent auſſi quelquefois qu'une ſeule partie comme la tete, le viſage, les mains, les cuiſſes, & les pieds.

De plus elles ſont tantôt plus larges & tantôt plus petites; quelquefois rondes, élevées, ou déprimées; ſemblables quelquefois quant à leur forme à une choſe, & quelquefois à une autre.

Enfin elles ſont tantôt dures & ſeches, ne rendant aucune ſanie, mais une eſpece de ſon & d'écailles; & quelquefois elles ſont molles & déprimées, & quand elles s'ouvrent elles jettent une ſanie ou un pus fort puant.

Pour ce qui eſt de la couleur, on les voit quelquefois livides, brunes, cendreuſes, ou rougeâtres; & quelquefois elles ſont fort douloureuſes & accompagnées d'un prurit fort incommode plûtôt durant la nuit que pendant le jour.

Les signes des pustules veneriennes.

Il est aisé de déduire les signes des pustules de ce que nous avons déja ci-devant allegué : car quand on s'approche d'une femme gâtée, on voit s'élever sur le prépuce de petites bubes semblables à des grains de millet, qui causent de la démangeaison, qui rongent la peau & l'épiderme, & qui jettent une serosité sanieuse.

Lorsque la verole est confirmée, il paroit des pustules & les autres affections cutanées qui ont avec elle de l'affinité, à la tête, au visage, aux narines, aux mains, aux parties naturelles, aux cuisses, aux pieds, & quelquefois sur tout le corps ; tantôt plus & tantôt moins larges, le plus souvent rondes ; quelque fois élevées, & quelque fois déprimées ; quelquefois molles, humides, & jettant beaucoup de sanie lors qu'elles s'ouvrent, & quelque fois dures, seches, & écailleuses.

1. Mais parce que la verole ne se renferme par elle même dans aucun genre de maladie, & qu'elle produit toujours

ſous les apparences de quelque autre mal ; c'eſt pour cela qu'il faut établir quelque diſtinction entre les ſimples puſtules & les veneriennes.

Ces dernieres ſont diſtinguées de celles qui ſont ſans malignité, parce qu'elles ſuccedent toûjours à un congrès impur, ou à des ulceres rongeans & chancreux mal traitez, ou à une gonorrhée ſubitement ſupprimée, ou à des douleurs de tête, & à des laſſitudes qui ſe ſont évanoüies lors qu'on y penſoit le moins : car ces puſtules ne paroiſſent jamais qu'elles n'ayent été précedées de quelques unes de ces affections, qui les accompagnent actuellement ou qui ſe ſont diſſipées.

De plus les puſtules veneriennes, loin de ceder aux remedes ordinaires, ne font qu'augmenter par leur uſage ; ces remedes ne contrariant point la cauſe particuliere qui les produit & qui les entretient ; & à moins que cette cauſe ne ſoit détruite il eſt impoſſible de les guerir.

REMARQUES.

Il eſt d'une grande conſequence de

ſçavoir bien diſtinguer les puſtules veroliques des autres éruptions, avec leſquelles elles ont beaucoup de reſſemblance ; afin de ne pas engager inconſiderément comme les Chirurgiens malhabiles, ou malignement commes les Charlatans, beaucoup de malades à prendre des remedes dont ils n'ont pas beſoin.

La cauſe des puſtules veneriennes.

Ceux qui raiſonnent ſelon les principes vulgaires, établiſſent pour cauſe immediate des puſtules veneriennes, les ſucs virulens qui ſont de leur nature en partie compoſez d'une bile brulée, & d'une portion de pituite acre & ſalée, que le foye infecté du virus verolique engendre abondamment, & qu'il envoye aux parties genitales & à toute la ſurface du corps.

Ces gens-là regardent le foye avec reſpect comme le patron de toutes les maladies, & il n'arrive ſelon eux aucune indiſpoſition en quelque endroit du corps que ce ſoit, dont ce viſcere ne ſoit la cauſe & l'inſtrument.

A nôtre égard, nous disons qu'il arrive très-souvent que les vapeurs malignes qui exhalent d'une matrice gâtée, n'entrent point dans l'uretre, mais qu'elles s'attachent au prépuce, & qu'en le penetrant, elles infectent le suc nourricier qui circule dans le tissu de cet organe, & ce suc ainsi dégeneré produit quelques bubettes blanchâtres ; de maniere que ce suc nourricier une fois empreint du virus, étant porté dans les autres parties du corps, produit çà & là de ces mêmes pustules, ou d'autres affections cutanées qui sont à peu près du même caractére.

Le pronostique des pustules veneriennes.

1. Il n'est pas mal aisé de guerir ces pustules quand elles commencent à paroitre, parce qu'elles sont fort superficielles ; & l'on ne manque point d'arrèter leur progrès, quand on y applique un bon remede dans les 24 heures : car après cela elles deviennent corrosives, & font un progrès continuel, qui fait bien-tôt passer le virus de la super-

ficie jusques dans la profondeur du tissu des parties qu'elles attaquent, auxquelles il se forme en peu de tems des ulceres fort étendus. Il faut donc loin de negliger ces pustules, s'appliquer à les traiter avec toute l'attention possible.

Aussi avons-nous remarqué, que pour peu que l'on differe à les traiter serieusement, elles creusent la peau, & elles dégenerent en des ulceres ambulatifs, sinueux, & corrosifs, qui par leur érosion penetrent souvent & en fort peu de tems jusques aux os.

S'il vient ensuite de semblables pustules en d'autres endroits du corps, elles sont un signe sûr & certain d'une verole confirmée, & ne cedant point aux topiques ordinaires elles dégenerent en des ulceres malins. Il faut enfin convenir que les pustules veneriennes sont toûjours malignes & fort incommodes, sur tout quand elles attaquent le visage; & que celles qui sont inveterées, dures, calleuses, & virulentes, outre qu'elles sont les signes d'un plus grand mal, sont très-difficiles à guerir, mettent les malades dans un grand danger, & les menent souvent à la phtysie.

REMARQUES.

S'il eſt vrai comme l'Auteur le dit ici, qu'il ne faut pas paſſer 24 heures ſans remedier à la premiere impreſſion que le virus fait ſur le prépuce, pour en arrêter le cours ; il faut en même tems demeurer d'acord, qu'il eſt très-rare de pouvoir s'y oppoſer, parceque cette premiere impreſſion eſt peu ſenſible.

Une petite bube dont on s'apperçoit à peine, & qui ne cauſe qu'une legere demangeaiſon deux ou trois jours après un congrès impur, n'eſt pas un ſigne aſſez convaincant du mal venerien, pour engager le malade à courir au remede : & quand il conſulteroit là-deſſus un habile Medecin, ou un Chirurgien bien verſé dans le traitement des maux veneriens, ce leger ſymptôme ne ſeroit regardé que comme un ſigne très-équivoque ; parce qu'il y a bien des gens qui ſont ſujets à un leger prurit en cette partie qui ne participe d'aucune malignité : enſorte qu'il s'écoule ordinairement pluſieurs jours avant que les

malades

malades soient bien persuadez d'avoir contracté quelque virulence : ce qui fait qu'il est très - difficile d'y remedier dans les 24 heures, comme l'Auteur le demande. Aussi ne faut-il pas prendre cet avis tout-à-fait à la lettre ; d'autant plus qu'il se peut bien faire que l'impression du virus fasse en peu de tems plus de progrès en Italie à cause de la chaleur du climat , qu'elle n'en fait en France. Au reste il est toujours vrai de dire que l'on ne sçauroit y remedier trop tôt.

La cure des pustules veneriennes.

Les Medecins & Chirurgiens vulgaires se servent communément pour guerir les pustules , d'un onguent fait avec la tuthie , le minium, & la ceruse , mais avec peu de succès ; quoique cet onguent soit chargé des mineraux qui ont la vertu de guerir les pustules veneriennes : mais comme ces mineraux s'y trouvent mêlez avec des graisses , ils ne peuvent pas pénetrer jusques dans le tissu de la peau , pour y détruire la virulence : ce qui est cause que par l'u-

qu'en jettant deux fois par jour de cette poudre ſur le prépuce, elle efface en moins de deux jours toutes les puſtules. Il faut auparavant d'y jetter la poudre, les humecter légerement avec du vin tiéde, & enlever la premiere poudre appliquée avant d'en remettre de nouvelle.

2. Cette poudre eſt encore très-bonne pour prévenir les petites ulcerations; parce qu'elle imbibe toutes les particules acres & acides, qui peuvent ſe trouver aux endroits où on l'applique, & qu'elle émouſſe toutes les pointes des corroſifs, les change, & les addoucit. C'eſt auſſi ce qui arrive dans la fabrique du mercure doux, où toutes les pointes corroſives du ſublimé ſont briſées, émouſſées, & addoucies ſur le corps du mercure.

L'on peut encore uſer avec ſuccès de la liqueur ſuivante:

℞. { *De l'eau de roſes*, 1 *chopine*;
Du mercure doux, 10 *grains*. }

Faites-en la diſſolution dans la liqueur, & lavez les puſtules trois ou quatre fois par jour; & elles ſeront gueries.

L'eau anti-venerienne & la pierre me-

dicamenteuſe produiront le même effet, & feront peut-être plus efficaces, ſi après les avoir lavées on met deſſus un petit linge trempé dans ces liqueurs.

Les puſtules étant gueries, donnez au malade trois priſes de pilules de mercure doux, de la maniere que nous l'avons dit en parlant de la gonorrhée.

3. Dans le traitement des puſtules qui ſuccedent à la verole confirmée, ces remedes ne ſont pas ſuffiſans, parceque ces puſtules ſont des rejettons qui pullulent d'une mauvaiſe racine qu'il faut extirper abſolument pour être ſûr de leur guériſon.

Il faut donc pour y réüſſir ſe ſervir non-ſeulement de medicamens topiques, mais auſſi de remedes interieurs ; & il faut pour cela commencer par purger le malade avec des purgatifs qui admettent dans leur compoſition des ſpécifiques contre la verole, telle qu'eſt par exemple, l'eau ſolutive magiſtrale inventée par Paul Emille Fervillo, dans laquelle entre la ſalſepareille & la râpure de gayac. Il faut la prendre à jeun pendant cinq ou ſix jours. Ou bien il faut uſer de medicamens qui extermi-

nent la verole, comme ſont les pilules *de tribus* de Galien, ou l'extrait panchimagogue dans lequel on fait entrer le mercure doux.

Aprés cela on fait boire au malade la décoction des bois & des racines ſelon nos deſcriptions ; & pendant ce tems-là, ſi les puſtules & les autres affections cutanées ne ſe diſſipent inſenſiblement, frottez-les légerement avec une pommade où l'argent vif ſoit mêlé, de telle ſorte que l'on n'y en voye pas la moindre particule.

Enfin quand tout le corps ſe trouve couvert de puſtules l'on peut donner un parfum au malade, & les puſtules ſeront bien-tôt effacées : ou bien on peut lui donner l'eau anti-venerienne, & ſans aucun autre remede elles ſe deſſechent d'elles mêmes, comme nous l'avons éprouvé plus d'une fois.

REMARQUES.

1. *Ainſi pour effacer les puſtules....* Je crois être obligé de repeter ici, mais pour la derniere fois, que s'il eſt vrai que les Vulgaires, comme l'Auteur les

appelle, fuſſent encore en Italie dans le tems qu'il écrivoit, aſſez infatuez des anciennes erreurs pour s'imaginer que le foye étoit le ſiége du virus, & la partie qui en étoit premiérement affectée, il n'en eſt pas de même ailleurs & particuliérement en France, où les Medecins & les Chirurgiens les moins éclairez dans la théorie Medecinale & Chirurgicale, ſont trop bien inſtruits des veritables uſages du foye, pour croire avec les Anciens que le virus attaque plûtôt ce viſcere qu'aucune autre partie du corps.

Ils conviennent tous préſentement que le virus ayant une fois pénetré le tiſſu de la peau en quelque endroit du corps que ce ſoit, il s'inſinuë d'abord dans quelques vaiſſeaux capillaires, puis en ſuivant le torrent de la circulation, il paſſe bien-tôt dans toute la maſſe du ſang & des humeurs, juſqu'à ce que s'y étant multiplié autant qu'il faut pour engager la nature à s'en décharger comme d'un levain nuiſible, il s'en fait un dépôt tantôt ſur les glandes inguinales, que l'on appelle bubon vrai ou faux; quelquefois ſur les chairs, où il produit

des ulceres rongeans que l'on nomme caries ; ou bien au tour des jointures, où il forme des abſcés que l'on nomme tumeurs gommeuſes, juſqu'à ce qu'enfin il vienne à ſe gliſſer ſous le perioſte, & même dans le tiſſu des os, où il cauſe des tophes, des nodus, des caries, & des exoſtoſes.

2. *Cette poudre eſt encore* ...... Les premiers remedes propoſez par l'Auteur pour guerir les puſtules, pourroient convenir aux legeres ulcerations de la peau qui n'ont que très-peu de malignité : mais comme les puſtules veroliques bien caractérizées ſont des ſymptômes de la verole ; il faut alors traiter la maladie principale ſans faire beaucoup d'attention à l'accident qui diſparoit de lui-même quand ſa cauſe eſt détruite, ſans que l'on ſoit obligé d'y appliquer aucun topique.

3. *Dans le traitement* ...... On ne doit regarder que comme de ſimples palliatifs les remedes qui ſont ici propoſez contre les puſtules qui ſuccedent à la verole confirmée, à moins que l'on en fit un très-long-uſage : car par exemple l'eau ſolutive magiſtrale de Paul

Emille Fervillo , les pilules de tribus , ou l'extrait panchimagogue chargez de mercure doux , la friction d'une pommade où l'argent vif ſoit mêlé , un parfum donné au malade , & l'eau anti-venerienne , dont l'Auteur dit des merveilles , ſont des remedes qui peuvent bien effacer les puſtules pour quelque tems , lorſque les malades ne peuvent pas ſe faire traiter à fond : mais comme ces medicamens n'ont pas aſſez de vertu pour détruire entiérement la virulence, de nouvelles puſtules renaiſſent peu de tems après leur uſage , ou bien de nouveaux accidens font voir que les malades ne ſont pas gueris.

Chapitre VIII.

Des Caries veneriennes qui attaquent les parties molles.

QUand on a traité negligemment les puſtules veneriennes , certains ulceres ronds & malins qui rongent la chair ſous l'épiderme , ſont produits

par une humeur acre & virulente ; & on leur a donné le nom de caries, parceque cette humeur maligne ronge la chair comme les vers rongent le bois.

Or bien que le nom de carie ſemble appartenir proprement & par préference aux éroſions des os ſelon l'uſage établi, elle s'étend néanmoins juſqu'aux chairs par une eſpece d'analogie.

Ces ſortes de petits ulceres ſe manifeſtent non-ſeulement aux parties genitales, comme au prépuce, au gland, à la couronne, au frein de la verge, à la vulve, mais auſſi au mammelon, aux lévres, à la langue, & au palais.

Les ſignes des caries.

On apperçoit d'abord de très-petites puſtules aux parties génitales qui reſſemblent à des grains de millet ; & quand elles ont été negligées ou mal traitées, elles laiſſent après leur éruption un petit ulcere accompagné de prurit, qui a dans ſon milieu un petit trou blanchâtre, & tantôt cet ulcere eſt ſeul, tantôt il y en a pluſieurs, & quelquefois toute la couronne du gland en eſt entourée :

puis de tous ces petits ulceres aſſemblez il ne s'en fait qu'un ſeul, qui fournit une ſanie ichoreuſe & ſubtile.

Ces ſortes d'ulceres ont ſouvent une apparence trompeuſe, en ce que leur ſurface ne montre rien d'ulceré pendant que leur racine pénetre profondement la chair, cependant un peu plus ou moins, ſelon le degré d'acrimonie & de malignité de l'humeur qui les produit. On connoit cela à l'attouchement par la dureté profonde que l'on apperçoit tout au tour, & par la douleur que le malade reſſent quand on comprime l'endroit ulceré.

Les cauſes des caries.

Tous ceux qui font leur idole du foye, prétendent que ces petits ulceres corroſifs ſont cauſez par un excrement malin & ſubtil, que ce viſcere infecté du virus produit & envoye aux parties génitales, où cet excrement ne manque point de faire des éroſions conformément à ſa nature, & à ſon véritable caractére. Mais ce ſentiment eſt peu judicieux; car ſi cela étoit les caries ne ſe gueriroient

qu'aprés que le foye auroit été gueri.

Les pustules negligées sont les veritables causes des caries : car pour lors à mesure qu'elles s'étendent en largeur, leur venin pénetre dans la profondeur, où il produit une dureté calleuse qui tend toûjours à devenir plus profonde ; & elles jettent une sanie ichoreuse si maligne, qu'elle excite des caries semblables par tout où elle s'attache.

Le pronostique des caries.

La carie venerienne des parties molles est un des plus mauvais symptômes de la verole : car les ignorans ne peuvent la guerir, & elle dégenere fort aisément en d'horribles ulceres corrosifs & gangreneux ; outre qu'elle cause souvent de faux bubons, qui sont plus rebelles & plus dangereux que les veritables.

La cure des caries veneriennes des parties molles.

Pour bien guerir les caries, il faut déterger le fond de ces ulceres, puis les consolider. La troupe des Barbiers qui

comprend aujourd'hui presque tous ceux qui se mêlent de la Chirurgie, ne se sert pour guerir ces ulceres que d'une simple ablution faite avec l'eau de roses, de plantain, ou de pourpier, ou bien avec le vin blanc dans lequel ils font boüillir les roses seches; ou bien ils se servent de l'urine, & de la poudre à canon.

Mais ces remedes ne sont pas seulement ridicules & impuissans pour guerir un si grand mal; ils le rendent encore plus facheux : ce qui fait que l'on voit les caries se multiplier par un semblable traitement, & ronger toujours les chairs de plus en plus; ensorte qu'elles dégenerent bien-tôt en des ulceres malins & corrosifs, qui causent en peu de tems des desordres irréparables dans tous les endroits qu'ils attaquent.

D'autres Medecins & Chirurgiens qui sont d'un ordre superieur parmi les Vulgaires, se servent de differens onguens chacun selon leur idée, comme sont ceux de minium, de litharge, de ceruse, de tuthie, des apôtres, d'egyptiac, & d'autres semblables; & ils ne se sont pas encore apperçûs, que tous ces remedes ne sçauroient pénetrer jusqu'à la profon-

deur de la carie, & qu'ils ſont par conſequent inutiles.

1. Le point de cette gueriſon conſiſte à connoître que la carie a été entiérement pénetrée & extirpée. On en ſera certain quand après l'application des remedes, le fond de l'ulcere ne paroîtra plus blanchâtre, mais rouge & vermeil, & quand l'ulcere donnera du ſang au lieu de ſanie, & que la dureté dont il étoit environné ſera diſſipée.

L'ulcere étant en cet état, on pourra le conſolider ſans ſcrupule : ſinon ce ſera en vain que l'on travaillera à le fermer. Il faut pendant la cure empêcher que la ſanie qui ſort de ces ulceres rongeans, ne s'attache aux parties voiſines, en appliquant deſſus de petits linges : puis pour guerir la carie juſques dans ſon fond, on ſe ſervira des poudres ſuivantes.

℞. { *Du mercure précipité*, 1 *once* ;
De l'eſprit de vin, 2 *onces*. }

Mêlez-les dans un même vaiſſeau, puis mettez le feu à l'eſprit de vin, & laiſſez-le bruler juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus : enſuite remettez-en de nouveaux, & faites trois fois la même choſe.

Cette préparation addoucit le précipité, & le met en état d'extirper les caries ſans douleur & ſans inflammation : ce qui eſt un rare ſecret qui n'eſt connu que de peu de gens. Ou bien.

℞. { *Du mercure précipité, 2 onces ;*
De l'eſprit de vin, 4 onces.

Mettez l'un & l'autre dans une retorte, puis diſtillez l'eſprit de vin & le ſeparez par ce moyen du précipité, en telle ſorte qu'il ſe trouve ſeul dans le recipient : gardez ſoigneuſement cet eſprit, parce que ſa ſeule impreſſion guerit en fort peu de tems les excroiſſances charnuës, les fungus, les duretez & calloſitez, les mûres, les crêtes, & les autres exuberances qui procedent du virus ; & cela ſans douleur & ſans inflammation. Heureux celui qui ſçait lui-même préparer ces ſortes de remedes, qui en connoit la vertu, & qui ſçait bien la maniére de s'en ſervir ; car il fera des cures merveilleuſes.

℞. { *Du mercure bien purifié, 1 once ;*
De l'eau forte, 2 onces.

Diſſolvez-le, puis jetttez ſur cette diſſolution de l'eau commune, & ajoutez-y enſuite peu à peu quelques

gouttes de la meilleure huile de tartre ; & pour lors le mercure se précipitera en poudre jaune que vous addoucirez parfaitement par le moyen de l'eau simple. On appelle ce mercure ainsi préparé précipité jaune , & quelques-uns le nomment le grand calciné de Paracelse.

Or il faut bien prendre garde lors que l'on applique des medicamens qui font érosion, de défendre les parties voisines du mal avec des linges chargez d'onguens ou d'emplâtres propres à borner leur activité ; afin qu'ils n'agissent pas sur les parties saines.

Il est encore à propos de remarquer, qu'après avoir éteint le virus des pustules des caries & des ulceres par le moyen des remedes mercuriels , & de quelques autres qui ont été ci-devant prescrits , il faut travailler au plûtôt à les consolider entiérement , ce que l'on a quelquefois de la peine à faire ; & pour cela dès que la malignité de ces ulcerations a été corrigée , il faut se servir du baume de proprieté que je vais décrire. Ce remede les consolidera toutes en 24 heures quelque étenduës qu'elles soient.

℞. { *De l'aloës,*
De la myrrhe, & du ſaffran, de chac. 1 *once.* }

Mettez ces trois drogues en poudre; puis les ayant miſes dans un vaiſſeau de verre, verſez par deſſus une chopine d'eſprit de vin. Laiſſez le tout en infuſion pendant deux jours. Verſez enſuite l'eſprit de vin ſeul par inclination, & le gardez dans un vaiſſeau bien bouché. Après cela baſſinez-en l'ulcere trois ou quatre fois dans la journée; & il ſera bien-tôt conſolidé.

Mais le baſſinement de ce baume ſpiritueux cauſe une douleur conſiderable; & comme il peut même y reſter quelque portion de virus, il vaut mieux pour ſatisfaire à l'une & à l'autre de ces vûës conſolider ces ulcerations avec les remedes vulgaires, comme ſont les onguens de tuthie, de plomb, & autres ſemblables; en y joignant l'aſperſion des poudres qui ont été ci-devant propoſées: car quoi que cette cure ſoit aſſez lente & tardive, elle eſt cependant la plus ſure.

2. Après la conſolidation des ulceres, le malade fera fort bien d'uſer des pilules mercur. dont nous avons donné la deſcription.

Au reste ces sortes d'ulceres sont assez souvent cachez sous le prépuce gonflé & fort serré, en sorte qu'on ne peut pas les voir : au quel cas il faut les déterger par le moyen des injections, pour lesquelles les Vulgaires se servent de miel rosat dissout dans l'eau d'orge, à quoi ils ajoûtent, lors que les accidens pressent quelque peu d'egyptiac & de décoction de gayac.

Pour nous, nous faisons injection sous le prépuce avec nôtre eau antivenerienne, ou avec la pierre medicamenteuse ; & nous observons de ne point tenir le gland découvert quand le prépuce le peut couvrir, ce que nos Barbiers negligent de faire assez souvent : d'où il arrive que la peau du prépuce venant à se dessecher au-dessus du gland, elle s'y trouve tellement serrée, qu'elle ne le peut plus couvrir ; & lors que le mal empire entre les mains de ces gens-là, & que cet étranglement du prépuce menace le gland de gangrene, ils en viennent à l'incision.

Mais quand ces ulcerations arrivent dans le conduit urinaire, elles sont fort difficiles à guerir, tant parce qu'étant

hors de la portée des yeux, on n'y peut pas précisément appliquer les remedes, qu'à cause qu'elles sont fort disposées à fournir des excroissances.

On connoit cependant qu'il y a dans l'uretre de ces sortes d'ulcerations, par la sanie qui en sort, par les grandes douleurs que le malade souffre en urinant, & par l'inflammation qui se manifeste à l'extremité du gland. On guerit ces caries de l'uretre par l'injection de nôtre eau anti-venerienne, ou par celle du mercure doux dissout dans l'eau de plantain.

REMARQUES.

1. *Le point de cette guerison.....* L'Auteur aprés avoir proposé de fort bons topiques pour la guerison des caries veneriennes qui arrivent aux parties molles, déclare fort judicieusement les marques auxquelles on connoît la bonne consolidation de ces ulceres : cependant il est certain que ce n'est là d'ordinaire qu'une cure palliative par rapport à tout le corps ; parce que pour peu que ces caries pénetrent dans le tissu de la peau

& dans les chairs , elles ſont des ſignes certains d'une verole confirmée : or il ne ſuffit pas pour guerir radicalement la verole d'appaiſer le ſymptôme qui la déſigne : il faut encore purifier toute la maſſe des humeurs par une évacuation generale , telle que peuvent être d'abondantes ſueurs , un grand flux d'urine , un flux de ventre copieux , ou le flux de bouche ſagement procuré , qui eſt ſans doute la plus ſalutaire de toutes les évacuations pour la gueriſon ſûre & certaine de cette maladie : au lieu que les caries gueries par de ſimples topiques , ſont ſujettes à de prompts & à de facheux retours.

2. *Aprés la conſolidation de ces ulceres....* Il paroit bien que l'Auteur ne ſe fie point trop aux topiques qu'il a propoſez pour la gueriſon des caries ; puis qu'aprés la conſolidation des ulceres , il conſeille aux malades l'uſage des pilules mercurielles : mais qui eſt-ce , pour peu qu'il ſoit verſé dans le traitement des maux veneriens , qui ne ſçait pas que ces ſortes de pilules ne ſont propres qu'à calmer les ſymptômes les plus apparens de la verole , & qu'elles ſont incapables

de guerir à fond cette maladie quand le virus a eû le tems d'alterer notablement la masse entiere des humeurs. Il n'est donc pas sûr de s'en tenir alors à de simples palliations ; mais la dépuration parfaite de la masse du sang ne se peut faire que par un traitement conduit avec beaucoup de methode & d'exactitude.

Chapitre IX.

Des ulceres veneriens du prépuce.

Il n'y a point d'endroit où il arrive plus fréquemment des ulceres qu'au gland & au prépuce, quand les pustules contractées par un congrès impur ne sont pas promptement gueries : car elles ne manquent point alors de dégenerer en des caries, & successivement en des ulceres corrosifs.

Les signes de ces ulceres.

Ces sortes d'ulceres ne paroissent pas tout d'un coup, mais ils sont toujours

précedez par des puſtules, dont la ſanie n'étant pas nettoyée produit des ulceres aſſez étendus, & qui n'étant pas d'abord traitez avec methode, deviennent bientôt ſordides, livides, profonds, douloureux, calleux, & particuliérement en leur circonference, & qui ſont malins & difficiles à guerir.

Leurs cauſes.

Nos Vulgaires toujours opiniâtrement prévenus de leur anciennes idées, ſoutiennent que ces ulceres ſont cauſez par le vice du foye gâté par le virus, & dans lequel ils prétendent que les mauvaiſes humeurs ſont engendrées comme dans leur propre réſervoir, d'où etant enſuite chaſſées par la force de la faculté expultrice, elles ſont tranſmiſes à l'extrémité de la verge : comme ſi cette partie étoit l'émonctoire du foye diſpoſé à recevoir toutes ſes excretions.

Mais ſi la choſe étoit comme ces gens-là ſe l'imaginent, que ces ulceres ſeroient difficiles à guerir ! puis qu'il faudroit auparavant guerir le foye, & que ſi le virus étoit une fois fortement attaché à un

viſcere ſi conſiderable , on peut concevoir qu'il ſeroit non-ſeulement très-difficile, mais même impoſſible de l'en délivrer.

Leur pronoſtique.

On doit bien ſe donner de garde de negliger les ulceres du prépuce, parce que cette partie eſt doüée d'un ſentiment très-delicat, étant elle-même l'organe de la ſenſation venerienne : ce qui fait que l'on ne peut ſe ſervir des remedes même les plus convenables à leur gueriſon, ſans s'expoſer à cauſer de la douleur & de l'inflammation à cet organe qui eſt doüé d'un ſentiment très-vif & très-exquis.

De plus les remedes que l'on applique ſur cette partie y ſéjournent difficilement, à cauſe qu'elle eſt pendante, & qu'elle varie dans ſes dimenſions ſelon les differentes paſſions qui agitent les malades.

Enfin les ulceres de la verge qui n'ont point de cauſe contagieuſe étant toûjours rebelles & malins, il eſt hors de doute que ceux qui ſont cauſez par le virus ſeront encore moins traitables.

Outre celà ces ſortes d'ulceres ont beaucoup de diſpoſition à devenir ſordides dans leur ſurface, & l'humeur qui gâte leur ſuperficie ne manque pas de ronger la chair qui eſt au-deſſous ſans que l'on s'en apperçoive: ce qui donne lieu à de faux bubons qui ne viennent jamais à ſuppuration, & qui ne ſe diſſipent pas aiſément par réſolution; enſorte qu'on les doit toûjours enviſager comme les préludes d'un plus grand mal.

Or s'il arrive que ces ulceres ne ſoient pas traitez d'abord avec toute l'attention poſſible, le virus qu'ils contiennent devient tellement corroſif, qu'il eſt capable de gangrener la verge en tout ou en partie: ce qui diminuë enſuite conſiderablement dans ces infortunez malades l'éguillon de la volupté venerienne, & même le déprave, ou l'éteint abſolument, comme il arrive à ceux que l'on prive pour de juſtes raiſons de cet organe ſi neceſſaire à la géneration.

Et ce qu'il y a encore de plus fâcheux, eſt que ces maux dégenerent en des ulceres d'une extrême malignité, profonds & chancreux, qui menacent l'organe d'une telle mortification & putrefaction, qu'on

qu'on ne peut les guerir ſans y employer les derniers remedes qui ſont le fer & le feu, & enfin l'extirpation de la verge qui jette les malades dans un peril éminent.

REMARQUES.

Comme l'experience apprend à tous ceux qui traitent les maux veneriens, que les ulceres du prépuce, & particuliérement ceux du filet de la verge ſont plus ſujets à cauſer la verole univerſelle, que ceux qui arrivent au gland & autour de la couronne, les Auteurs ont tâché d'en alleguer quelques raiſons plus ou moins plauſibles.

Ce que les modernes ont dit de plus recevable à cet égard ſe trouve dans le ſecond chapitre de la ſeconde partie d'un Livre intitulé, l'Art de guerir les maladies veneriennes compoſé par le feu ſieur de B.. & dans la ſolution du douziéme Problême qu'à propoſé feu Mr. Urai Medecin de Toulouze dans ſon Traité de la Mal. vener.

Or ces deux Auteurs attribuent la cauſe de cet évenement tant à la ſtructu-

re du prépuce,qu'à sa sensibilité. Le prépuce, disent-ils, étant formé de la reduplicature de la peau qui couvre la verge, il suffit que l'impression faite sur ce repli ait donné lieu au virus de pénetrer la moitié de son tissu, pour pouvoir s'insinuer ensuite avec beaucoup de facilité dans les vaisseaux qui arrosent le milieu de cette membrane repliée, qui est privée de l'humidité gluante qui rend les parties charnuës moins susceptibles de l'impression des mauvais acides.

Joint à cela que la sensibilité du prépuce produit la douleur qui détermine les esprits & les humeurs à couler vers le lieu ulceré pour attenuër & subtiliser le virus, & le rendre par consequent plus actif & plus pénetrant ; ensorte que l'irritation qu'il cause aux fibres nerveuses par son acrimonie les engageant à se contracter vers leur origine, ce qu'il y a de plus volatile dans le virus, est exprimé vers l'endroit où se fait cette contraction, c'est à dire vers l'interieur du corps, au lieu que le gland étant plus charnu contient plus de cette humidité gluante qui resiste à l'impression du virus, ce qui diminuë la douleur & l'irri-

tation ; outre que la ſuppuration qui ſe fait aiſément dans les parties charnuës, peut entraîner la virulence du dedans au dehors.

A l'égard du filet de la verge, étant l'aſſemblage de toutes les fibres du prépuce, & comme une eſpece de tendon, il eſt manifeſte qu'il eſt encore plus expoſé qu'aucun autre organe, à ſe contracter à l'approche du virus, & à l'entraîner vers l'interieur du corps : outre que la petite ſinuoſité que le filet forme de côté & d'autre, eſt fort propre à retenir une bonne quantité de ſanie virulente, qui a tout le tems qu'il lui faut pour ſe fermenter pendant ſon ſéjour, ce qui la rendant plus acre & plus ſubtile, la diſpoſe auſſi à continuer plus aiſément ſon progrès du dehors au dedans.

La cure des ulceres veneriens du prépuce.

Les onguens de plomb & de tuthie ſont les remedes dont les Vulgaires ſe ſervent pour guerir les ulceres du pré-

puce ; après quoi ils les cicatrisent avec la charpie seche.

Quand ces remedes n'ont pas le succès qu'ils s'en promettent, ils bassinent la partie ulcerée avec le vin blanc le plus austere qu'ils peuvent trouver, dans lequel ils font boüillir le bois d'inde & les roses ; & après ce bassinement ils répandent la litharge sur l'ulcere.

Ce remede ne leur donnant pas une entiere satisfaction, ils ont recours au miel rosat simple, à l'onguent Egyptiac, à l'alun, au calchantum brûlé ; & d'autres se servent de l'onguent rosat mêlé avec un peu de précipité. Fallope se sert de l'eau allumineuse magistrale, c'est à dire, de l'eau mercurielle qu'il a décrite en son Traité de la verole, chapitre 93. où il traite des pustules.

℞. { *Des eaux de plantain & de roses, de chac. 1 chopine ;*
De l'alun de roche, & du mercure subl. de chac. 2 drach. }

Reduisez l'alun & le sublimé en poudre très-subtile, & mêlez le tout dans une phiole de verre : puis faites-le bóüillir jusqu'à diminution de la moitié. Après cela laissez reposer le vaisseau pen-

dant cinq jours, afin que l'alun & le sublimé se précipitent, & versez enfin par inclination la liqueur qui sera trèsclaire.

Tous les remedes vulgaires ont si peu de vertu qu'ils sont le plus souvent inutiles, ou qu'ils ne servent qu'à augmenter le nombre des ulceres, ou à exciter de faux bubons, & bien-tôt après les plus fâcheux symptômes de la verole.

La veritable cure des ulceres du prépuce regarde les deux sortes d'ulceres dont cette partie est susceptible : car les uns sont superficiels, & sont trèsdouloureux ; & les autres ont une sordicie en leur surface, qui diminuë beaucoup leur sensibilité, ou qui la leur ôte entiérement.

Quand ces ulceres sont fort douloureux, c'est ainsi qu'on les traite. Laissant à part les onguens de tuthie, de plomb, de ceruse, & tous les autres remedes dont nous avons parlé dans le chapitre des pustules, on couvre l'ulcere de mercure doux reduit en poudre impalpable, & l'on réïtere cette application trois fois dans la journée, après avoir

baſſiné l'ulcere avec du vin blanc tiéde, pour enlever la poudre premierement appliquée ; & en faiſant cela exactement, l'ulcere ſera conſolidé en moins de trois jours.

Ou bien ſervez-vous, ſi vous voulez, de la pierre medicamenteuſe diſſoute dans quelque liqueur : mais nôtre eau anti-veneriennne eſt le plus excellent remede que vous puiſſiez employer, en trempant des plumaceaux dans cette liqueur, & les appliquant enſuite ſur l'ulcere. Après quelque tems vous trouverez le plumaceau ſec, & un peu de ſanie qui y ſera adherente. Il faut réiterer cette application trois fois le jour, juſqu'à la guériſon parfaite du mal.

Mais lors que les ulceres ſont indolens, parce que la ſordicie dont ils ſont couverts émouſſe leur ſenſibilité, il faut les déterger avec des medicamens plus efficaces. Servez-vous pour cela du mercure précipité doux, ou du précipité jaune autrement dit le grand calciné de Paracelſe. Ou bien,

℞. { *De l'eſprit de vin, demie once ;*
Du mercure doux, 5 grains.

Touchez l'ulcere fréquemment avec

cette eau, qui enlevera en peu de tems toute la ſordicie. Ou bien,

℞. { *Le jaune d'un œuf dur, & du meilleur miel, 1 once.*

Faites fondre le miel doucement, avec lequel vous mêlerez enſuite le jaune d'œuf dans un mortier, juſqu'à le reduire en onguent d'une bonne conſiſtence. Ajoutez-y après celà.

{ *Du précipité blanc, 2 ſcrup.*

Gardez-le pour l'uſage.

Que ſi les ulceres ſont puans, malins, chancreux, & rebelles à toutes ſortes de remedes; touchez-les doucement avec l'eau de perſicaire impregnée d'eſprit de mercure. Il n'y a point d'ulceres au prépuce de quelque nature qu'ils ſoient, qui ne cedent aux remedes que nous venons de propoſer.

Les ulceres étant détergez & mondifiez, ce que vous connnoitrez par leur ſenſibilité, par la rougeur de la chair, & par l'égalité de leurs bords exemts de toute dureté & calloſité, ſervez-vous pour les conſolider de nôtre onguent magiſtral, & faites prendre au malade de nos pilules mercurielles.

REMARQUES.

La véritable cure...... C'eſt auec raiſon que l'Auteur diſtingue ici deux ſortes d'ulceres par rapport à leur cure ; puis qu'on a lieu d'en faire auſſi un different pronoſtique. Les premiers qu'il dit être ſuperficiels & très-douloureux, ſon cauſez par un virus très-chaud & très-actif, qui ſe fermentant avec facilité, cauſe ſouvent de grands dépôts & inflammations ſur la partie ulcerée, pour peu que ces ulceres ſoient negligez ; & ces inflammations font un tel progrès, qu'elles ſont en peu de tems ſuivies de gangrene & de putréfaction.

Cependant ces premiers ulceres ne ſont pas trop ſujets à cauſer la verole univerſelle, parce que la fougue de ces accidens étant calmée par des remedes convenables, il ſe fait une ſi grande fonte, & une ſi abondante ſuppuration à la partie ulcerée, que toute la virulence en eſt enlevée ſi parfaitement, qu'il n'eſt pas beſoin de donner au malade des préſervatifs contre la verole.

Les ſeconds ulceres que l'Auteur dit

avoir en leur ſurface une ſordicie qui leur ôte toute ſenſibilité, ſont produits par une virulence plus lente & plus groſſiere, & par conſequent plus propre à ſe cacher & à ſe concentrer dans l'endroit qu'elle attaque ; d'où il arrive que ces ulceres negligez dans le commencement, ne manquent guére de donner la verole univerſelle ; enſorte qu'il faut non-ſeulement traiter le lieu ulceré avec les topiques les plus convenables, mais auſſi faire prendre au malade pendant un tems ſuffiſant les ſpécifiques propres à empêcher le progrés du virus dans l'interieur.

CHAPITRE X.

De la véſicule cryſtalline.

ENtre les plus cruels ſymptômes de la verole, la cryſtalline eſt en même tems le plus nouveau & le plus fâcheux. Elle a ſon ſiége au gland de la verge, quelquefois à la couronne, & quelquefois au prépuce ; & comme ce gonflement eſt luiſant & tranſparent comme

du cryſtal, cela a donné lieu aux Medecins de lui donner ce nom.

Bien que ce ſymptôme de la verole ne fût pas ordinaire, j'en avois pourtant déja gueri pluſieurs : mais depuis que la flote d'Eſpagne vint dans nos Ports pour l'expedition de Meſſine, tous les lieux de débauche en furent remplis ; mais ſon progrès fut bien-tôt arrêté par l'uſage de ſon veritable ſpécifique.

Ce ſymptôme eſt mortel quand il ne cede pas aux remedes les mieux indiquez ; parce que le feu n'a point d'action ſur ce mal, & que la partie affectée ne ſe conſolide pas quoiqu'on y applique les medicamens les plus efficaces contre les ulcerations veneriennes. Le ſeul eſprit de tabac emporte le prix. On le prépare ſans diſtillation, en faiſant infuſer ſimplement les feüilles vertes du tabac dans le vin d'Eſpagne.

Quand cette véſicule aura été mortifiée avec le mercure ſublimé ou précipité, il faudra la toucher cinq fois au plus avec cet eſprit, au moyen de quoi elle s'évanoüit d'elle-même ſans qu'il ſoit beſoin d'aucun autre remede : mais il faut que le malade ſoit couché lors

qu'on lui fait cet attouchement, autrement au premier attouchement de cet eſprit il ſe trouveroit foible, & il tomberoit en convulſion.

REMARQUES.

Quoique ceux qui ont écrit les premiers de la verole n'ayent pas mis la cryſtalline venerienne au nombre des accidens qui ſuccedent à cette maladie, elle a néanmoins été connuë de quelques-uns ſous un autre nom. Quelques Auteurs ayant nommé côlet d'Eſpagne cette eſpece de bourlet froncé qui entoure le gland lors que la lymphe coagulée dans le tiſſu du prépuce par l'acide venerien, produit cette maladie que les Grecs ont nommée *paraphymoſis.*

Ainſi quoique nôtre Auteur ait regardé cette tumeur aqueuſe comme un ſymptôme tout nouveau de la verole, il eſt probable que les gonorrhées virulentes & les ulceres veneriens du prépuce, ont de tout tems cauſé cet accident, toutes les fois que le virus pénetrant le tiſſu du prépuce, a été aſſez malin pour intercepter le cours de la lymphe, & la

faire regorger dans tous les eſpaces de cette membrane redoublée.

Quant au mauvais pronoſtique qu'il fait de la cryſtalline, en diſant que ce ſymptôme eſt ſouvent mortel quand il ne cede pas aux remedes ordinaires, nous diſons qu'il eſt très-rare que cet accident ait une terminaiſon ſi funeſte ; puis qu'en cas qu'il ne cede pas aux remedes réſolutifs, & que cette partie tenduë à l'excès menace d'une mortification prochaine, ſans néanmoins marquer beaucoup d'inflammation, on peut alors employer le ſecours de la Chirurgie pour dégonfler le prépuce, en faiſant des ſcarifications ou des inciſions aux endroits où l'étranglement eſt mieux marqué, au moyen de quoi la tenſion diminuë, & le prépuce reprend ſon état naturel, du moins lorſque la cryſtalline eſt produite par une cauſe venerienne toute récente : car il eſt bien vrai que lors que la cryſtalline eſt une ſuite de la veſſie ulcerée & gangrenée, elle ne cedê ni au ſecours de la Pharmacie ni de la Chirurgie, comme je l'ai vû arriver il n'y a pas longtems en deux differentes occaſions.

Au ſurplus il ſe peut bien faire que

les cryſtallines dont la flote d'Eſpagne étoit infectée lors qu'elle aborda à Naples, avoient une contagion particuliére qui les rendoit plus fâcheuſes qu'elles ne le ſont ordinairement : ce qui donna lieu à l'Auteur d'en faire un pronoſtique tout à fait mauvais. Il paroît du moins par le récit qu'il fait de ces cryſtallines, que la plûpart des ſoldats de cette flote étoient amplement partagez d'un virus des plus actifs & des plus pénetrans.

Enfin quoique le tabac ſoit un très-bon réſolutif, je ne ſçai ſi la teinture de ſes feüilles vertes tirée avec le vin d'Eſpagne, feroit un remede auſſi puiſſant que l'Auteur le dit contre toutes ſortes de cryſtallines, & ſi la ſeule fomentation de cette teinture réiterée cinq à ſix fois, les gueriroit à coup ſûr, & beaucoup mieux que tous les autres réſolutifs dont on pourroit ſe ſervir dans la même vûë. A l'égard de la ſoudaine foibleſſe où il prétend que le ſimple baſſinement de cette liqueur jette les malades, je la regarde auſſi comme un de ces phénomenes dont on peut douter juſqu'à ce que l'on en ait fait pluſieurs experiences.

CHAPITRE XI.

Des ulceres veneriens qui ont coutume d'arriver ſur toute la ſurface de la peau.

CE n'eſt pas ſeulement aux parties génitales que la contagion du virus produit des ulceres, mais il arrive aſſez ſouvent qu'une gonorrhée mal traitée, un bubon, une puſtule, ou une carie, donne lieu à ce mauvais levain de ſe communiquer des premiers endroits qui en ont été infectez à toute l'habitude du corps, ſelon la diverſe conſtitution des ſujets qu'il attaque, c'eſt à dire, ſelon la differente condition des ſels qu'il rencontre dans le ſuc nourricier auquel il ſe communique : ce qui lui fait faire ſur la peau des impreſſions differentes, comme ſont les puſtules, les gales, les dartres, le feu volage, les ulceres, & une infinité d'autres éruptions qui paroiſſent à l'exterieur, & qui ſe rendent quelquefois ſi rebelles,

que l'on a bien de la peine à les effacer par l'usage des meilleurs remedes.

Les signes de ces ulceres.

On s'apperçoit que ces ulceres ont une cause verolique par la douleur qui les accompagne, par la démangeaison insupportable qu'ils causent aux malades particuliérement vers le soir, par la facilité qu'ils ont à se multiplier, & par la résistance qu'ils font aux remedes qui ont coutume de guerir les simples ulcerations avec facilité.

Leurs causes.

Ces ulceres procedent selon les Vulgaires de l'impression que le virus fait sur le foye, lors que la foiblesse de la faculté expultrice ne lui permet pas de le repousser sur les vaisseaux spermatiques qui se distribuent à la verge, ou aux aînes comme sur son propre émonctoire, où il lui est naturel de chasser le virus, afin de s'en déliver : car le foye, disent-ils, qui est la boutique où se fabrique le sang, ne manque pas d'en engendrer de

mauvais lors qu'il eſt empreint du virus ; & ce ſang corrompu produit de mauvais ſucs que la nature ſépare & rejette à la circonference du corps comme lui étant à charge, & où ces mauvais ſucs produiſent une infinité d'ulceres.

Le virus s'étant inſinüé dans la maſſe du ſang par quelqu'un des cinq moyens que nous avons ci-devant marquez, s'il arrive que le ſuc nouricier n'en ait pas été tout à fait purgé par la vertu des remedes interieurement pris à cet effet, quoi que les gonorrhées, les bubons, les puſtules, les caries, & les ulceres des parties genitales ayent été gueris, ce même virus ne laiſſe pas quelque tems après, un peu plûtôt ou plus tard, ſelon la diſpoſition du ſujet où il ſe trouve, de ſe montrer de nouveau par differentes éruptions, qui ſont cauſées par des ſels acres ou acides, qui ſe gliſſant par tout, ſont tranſportez avec le *ſerum* ou le ſuc nourricier juſqu'aux glandes cutanées qui ſervent à la tranſpiration, & venant à s'exalter dans ces glandes, ils en rongent le tiſſu auſſi-bien que celui de la peau, & y cauſent des ulceres differens, ſelon la differente diſpoſition des

parties qu'ils attaquent, mais toujours avec prurit ; après quoi ils se multiplient & gagnent d'un lieu à un autre, ensorte que tout le corps s'en trouve couvert, & particuliérement le *scrotum*, les lévres, le visage, le cou, le front, les oreilles, la peau de la tête, les bras, les cuisses, & tout le reste du corps.

Leur pronostique.

Amoins que l'on ne guerisse au plûtôt ces ulceres, ils sont très-disposez à dégenerer en éstiomenes, ou en ulceres chancreux & putrides,

Leur curation.

La premiere vûë que les Vulgaires se proposent de remplir en traitant ces ulceres, est de guerir d'abord le foye, où ils prétendent que leur cause a son premier siége.

C'est pour cela que dès qu'un malade qui a des ulceres veneriens tombe entre leurs mains, ils commencent, après avoir préalablement consulté plusieurs Anciens, à lui ordonner un régime de

vie qui tende à ſiccité ſans beaucoup échauffer le corps. Ils lui font prendre enſuite les trois ſyrops & le medicament purgatif propre à toutes les maladies, par exemple le ſyrop de fumeterre, avec la confection hamec, & la poudre de viperes.

Mais parce qu'ils s'imaginent que le foye & la maſſe du ſang ſont particuliérement infectez du virus, ils lui font uſer pendant trente jours & plus, d'une décoction faite avec le bois de gayac, la ſalſepareille, & les ſantaux, le purgeant au ſurplus de cinq en cinq jours avec le ſyrop de fumeterre propre à temperer la grande chaleur du foye, & à corriger ſon intemperie : ou bien ils lui font prendre les étuves ſans craindre de brûler le foye, au moyen d'une onction qu'ils lui font quand il en ſort avec le cerat ſantalin, ou l'onguent réfrigerant de Galien.

Après lui avoir fait uſer de ces décoctions & des étuves pendant un longtems, ils baſſinent ſes ulceres avec un petit linge trempé dans la décoction de gayac trois ou quatre fois dans la journée, afin de les deſſecher.

Ou bien pour temperer la grande chaleur qui ſe manifeſte aux parties ulcerées, ils content beaucoup ſur les lotions faites avec la décoction de feüilles de plantain, d'orge, de lupins, de râpure de bois d'inde, de feüilles de myrthe, de pimprenelle, & d'alun de ſuccre : enfin ils y appliquent des plumaceaux trempez dans l'eau alumineuſe magiſtrale.

Quand ils ont détergé les ulceres avec ces ſortes de medicamens, ils les conſolident avec l'onguent de minium, de litharge, ou de tuthie.

Mais pour traiter ces mêmes ulceres avec ſuccès, il faut remplir trois indications. Premierement il faut chaſſer le virus hors du corps par le moyen des anti-veneriens prudemment adminiſtrez. Il faut en ſecond lieu déterger les ulceres ; & enfin les conſolider. C'eſt un grand point pour réüſſir dans ce traitement de décharger d'abord toute l'habitude du corps des humeurs groſſieres par l'uſage du remede ſuivant.

℞. *De l'eau purgative que nous avons décrite au 3. liv. de ce traité chap. 2. en parlant de la gonorrhée, 1 chopine,*

Faites-la prendre au malade le matin à jeun avec des anis confits, & continuez la même dose pendant quatre jours de suite.

Le corps étant ainsi déchargé, attaquez le virus par des remedes mercuriels, en lui faisant prendre de tems en tems les pilules de mercure doux ci-devant décrites. Ou bien vous lui donnerez comme un remede très-éprouvé nôtre eau anti-venerienne par l'usage de laquelle vous ne manquerez point d'exterminer la cause de la verole : après quoi les ulceres se dessechent sans le secours d'aucun topique.

Après l'usage de ces premiers remedes.

℞. { *Du mercure sublimé, 2 drach. & demie;*
De l'eau de fontaine, 1 pinte.

Faites chauffer l'eau dans un vaisseau de verre : puis jettez-y le mercure, & gardez cette eau pour l'usage.

Il faut laver les ulceres avec cette eau une fois le jour ; & soyez persuadé qu'ils seront gueris avant quatre jours.

La pierre medicamenteuse dissoute dans une eau appropriée, est aussi d'un fort bon usage, aussi-bien que nôtre eau

venerienne, ou l'eau de perſicaire impregnée de l'eſprit, ou de l'huile blanche de mercure.

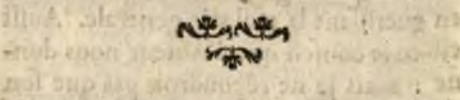
Les femmes publiques & les enfans abandonnez à la plus ſale lubricité, ſont ſujets à avoir des ulceres veneriens dans le fondement & aux environs. Vous les guerirez après l'uſage des remedes generaux ci-devant preſcrits, en y faiſant injection avec la teinture de myrrhe & d'aloës tirée dans le vin, qu'il faut paſſer enſuite & uſer ſeulement de la colature. Après cela vous aurez recours à nôtre eau venerienne.

REMARQUES.

Comme il n'y a point lieu de douter qu'un malade qui a le corps tout couvert d'ulceres veneriens, ne ſoit bien & dûment atteint de la verole, il ne faut point alors héſiter à le traiter de cette maladie, ſans trop faire d'attention aux ulceres qui ſe gueriront neceſſairement en gueriſſant la maladie generale. Auſſi eſt-ce le conſeil que l'Auteur nous donne : mais je ne répondrois pas que ſon eau anti-venerienne, qu'il vante beau-

coup dans tout le cours de ce Traité, fût ſuffiſante pour guerir radicalement une verole bien confirmée; ſans vouloir neanmoins contredire l'Auteur abſolument, parce que les décoctions ſudorifiques peuvent être plus efficaces en Italie, où la tranſpiration eſt plus abondante, qu'elle ne le ſont dans nôtre climat, où l'on n'eſt point ſûr d'être gueri à fond de la verole dans un pareil degré, qu'après avoir eſſuyé un flux de bouche revêtu de toutes ſes formes.

On n'a pas lieu d'avoir une meilleure opinion de la teinture de Myrrhe & d'aloës, dont il propoſe de faire injection dans l'anus pour guerir les ulceres qui ſuccedent à l'abominable congrès contre nature; puis que l'on eſt obligé d'y appliquer le feu actuel dans les Hôpitaux où l'on traite ces ſortes de malades, notamment à Rome dans l'Hôpital de Saint Jacques le majeur.



Chapitre XII.

De l'ulcere venerien des narines.

Quoique le nez n'ait point de part au congrès, il ne laisse pas d'être sujet aux atteintes du virus ; & bien qu'il n'ait aucun rapport avec les organes qui servent à la géneration, cependant les Physionomistes moins fondez en raison que sur de vaines idées, prétendent juger des dimensions du membre viril, sur la grandeur de cet organe.

Mais sans faire aucun fond sur un art si incertain, il est néanmoins d'experience, que ceux qui ont le nez fort grand, ont aussi beaucoup de penchant vers les plaisirs de l'amour. Aussi lisons-nous que l'Empereur Héliogabale fort enclin à toutes sortes de lascivetez, avoit assemblé des troupes d'hommes avantageusement partagez de cet organe, dans l'esperance d'en être mieux servi dans ses sales voluptez.

L'experience que l'on a de cette vérité dans les hommes, ne se verifie pas moins dans les femmes, qui sont d'ordinaire d'autant plus lubriques, qu'elles ont le nez plus long. Ainsi comme le nez donne occasion au peché de luxure, il ne faut pas s'étonner qu'il soit sujet à en porter la peine.

On peut dire cependant que le nez est d'un grand usage à tout nôtre corps, & qu'il lui procure de grands avantages. C'est par son moyen que les corps odorans y sont introduits, il donne passage à l'air que nous respirons, ce qui fait qu'en fermant la bouche l'air peut encore se communiquer au poumon, & sortir de la poitrine avec facilité. Enfin il contribuë beaucoup à la beauté du visage, d'où il arrive, que s'il est trop grand ou trop petit, s'il est camus ou trop aquilain, s'il est d'une grandeur excessive ou d'une grosseur énorme, s'il est ulceré ou coupé en tout ou en partie, il cause à tout le visage une grande difformité.

Cet organe sert aussi à l'écoulement de beaucoup d'excrémens, ce qui a fait croire aux Anciens qu'il étoit l'émonc-

toire

toire du cerveau, & que la mucoſité que l'on rend par le nez étoit un excrement qui s'échappoit de ce viſcere ; & c'eſt auſſi pour évacuer les humeurs pituiteuſes qui s'échappent du cerveau que les Anciens ont inventé de certains medicamens qu'ils ont appellez errhines, & que pour attirer cette même humeur du cerveau, ils ſe ſont ſervi de ſternutatoires.

Il faut pourtant convenir que la mucoſité du nez n'eſt point un excrement du cerveau, mais une portion du ſuc alimentaire des parties interieures de cet organe qui a dégeneré avant de pouvoir ſervir à leur nutrition.

Les narines ne ſont point bleſſées par cet excrement, comme l'œil n'eſt point bleſſé par l'eau des larmes, les inteſtins par les excremens groſſiers, la veſcie par l'urine ; par ce que ces organes ſont des décharges deſtinées à l'expulſion des excremens.

Cependant il arrive quelquefois que la mucoſité fait de fâcheuſes impreſſions dans les conduits du nez ; & cela arrive lors qu'il s'y mêle quelque choſe d'étranger, comme par exemple lors que le vi-

rus s'y joint, qui y cause un ulcere. Or cet ulcere est de deux sortes, ou il ne fait que de commencer, & nous l'appellons simplement ulcere ; ou il est inveteré, & en ce cas-là on le nomme ozene.

REMARQUE.

Ce que l'Auteur allegue au commencement de ce chapitre de la grandeur du nez par rapport à celle de la verge de l'homme, ou par rapport à la lasciveté des femmes, n'étant fondé n'y en raison n'y en experience, ne meritoit pas l'attention d'un Medecin aussi sensé & aussi judicieux qu'il paroit en d'autres occasions ; & sans attribuer la cause de la lasciveté des deux sexes à un organe qui en est tout à fait innocent, il auroit pû se contenter au sujet des ulceres veneriens qui arrivent fréquemment au nez, d'en rapporter la cause comme il a fait dans la suite à la mucosité chargée du virus, laquelle en passant dans les conduits qui servent à sa décharge, ne peut manquer d'y faire des impressions capables de produire des ulceres conformes à la nature du mauvais suc dont elle est empreinte.

Les ſignes des ulceres veneriens du nez.

Quand la contagion de la verole s'eſt communiquée par les cinq moyens que nous avons ci-devant marquez, & que le ſuc nourricier n'en a pas été entiérement purifié par les remedes les plus convenables, quoi qu'elle paroiſſe guerie, il ne laiſſe pas d'arriver quelque tems aprés un petit ulcere dans le nez, qui ne cauſe d'abord qu'une douleur très-legere, qui jette un peu de ſanie, & qui ſe couvre d'une croûte ſeche & noirâtre, laquelle étant fréquemment & violemment touchée, ou arrachée de force, ou chaſſée par l'effort de l'émonction, cauſe un nouveau flux de ſang qui eſt ſuivi d'une croûte encore plus forte & plus endurcie; & ſi on la laiſſe trop longtems, la ſanie qu'elle retient ronge la chair qui eſt au-deſſous, & par-là l'ulcere s'augmente conſiderablement.

Si l'on tarde beaucoup à traiter cet ulcere, il devient toûjours plus malin juſqu'à ce qu'il dégenere en ozene, qui eſt un ulcere plus douloureux que le préce-

dent, ſordide & putride, couvert d'une vilaine croûte qui eſt beaucoup plus humide que celle du premier, & qui eſt ſi infect que la mucoſité & la ſanie de l'ulcere rendent une odeur inſupportable.

L'haleine du malade eſt ſi puante, qu'elle infecte non-ſeulement ceux qu'il approche, mais qu'elle le jette lui-même dans un état à ne ſe pouvoir ſouffrir; de ſorte que la puanteur qui exhale de cet organe, ſuffit pour faire connoitre à tout le monde les mauvais ulceres dont il eſt attaqué.

Leurs cauſes.

Les cauſes des ulceres du nez ſont attribuées par les Vulgaires à des humeurs acres, putrides, & empreintes de la malignité du virus, qui des parties inferieures & particuliérement du foye, ſont tranſportées à la tête, & de la tête ſur les narines en maniere de catharre, qui rongent la peau par leur acrimonie, & ulcerent l'interieur du nez; & dans l'ozene ils eſtiment que les humeurs ſont non-ſeulement putrides, mais virulentes.

Cependant ils ſe trompent beaucoup dans l'explication de cette cauſe prétenduë, parce qu'il eſt impoſſible que cette humeur acre montât du foye juqu'a la tête, ſans ulcerer toutes les parties qu'elle toucheroit dans ſon paſſage, & ſans ulcerer le cerveau même avant d'ulcerer les narines.

Voici la cauſe de ces ulceres telle qu'on ſe la peut plus aiſément figurer. Les gonorrhées, les puſtules, les caries, & les autres ſymptômes du mal venerien ayant été mal traitez aux parties génitales, où ils ſe manifeſtent d'abord, certaines particules pointuës acides & ſalines qui reſtent dans la maſſe du ſang ſe mêlant lentement & ſe diſſolvant avec le ſuc nourricier, parviennent juſqu'à l'épiderme des narines, où elles ſont puiſſamment exaltées & développées avec les excremens du nez ; & parceque le virus eſt de la nature des ſels corroſifs, il ronge & corrompt les fibres du nez, & y cauſe un ulcere qui devient en peu de tems ſordide, croûteux, putride, & de mauvaiſe odeur. Auſſi ne tarde-t'il guere à ronger les os du nez auſſi-bien que les autres parties

de cet organe , de l'érosion desquelles il exhale une puanteur insupportable.

Le pronostique des ulceres veneriens des narines.

On n'a pas beaucoup de peine à guerir les ulceres du nez dans leur commencement, notamment lors qu'ils sont exterieurs , superficiels , que l'on y employe de bons remedes , & que la sanie qui en sort n'est pas d'une mauvaise qualité : mais parce que ces ulceres sont toûjours accompagnez de virulence , ils sont toûjours suspects , ils dégenerent presque toûjours de mal en pis , & ils sont ordinairement suivis de symptômes très-fâcheux.

Les croûtes de ces ulceres bouchent les narines , & empêchent les malades de respirer avec facilité. Ce sens de l'odorat se perd à mesure qu'ils augmentent , & ils dégenerent en polypes. Ils causent souvent des hemorragies , & rongent les vaisseaux qui se rencontrent dans leur progrès ; & ceux qui ont duré longtems , sont croûteux , occultes , profonds , fistuleux , & très-difficiles à gue-

rir, parce qu'ils pénetrent insensiblement dans la profondeur des parties, qu'ils rongent & percent les aîles du nez, & l'intervalle qui sépare les narines; après quoi ils s'attachent aux os délicats de cet organe, & consument ses cartilages: ce qui cause une notable difformité au visage, & rend la voix désagreable.

Enfin le palais se trouve percé, la mauvaise odeur qui s'échappe de ces ulceres se communique jusqu'au cerveau; & ces corpuscules corrompus attaquent d'abord les os, & ensuite la chair; après quoi il n'y a plus de salut à esperer.

La cure des ulceres veneriens du nez.

Dans la cure de ces ulceres, ceux qui suivent l'ancienne routine commencent par ordonner aux malades un regime de vie propre à temperer l'acrimonie des humeurs & à empêcher que le mauvais levain qui s'y trouve mêlé, ne s'y multiplie. Pour cela ils purgent leurs malades avec des medicamens qu'ils croyent propres à entraîner le virus dont le foye est

infećté ; & ſi le ſang eſt trop abondant ils conſeillent la ſaignée.

Après celà regardant la tête comme la ſource de toutes les fluxions, ils ſe mettent en devoir de la deſſecher & de la fortifier, de crainte qu'elle ne décharge ailleurs la matiere virulente qui empêche la gueriſon de l'ulcere. Ils travaillent enfin à deſſecher l'ulcere même & à le conſolider.

Pour remplir cette derniere vûë ils ont recours aux topiques, & ils ſe ſervent d'abord de ceux qui ſont propres à humećter les croûtes & à les enlever. Pour produire cet effet ils content beaucoup ſur un certain onguent fait avec la moëlle de bœuf, la cire neuve, les huiles de nénuphar, ou de roſes. Ou bien ils ſe ſervent du beurre nouveau, de la graiſſe d'oye ou de poule lavée dans l'eau de roſes : ils ſe ſervent auſſi d'huile d'amendes douces, ou d'autres remedes de même qualité.

La croûte étant ramollie, ils attendent qu'elle tombe d'elle-même, ou bien ils avancent ſa chûte en excitant l'éternument ; puis lors qu'elle eſt tombée, ils lavent l'ulcere avec la décoćtion

de gayac, ou avec la simple écume de cette décoction, & ils y appliquent ensuite l'onguent de tuthie, ou l'onguent blanc de rhasis; & si ces premiers remedes ne réüssissent pas, ils y appliquent deux, trois, & quatre fois, l'onguent égyptiac dissout dans l'eau d'orge. Ou bien ils composent un medicament avec le miel rosat, la farine d'orge, la terebenthine, la poudre d'alun de succre, auxquels ils ajoutent quelques grains de mercure précipité. Après avoir ainsi détergé l'ulcere, ils approuvent fort pour le dessecher le parfum de Rondelet préparé de la maniere suivante.

℞.
Du ladanum pur;
De l'hypocistis;
Du mastic, & de la myrrhe, de chac. 3 drach.
Du styrax calamite;
Du sang-dragon, de l'orpiment rouge, de chac. 2 drach.
De la sandaraque, 1 drach. & demie.

Incorporez le tout avec la terebenthine, & formez-en des trochisques.

Il faut pourtant convenir que ce parfum est un véritable poison, à cause du

mêlange de l'orpiment & de la ſandaraque. Ils recommandent encore beaucoup l'eau verte du même Auteur qui eſt ainſi préparée.

℞. { *Du vert de gris*, 1 *drach.*
{ *De l'orpiment*, 1 *drach. & demie.*

Réduiſez-les en poudre très-ſubtile, puis faites-les boüillir dans quatre onces de vin juſqu'à diminution de moitié : quand la décoction ſera refroidie ajoutez-y,

{ *Des eaux de roſes, & de ſalarum,*
{ *de chac.* 1 *once & demie.*

Ils ſe ſervent encore de la décoction de gayac dans laquelle ils diſſolvent de l'onguent égyptiac. Mais cet onguent à cauſe du verdet & du fort vinaigre a une acreté qui eſt ennemie des ulceres, principalement lors qu'il y a carie à l'os qu'il ne manque point de noircir : auſſi les Chirurgiens bien ſenſez ont-ils abandonné cet onguent aux Maréchaux.

L'ulcere venerien du nez eſt difficile à guerir ; & demande par conſequent des remedes mercuriels. C'eſt pourquoi après avoir fait prendre aux malades des pilules mercurielles ci-devant décrites, il faut ſe ſervir des décoctions des bois

& des racines, & après cela de certains medicamens capables de corriger les particules acides & ſalines qui ſe ſont exaltées dans le ſuc nourricier de la partie malade, & de les reduire dans leur état naturel : comme ſont la gomme naturelle de gayac, l'antimoine diaphoretique, la ceruſe d'antimoine, ou le mercure diaphoretique, qu'il faut leur faire prendre de tems en tems en pilules.

Pendant ce tems-là il ne faut pas negliger les topiques dont le plus efficace eſt nôtre onguent magiſtral, tel que nous l'avons décrit au 5e. chapitre de ce Traité en parlant du bubon. On ne ſçauroit aſſez vanter l'excellence de ce remede dans la cure de tous les ulceres même des plus récens, & particuliérement dans celle des ulceres veneriens, putrides, malins, inveterez, & corroſifs : car il les mondifie, il produit une bonne chair, il les conſolide, empêche la pourriture, s'oppoſe aux excroiſſances de chair, & les guerit mieux dans l'eſpace de huit jours, qu'un autre medicament ne feroit dans un mois entier. Le baume qui ſuit eſt un remede qui manque rarement.

℞. *Des yeux d'écriviſſes, & de la nature de baleine, de chac. 1 ſcrup.*
Du cinnabre naturel, 6 grains;
Du ſuccre de ſaturne, 5 grains;
Du camfre, 3 grains;
Du baume du Perou, ce qu'il en faudra pour faire un baume, dont on enduira ſouvent la partie affligée.

L'on peut auſſi ſe ſervir du liniment ſuivant qui eſt d'une grande vertu.

℞. *De l'onguent baſilic, 1 once;*
De l'huile de gayac;
Du baume du Perou;
De l'huile de ſaſſafras;
De la gomme élemi, & de la gomme ammoniac diſſoutes, de chac. 1 ſcrup.
Du précipité blanc, 2 grains.

Mèlez le tout pour un liniment.

Que ſi l'ulcere ne ſe peut appercevoir, il faut uſer d'un medicament en forme liquide, comme eſt l'eau verte d'hartman que nous avons décrite ailleurs, dont vous toucherez l'ulcere en y trempant, après l'avoir fait chauffer, ou un pinceau ou une tente de charpie, ou en faiſant in-

jection dans la narine. Au reste cette eau mondifie l'ulcere & le consolide absolument. On peut encore user de la mixtion suivante.

℞. *De l'eau de plantain, & de sureau, de chac. demie once ;*
Du miel rosat, 6 drachmes ;
De l'esprit de vin rectifié, 3 drachmes ;
Du mercure doux, 7 grains.

Mêlez tout cela, & degouttez-en dans la narine, ou poussez-y un petit linge qui ait été trempé dans cette liqueur & pressé ensuite. Ou bien faites-en l'injection dans le nez avec une petite seringue.

Vous pourrez encore vous servir du parfum que je vais décrire qui est fort excellent.

℞. *De l'encens, & de la gomme animé, de chac. 2 drach.*
Du cinnabre, 1 drach.

Mêlez-les pour une poudre que vous jetterez sur les charbons ardens, & dont la personne malade recevra la vapeur dans la narine affectée au moyen d'un entonnoir.

REMARQUES.

Les ulceres veneriens qui arrivent dans les conduits du nez, ſont toûjours les productions d'une verole qui a jetté de profondes racines : ainſi l'on ne doit pas ſe promettre du moins en France, que les pilules mercurielles & les décoctions que l'Auteur conſeille pour guerir ces ulceres, puiſſent tirer d'affaire un malade, & lui procurer une gueriſon radicale. L'experience de tous ceux qui ont eû & qui ont encore plus d'intelligence dans le traitement des maux veneriens, a de tout tems juſtifié le contraire, & le juſtifie encore tous les jours.

Il n'y a que le flux de bouche méthodiquement procuré qui puiſſe guerir la verole radicalement & ſans retour, lors qu'elle attaque ces ſortes de parties ; & le traitement qui fut fait il y a quelques années avec tout le ſuccés poſſible, à une perſonne du premier rang après avoir inutilement tenté toutes les autres voyes de gueriſon, en eſt une preuve authentique & tout à fait convaincante. Du reſte les topiques propoſez dans ce

chapitre font d'un très-bon usage sur les lieux ulcerez, pourvû que l'on travaille en même tems à détruire le virus dans toute l'habitude.

Chapitre XIII.

Des ulceres veneriens de la bouche.

Il arrive assez souvent de certains ulceres à la bouche que l'on nomme des aphtes, particuliérement aux enfans qui sont à la mamelle. Il s'y fait aussi des ulcerations superficielles au palais, aux gencives, aux côtez & à la racine de la langue, qui s'étendent ensuite à toutes ses parties, & qui devenant quelquefois plus profondes, rongent le palais & la chair de la langue, que l'on nomme alors des ulceres absolument parlant. Mais nous n'entendons pas parler ici de ces deux sortes d'ulcerations, parce qu'elles ne sont que de simples ulceres; quoi que les aphtes qui arrivent à la bouche des enfans soient quelquefois si fâcheu-

ſes, qu'elles rongent & conſument profondément la chair de cet organe qui eſt fort tendre & fort délicate.

Nous traitons préſentement des ulceres qui doivent leur origine au virus, & qui ne rongent pas ſeulement la ſurface interieure de la bouche, les côtez de la langue & ſa racine, mais qui ſe gliſſent auſſi en fort peu de tems dans la profondeur de ces parties, & qui en conſument & rongent les chairs.

Leurs ſignes.

Quand les ulceres de la bouche réſiſtent aux remedes ordinaires, on a lieu de regarder ceux qui en ſont atteints comme autant de ſoldats enrôlez ſous l'étendart de Venus, & ces ulceres ſont aſſez viſibles. Ils ſont d'abord ſuperficiels; après celà ils deviennent plus profonds, & leur fond paroît ou blanchâtre, ou de couleur cendrée, ou même noir & livide.

Leurs cauſes.

Nos Vulgaires imputent les ulceres de la bouche à l'humeur bilieuſe, pitui-

teuſe, ou mélancholique, participantes du virus. Mais ces humeurs en ſont infectées avant qu'elles viennent à la bouche, ou bien elles ſe chargent de cette virulence dans la bouche mème.

Si elles ſont gâtées avant de parvenir à la bouche, elles doivent communiquer, leur mauvaiſe qualité aux endroits qui leur donnent paſſage : ſi c'eſt dans la bouche même qu'elles contractent le virus, il faut ſçavoir comment cela peut arriver.

Ces Medecins preſſez de s'expliquer là-deſſus, diſent que ces humeurs tombent de la tête immediatement dans la bouche par diſtillation, ou *per deſcenſum*, comme parlent les Chymiſtes. Mais nous avons ſuffiſamment refuté ces fables dans nôtre examen de Med. livre premier chap. 8. en traitant du catharre.

Cependant ils attribuent au foye ſeul infecté du virus la cauſe immediate de ces ulceres, ce que l'on peut dire être l'aſyle de l'ignorance : car ils peuvent imputer ſur ce même principe toutes les maladies qui arrivent depuis la tête juſqu'aux pieds, à la mauvaiſe diſpoſition de ce viſcere.

Les enfans contractent ces ſortes d'ulceres veneriens en ſuççant le lait de leurs nourrices qui en ſont infectées. Ainſi ces innocentes victimes en cherchant de quoi ſoutenir leur vie trouvent la cauſe de leur mort, que ces marâtres leur fourniſſent comme furtivement dans une boiſſon agréable.

On peut auſſi contracter ces ulceres par les baiſers de certaines femmes publiques qui ont la bouche fort gâtée, ou par la reſpiration d'une haleine infectée, par la converſation & par la boiſſon. C'eſt pour cela qu'il eſt fort dangereux que pluſieurs bûveurs aſſemblez boivent tous dans le même verre, comme il arrive quelquefois; parce qu'il y en peut avoir un ou pluſieurs qui ont du mal à la bouche, aux levres, aux gencives, à la langue, & ailleurs; or la ſanie qui ſort de ces ulceres venant à ſe diſſoudre dans la boiſſon, laiſſe toûjours des particules infectées ſur le bord du verre ou dans ſon fond, qui peuvent ſe gliſſer au travers des pores dans la bouche des autres bûveurs.

Il vient encore des ulceres à la bouche, quand après avoir contracté du

mal venerien dans un autre tems, le suc nourricier qui en avoit été infecté, n'a pas été bien purifié de ce mauvais levain; lequel faisant dans la suite un progrès considerable dans la masse des humeurs, se porte à la bouche comme à un émonctoire du corps, & fait ses impressions sur les fibres des levres, des gencives, du palais, de la langue, & des autres endroits de la bouche, & gâte leur suc nourricier le plus prochain, après quoi il s'exalte, & se rendant toujours plus malin, il y produit des ulceres corrosifs.

Le pronostique de ces ulceres.

1. On guerit assez facilement les ulceres veneriens qui arrivent à la bouche des enfans, quand ces ulceres sont récens & superficiels, au lieu que ceux qui sont profonds & inveterez sont très-pernicieux tant à cause de la délicatesse des chairs qu'il leur est facile de ronger & de consumer, qu'à cause qu'ils n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour gagner le palais, la luette, & le gosier; & pour lors ils demandent de plus forts

remedes, que la molleſſe & la tiſſare des parties, auſſi-bien que l'âge des malades ne leur permettent pas de ſupporter ; outre que les enfans ayant la bouche fort humide, ces medicamens ſont aiſément diſſouts & entraînez par la ſalive ; & que les parties de leur bouche étant fort ſenſibles, elles ſont facilement irritées par l'acreté des remedes dont il faut ſe ſervir pour guerir ces ulceres ; & qu'enfin il eſt à craindre, qu'en uſant de ces medicamens très-acres, il n'en tombe une partie dans le goſier de ces enfans : ce qui mettroit leur vie dans un danger encore plus prochain.

Il s'enſuit de tout cela, qu'il eſt preſqu'impoſſible que ces ulceres ne faſſent en peu de tems un progrès conſiderable dans la bouche des enfans, qui eſt d'une nature chaude & humide, & qu'ils ne conſument en peu de tems des ſujets ſi délicats, qui ne peuvent le plus ſouvent ſupporter ſans mourir la violence de ces medicamens acres & corroſifs.

2. Les ulceres veneriens qui arrivent à la bouche des adultes n'étant pas gueris d'abord par l'application des medicamens convenables, & dégenerant en

putréfaction, passent fort aisément des gencives par le palais & par toute la bouche, jusqu'à la luette & au gosier, & sont regardez comme un symptôme très-fâcheux, que l'on ne peut combattre que par des remedes très-violens : & si ces remedes ne les guerissent pas, ils sont mortels, particulierement s'ils sont corrosifs, & si les malades sont foibles. Quand ces sortes d'ulceres sont livides, noirs, & croûteux, ils jettent les malades dans un péril éminent.

REMARQUES.

1. *On guerit assez facilement* ..... Il est vrai comme l'Auteur le marque, que l'on guerit quelquefois assez aisément les enfans qui ont pris du mal à la bouche par la suction du lait d'une nourrice gâtée : mais outre qu'il faut pour celà que les ulceres soient récens & superficiels, comme il le dit fort judicieusement, il est encore necessaire que l'on traite en même tems la nourrice infectée, afin que l'enfant ne soit pas privé de la nourriture qui lui convient le mieux pendant ce traitement.

C'est cependant ce que l'on ne fait pas d'ordinaire à cause des altercations qui se forment entre la nourrice & les parens de l'enfant, pour connoitre l'origine du mal qui est souvent assez difficile à débroüiller ; ensorte que l'enfant sequestré de sa nourrice, & ne pouvant être mis entre les mains d'une autre qu'il infecteroit, est presque toûjours la victime innocente d'un crime qu'il n'a pas commis : tant est terrible le progrès que fait dans son corps tendre & délicat le virus verolique, pendant que des contentions litigieuses occupent des gens, que l'interêt plûtôt que l'humanité fait agir aux dépens de sa vie.

2. *Les ulceres veneriens*..... Le fâcheux progrès que font dans la bouche des adultes les ulceres veneriens, doit engager les Medecins & les Chirurgiens non pas comme dit l'Auteur, à s'opposer à ce progrès par des topiques très-violens ; mais comme ces ulceres sont les effets d'une verole universelle, il faut au plûtôt traiter la maladie generale par le flux de bouche : ce sera un moyen aussi sûr d'empêcher qu'ils ne deviennent mortels, que l'usage des topiques

les plus puiſſans ſeroit incertain, pour ne pas dire inutile, tant pour la cure palliative que pour l'éradicative.

La cure des ulceres veneriens de la bouche.

C'eſt ainſi que nos Vulgaires commencent à traiter les ulceres veneriens de la bouche aux enfans. Ils preſcrivent d'abord à leurs nourrices un régime de vie tendant à les raffraichir & à les deſſecher : mais il n'y a pas d'apparence que ces deux vûës puiſſent leur réüſſir ; parce que le froid eſt mordicant aux ulceres ; & s'il eſt vrai comme ils le diſent, que tout ulcere pour être gueri a beſoin d'être deſſeché, comment la continuelle humidité de la bouche leur permetra-t'elle d'accomplir cette indication.

Ils uſent enſuite des plus doux topiques que l'on puiſſe employer pour la bouche, comme ſont les eaux de plantain, de roſes, de violettes, avec les ſyrops de roſes ſeches, de mauves, de pourpier, & de myrtilles ; & quand la lividité des ulceres donne lieu d'appréhen-

der la pourriture, ils uſent de la lotion ſuivante.

℞. { *De l'eau de plantain, 1 demie once;*
Du miel roſat, 2 drach.
Du diamorum, 3 drach.
De l'alun, 6 grains. }

Ces Medecins traitent les mêmes ulceres aux adultes avec les mêmes remedes dont ils ſe ſervent pour les enfans, ſi ce n'eſt qu'ils les rendent plus ou moins forts ſelon la conſtitution de leurs malades. Ils leur font uſer par exemple, d'une décoction d'orge & de bois de gayac avec les mêmes ſyrops, le miel roſat, & le reſte. Cette premiere lotion ne faiſant pas beaucoup d'effet, ils en viennent à l'onguent égyptiac diſſout dans l'eau de plantain avec un peu de vinaigre & de miel.

Mais ces medicamens qui ſont corroſifs venant à tomber dans le goſier, peuvent cauſer plus de mal que les ulceres mêmes.

Ils s'aviſent auſſi quelquefois de toucher légerement ces ulceres avec l'eſprit de vitriol, ou l'eau forte : mais ces remedes rongent les chairs, & augmentent

tent plûtôt le mal par leur grande acrimonie qu'ils ne le ſoulagent.

Quand ces ulceres tendent à la putréfaction, & qu'il y a même des chairs déja corrompuës, ils commencent par les couper ; & ils y appliquent enſuite la poudre de précipité ſur des plumaceaux trempez dans l'eau de plantain : mais c'eſt bien inutilement qu'ils font cette application ; puiſque les humiditez de la bouche empêchent ce remede d'y reſter autant qu'il faudroit pour le pouvoir mondifier.

A nôtre égard, c'eſt ainſi que nous traitons les ulceres veneriens qui arrivent à la bouche des enfans. Si c'eſt leur mere & leur nourrice qui les leur ont communiquez, nous purgeons la mere ou la nourrice avec nos pilules mercurielles, & nous leur ordonnons de donner à tetter à leur enfant malade pendant l'action de ce purgatif, afin qu'il ſoit purgé en même tems.

Nous leur preſcrivons l'uſage des alimens, de bon ſuc, & d'éviter les choſes acides, ſalées, auſſi-bien que les aromates. Après cela nous faiſons prendre à la nourrice nôtre eau anti-venerienne, &

en même tems nous faiſons laver les ulceres avec l'eau d'orge & le miel roſat ſimple, ou bien avec la décoction de veronique, à laquelle on ajoûte quelques gouttes d'eſprit de vitriol ou de ſoufre tirez par la campane. Au reſte nous avons éprouvé que le remede ſuivant eſt encore d'une plus grande vertu.

℞. *De l'eau de plantain, 1 once;*
Du miel roſat ſimple, demie once;
De l'eſprit de vitriol philoſophique, ce qu'il en faudra pour donner à la lotion une agréable acidité.

Touchez-en les ulceres qui ne réſiſteront point ſelon toute apparence à cet attouchement; ou bien touchez-les avec l'eau verte mêlée dans l'eau de perſicaire.

Lorſque les ulceres veneriens qui arrivent à la bouche ne ſont point invetérez, ils cedent aiſément aux remedes que nous venons de propoſer pour guerir les enfans: ou bien nous les touchons doucement avec l'eſprit de vitriol ou de ſoufre mêlez avec le miel roſat; afin que l'acidité de l'eſprit ſoit encore plus ſenſible. On peut encore les tou-

cher avec la teinture de miel rosat, ou avec la dissolution de la pierre medicamenteuse.

Que si ces ulceres sont inveterez & fort rebelles, il faut les traiter d'une autre maniere ; & la premiere vuë que l'on doit avoir, est de vuider la plénitude par le moyen de nos pilules mercurielles : aprés quoi il faut les toucher avec les mémes remedes que nous avons déja proposez, que l'on rendra néanmoins plus forts & plus actifs ; & quand ils résistent à ces remedes, parce qu'ils sont putrides & calleux, il n'y a rien de meilleur que de les toucher frequemment avec l'eau bleuë, ou avec le miel rosat impregné de sel ammoniac, ou avec l'esprit de sel ammoniac mêlé avec l'eau de persicaire jusqu'à une sensible acidité.

Abstenez-vous sur tout de les toucher comme font quelques-uns des Vulgaires avec l'eau forte qu'ils appellent seconde quand elle a agi sur les metaux ; parce qu'elle n'est pas encore tout à fait dépoüillée de son venin corrosif.

Quand ces ulceres deviennent rongeans, on fixe leur érosion avec la lessive des feces du régule : mais ils sont

bien-tôt gueris, quand on les touche légerement avec nôtre eau mercurielle, & quand on se sert du gargarisme fait avec la décoction de persicaire & le mercure doux ; remede dont nous nous sommes toûjours servi avec beaucoup de succès.

Cependant ces ulceres deviennent quelquefois si malins qu'ils résistent aux meilleurs remedes, sur tout lors qu'ils sont profonds ; & pour lors en les lavant & en les touchant profondément avec l'eau verte d'hartman, on les mondifie, & on les guerit heureusement. Lorsque ces remedes n'ont pas tout l'effet qu'on en peut attendre, il faut engager le malade à recevoir le parfum par la bouche qui est le dernier remede.

REMARQUES.

Il y a deux choses à observer dans ce chapitre ; sçavoir, 1°. La mauvaise volonté de l'Auteur à l'égard de ceux qui suivent la methode ordinaire, qui le porte à imputer également aux plus éclairez de ces gens-là comme aux plus ignorans, l'application absurde du mercure

précipité ſur un plumaceau trempé dans l'eau de plantain ; ce qui ne pourroit arriver qu'à des apprentifs de deux jours, qui n'auroient encore aucun uſage dans la Chirurgie pratique : faute qui ne meriteroit pas même d'être relevée avec aigreur chez ces pauvres ignorans, qu'il ſuffiroit d'avertir charitablement de leur bevûë, leur en faiſant connoitre humainement la conſequence.

2°. Quoi que les remedes propoſez par l'Auteur pour guerir les ulceres veneriens de la bouche, tant aux enfans qu'aux adultes, ſoient ſagement preſcrits & bien indiquez, ce ſeroit en vain, au moins dans nôtre climat, que l'on s'en ſerviroit aux uns & aux autres pour guerir radicalement ces ulceres lors qu'ils ſont inveterez, ſi l'on n'attaquoit en même tems la cauſe du mal par le ſeul moyen propre à la détruire, qui eſt le flux de bouche excité par les frictions mercurielles, qui eſt ſans contredit la meilleure maniere de le procurer.

Le parfum reçû dans la bouche, auquel l'Auteur conſeille d'avoir recours, lorſque les autres moyens qu'il enſeigne n'ont pas eû une heureuſe réüſſite,

ne feroit que blanchir en ces occaſions, auſſi bien que les ſudorifiques & les purgatifs, malgré ce que peuvent dire au contraire ceux qui ſont mal-prévenus en faveur de la ſalivation.

CHAPITRE XIV.

Des ulceres des amygdales.

IL y a deux caroncules naturellement placées au fond de la bouche à côté de la langue, un peu au deſſus du larynx & aux deux côtez de la luëte, leſquelles étant rondes & aſſez ſemblables aux noyaux des amandes, ont été nommées amygdales par rapport à leur configuration.

Les Latins les ont appellées *tonſilla*, les Grecs *pariſthimia*, parce qu'elles reſſemblent à un Iſthme, qui eſt une langue de terre que la mer bat des deux côtez. Elles ſont encore nommées *antiades*, parce qu'elles frappent d'abord les yeux quand on regarde le goſier.

Ces glandes ont été naturellement compoſées d'une ſubſtance ſpongieuſe, afin

qu'elles humectassent le gosier, le larynx, la langue, & l'œsophage, par le moyen de la salive qu'elles séparent, afin d'humecter aussi les alimens secs & solides, & d'en rendre par ce moyen la déglution plus aisée, aussi-bien que pour arroser le larynx, & rendre ses cartilages plus propres à se mouvoir. Ceux qui humectent leurs flûtes pour en addoucir le son, imitent en cela la nature.

Quoi que ces glandes soient assez petites, elles ne laissent pas de donner souvent beaucoup de peine aux Medecins, & encore plus aux malades : car elles se gonflent quelquefois sans inflammation, sans ardeur, sans douleur, & sans qu'il arrive aucun changement à leur couleur naturelle ; & quelquefois aussi elles sont attaquées d'inflammation, d'ardeur, d'une grande douleur : les malades sont tourmentez de la soif, & d'une difficulté de respirer & d'avaller. Après quoi cette inflammation dégenere en abscès, le pus se répand dans le gosier, & cette suppuration est suivie d'un ulcere sordide & puant.

Quelquefois ces glandes gonflées ne suppurent point, & leur gonflement dé-

genere en ſchirre ou en ſcrophules. Il arrive auſſi quelquefois à ces glandes des ulceres corroſifs qui ne ſont point précedez d'inflammation ; & ces ulceres ſont ordinairement produits par le levain verolique ; & ce ſont ceux dont nous parlons préſentement.

Leurs ſignes.

Ils ſont quelquefois la ſuite d'une verole mal-traitée , & quelquefois ils ſe communiquent aux enfans par le lait de leur nourrice, par les baiſers & par la boiſſon. On voit alors les amygdales plus groſſes qu'elles ne doivent être , tant à la vûë qu'à l'attouchement ; l'on ſent interieurement comme un morceau de chair attaché au goſier , dont le volume comprime les parties adjacentes , & eſt cauſe que le malade a beaucoup de peine à avaller , qu'il reſſent au goſier une ardeur & une douleur fort incommodes, une ſoif inextinguible , une grande ſéchereſſe , & peu à peu il s'y forme des ulceres qui ſont ou blanchâtres & ſemblables à des taches , ou de couleur cendrée , & aſſez ſemblables aux eſcharres

qui ſont faites par le fer brûlant.

Leurs cauſes.

Les Galeniſtes ſoutiennent que ces ulceres ſont cauſez par des humeurs bilieuſes & pituiteuſes qui ont été gâtées par le virus dans la ſubſtance du foye, dont il ſe fait un tranſport à la tête, & qui retombent enſuite ſur les glandes du goſier.

Mais il y a bien plus de lieu de penſer que ces ulceres ſont les ſuites d'une verole mal-traitée, ou que la virulence qui la cauſe peut avoir été contractée par l'alaitement aux enfans, par les baiſers, par la boiſſon, ou par le congrès aux adultes; & qu'alors les particules acides & ſalines ſéjournant dans l'humeur par laquelle elles étoient auparavant diſſoutes & entraînées, ſont enſuite dépoſées dans la ſubſtance ſpongieuſe & poreuſe des amygdales, d'où elles ne peuvent s'échapper avec la ſalive, mais où elles ſont tellement exaltées, & où elles acquierent un tel degré d'éroſion, qu'elles n'en conſument pas ſeulement l'épiderme, mais qu'elles rongent auſſi

leur ſubſtance molle juſqu'au point de les détruire abſolument.

Leur pronoſtique.

On guerit aiſément ces ulceres quand on les traite d'abord, au lieu que ſi on les neglige, de petits qu'ils étoient dans leur commencement & aſſez vermeils, ils deviennent ſordides, profonds & fort étendus dans la ſuite par la coagulation d'une humeur blanchâtre ou noirâtre; & il ſe forme quelquefois pluſieurs petits ulceres diſperſez çà & là, & ces ulceres venant à ſe multiplier, ſe réüniſſent bien-tôt en un ſeul fort large & fort étendu.

Lorſque les ulceres en rongeant les parties ambulent & s'étendent de tous côtez, ils corrodent la luëte, la langue, le palais, les gencives, & ils ſe gliſſent enſuite dans les alveoles des dents, qui ſe gâtent bientôt après, ſe noirciſſent, s'ébranlent, & tombent enfin toutes entieres en pourriture: ce qui eſt cauſe que les malades conſumez de langueur, & étouffez par la mauvaiſe odeur de ces ulceres, periſſent miſerablement.

Que si ces ulceres gagnent la trachée artere comme le poumon, & le cœur ne peuvent supporter ni la mauvaise odeur, ni l'ulceration, ni la virulence de la sanie; la toux cruelle & la grande difficulté de respirer dont ils sont tourmentez, les fait bien-tôt perir comme suffoquez.

La cure des ulceres veneriens des amygdales.

Nos venerables Anciens commencent la cure de ces ulceres par la saignée, par la purgation, & par d'autres diversions semblables; & comme ces ulceres toûjours abreuvez par la salive deviennent toûjours de plus en plus humides, ils usent ensuite de medicamens astringens & désiccatifs. Après quoi si les ulceres sont superficiels, ils en viennent aux remedes propres à les consolider & à les cicatriser.

Ils usent par exemple des lotions faites avec la décoction de balaustes, de grenades, de noix de galles vertes, de feüilles de myrthes & d'olivier, & de sumac boüillis dans le vin, & un peu

d'alun. Ou bien il uſent des gargariſmes ſuivans.

℞. *De l'hydromel, 1 chopine*
Du diamorum, 1 once & demie.

Mêlez-les pour un gargariſme. Ou bien

℞. *De l'eau de plantain, 3 demi-ſetiers ;*
Du ſyrop de mûres, 2 onces ;
Du miel roſat, 1 once ;
De l'alun, 1 ſcrup.
Du vinaigre roſat, tant ſoit peu.

Mêlez le tout pour un gargariſme.

Mais on ne peut pas dire que ces ſortes de remedes ſoient plus propres à deſſecher qu'à humecter. Ils font encore laver la bouche des malades avec du vin dans lequel il diſſolvent le bol d'Armenie, & quand l'ulcere eſt ſordide, ils leur font uſer de la décoction de bois de gayac avec l'alun & le miel, & ils touchent de tems en tems les ulceres avec un pinceau trempé dans l'eſprit de vitriol & de ſoufre, ou dans l'eau alumineuſe de Fallope afin de les ulcerer encore davantage.

Pour nous, dans le traitement des ulceres veneriens des amygdales, nous donnons d'abord nos pilules mercuriel-

les, jusqu'à deux & trois fois pour vuider la plénitude; & cependant nous faisons user au malade du gargarisme de tabac, ou pour mieux faire, de celui que nous allons décrire.

℞. *De la décoction faite avec la sarriete, le persicaire, & le plantain, 1 chopine;*
Du miel rosat simple, 2 onces;
Du sel ammoniac, demie drach.

Mêlez tout cela pour un gargarisme.

Quand ces ulceres sont sordides, nous les mondifions & consolidons avec l'infusion de pierre medicamenteuse, & la teinture de miel rosat simple, ou bien avec le gargarisme suivant.

℞. *Des racines de tormentille, & de salsepareille, de chac. demie once;*
Des feüilles de veronique, & de chêne, de chac. demie poignée.

Faites boüillir ces racines & ces feüilles dans une décoction de grande consoude, jusqu'à la réduction d'une chopine; puis dissolvez-y,

Du mercure doux bien pulverisé, 1 drach.

Si ces ulceres sont corrosifs touchez-

les avec la leſſive des feces du régule, mais l'eau verte d'hartman vaut encore mieux, étant chauffée & appliquée avec un pinceau ; & c'eſt là le remede dont nous nous ſervons le plus fréquemment dans le traitement des ulceres de la bouche, des amygdales, & de la luëtte : ce qui nous réüſſit fort bien pour l'ordinaire.

Mais s'il leur arrive quelquefois de réſiſter à ces remedes, nous avons recours au parfum de cinnabre & d'encens, & nous ne manquons point de guerir nos malades comme nous l'avons conſtamment éprouvé plus de mille-fois ; & nous en avons même gueri un grand nombre par ce parfum, que nos Galeniſtes avoient abandonnez comme incurables, après les avoir cruellement tourmentez en differentes manieres.

REMARQUES.

Les gueriſons de plus de mille malades attaquez d'ulceres veneriens à la bouche, à la luëtte, & aux amygdales, que l'Auteur prétend avoir faites par l'uſage de l'eau verte d'hartman, & du

parfum de cinnabre, ſont fort douteuſes : auſſi ne dit-il point qu'elles ayent été ſans récidive ; & je croirois bien qu'elles n'en ont pas été exemtes, quand même il nous aſſureroit du contraire ; parceque ces ſortes d'ulceres ſont des ſignes certains de la verole, qui ne peut être ſûrement guerie que par le flux de bouche ; ſans quoi ces ulceres gueris par de ſimples topiques, ſont en état de renaître bien-tôt, ou d'être ſuivis d'autres ſymptômes encore plus fâcheux.

CHAPITRE XV.

De l'ulceration de la luëtte.

UNe caroncule ronde & longuette formée du repli de la membrane du palais, deſcend dans le fond de la bouche près l'ouverture du nez, au deſſus de la fente du larynx, & entre les amygdales : on l'appelle la luëtte ; & l'on juge qu'elle n'eſt pas dans ſon état naturel quand elle reſſemble à un grain de raiſin.

Le nom qui lui convient le mieux est celui que les Latins lui ont donné en la nommant *columella* , petite colomne , qu'elle ne représente pas mal par sa longueur & sa rondeur. Ils l'ont encore nommée *gurgulio* , ou *gargareon*, à cause du bruit que l'on fait en gargarizant.

Sa substance est glanduleuse , molle, spongieuse , & d'une couleur rouge. Elle est enveloppée dans la tunique de la bouche. Sa figure est comme nous l'avons déja désignée, ronde, longuette, plus grosse en sa partie superieure , se terminant dans une pointe émoussée.

Cette caroncule a ses affections particulieres, comme sont son relâchement, son gonflement , son inflammation , & son atrophie , dont il ne s'agit pas ici présentement , mais seulement de l'ulceration venerienne à laquelle elle est exposée.

Ses signes.

Les signes de cette ulceration sont fort évidens , & il ne faut que faire ouvrir la bouche au malade & abaisser sa

langue avec le doigt pour l'appercevoir : elle paroit flaſque & fort allongée, enduite d'une mucoſité blanchâtre, & elle eſt quelquefois d'une rougeur cendrée avec une ſordicie qui rend l'haleine de fort mauvaiſe odeur.

Ses cauſes.

Nos Anciens attribuent l'ulceration de la luëtte à une humeur acre & ſalée infectée du levain verolique, qu'ils font deſcendre du cerveau ſur cette partie. Mais ces prétenduës fluxions des Galeniſtes reſſemblent au tourment du ſyſiphe de la fable, que les Poëtes prétendent être contraint de pouſſer ſans ceſſe une groſſe pierre du bas vers le haut d'une montagne, & qui retombe auſſitôt que ce malheureux a pris beaucoup de peine pour l'y élever.

Les ulceres de la luëtte ſont contractez ou par le virus du fondement, ou par quelqu'un des cinq moyens que nous avons ci-devant propoſez, pour n'avoir pas bien purifié le ſuc nourricier du virus par les remedes interieurs, comme nous l'avons déja dit en parlant des ulceres de la bouche & des amygdales.

Son pronoſtique.

Cette ulceration demande un prompt ſecours, autrement elle dégenere dans un très-mauvais ulcere, qui ronge & conſume entierement cette caroncule ; & ceux à qui ce malheur arrive ne peuvent boire, que la boiſſon ne leur rejailliſſe dans le nez ; outre qu'ils ne peuvent parler clairement & prononcer les mots bien articulez, parceque cette caroncule ſert beaucoup à rendre la voix harmonieuſe ; & c'eſt ce qui a donné lieu aux Anatomiſtes de la regarder comme l'archet de la voix.

Mais le plus grand mal qui réſulte encore de la perte de cette partie, eſt de cauſer la phtyſie : car la luëtte contribuë beaucoup à moderer la froideur de l'air, & à empêcher qu'il ne faſſe une trop prompte irruption dans le poumon & qu'il ne le bleſſe.

Cependant nous avons gueri un jeune homme & une femme publique, auxquels le virus avoit conſumé toute la luëtte, qui ne laiſſent pas d'avoir la voix claire, ſonore, & fort libre, parce-

que les parties voisines de cette caroncule qui contribuent aussi à former la voix, n'avoient pas été interessées dans le même mal.

Nous avons encore traité une autre femme de la verole dont la luëtte n'avoit pas été tout-à-fait rongée ; mais à qui elle étoit restée comme pendante à un filet après son traitement : & parce qu'elle en étoit fort incommodée, tant en parlant, qu'en bûvant, & en mangeant, pour la délivrer de ces incommoditez après l'avoir saisie avec une pincette, nous la coupames, & nous lui arrêtames le sang à l'heure même avec la tête morte de vitriol.

Mais parceque les parties voisines de la luëtte avoient été interessées dans l'érosion, sa voix est devenuë rauque & bruyante. Enfin on ne sçauroit assez déplorer le sort de ceux qui sont privez de cette caroncule, puis qu'ils sont toûjours en danger de mourir phtysiques.

REMARQUES.

L'avis que l'Auteur nous donne du danger prochain où sont les malades de

tomber dans la phtyſie , lorſqu'ils ont quelque ulcere venerien à la luëtte , eſt trop ſerieux & trop poſitif pour n'y pas faire toute l'attention qu'il merite.

En effet quand on ne ſeroit pas convaincu par experience du peril où les malades ſont expoſez à cet égard, lors qu'on a traité beaucoup de maux veneriens, il ne faudroit pas avoir trop de penetration, pour concevoir que la ſanie de cet ulcere étant toûjours diſpoſée à couler ſur le larynx, il peut fort aiſément s'en gliſſer quelque portion dans l'âpre artere, & de là dans le poumon, où elle ne peut manquer de faire une impreſſion très-fâcheuſe, ulceration en conſequence, & cauſer la phtyſie par une ſuite neceſſaire.

Auſſi a-t'on bien plus de lieu de penſer que ceux qui deviennent phtyſiques, après avoir eû des ulceres veneriens à la luëtte, tombent plûtôt dans ce fâcheux état par le dépôt qui ſe fait ſur le poumon de la ſanie virulente de l'ulcere, que faute de reſpirer un air ſuffiſamment préparé par cette caroncule : joint à cela que nous avons l'experience de pluſieurs ſujets qui ont été privez de

la luëtte par des ulceres veneriens, qui loin d'être tombez dans la phtysie, ont la poitrine aussi bonne qu'on la puisse desirer, parceque le virus ne s'est point jetté sur leur poumon ; mais il leur reste seulement une voix rauque & fort éteinte.

La cure de l'ulceration de la luëtte.

L'ancienne routine veut qu'on se serve, pour traiter cet ulcere, du liniment qui suit, dont on le touche plusieurs fois.

℞. { *De l'onguent égyptiac, demie once ;*
Du miel rosat, 1 once & demie.

Mêlez tout cela pour un liniment.

Mais c'est mal à propos que l'on employe l'égyptiac dans ce medicament, à cause du vert de gris qui entre en sa composition : car c'est plûtôt en rongeant qu'en séparant que ce remede agit : outre que l'égyptiac noircit la partie malade, ce qu'il faut sur tout éviter.

Quand cette ulceration se rend rebelle, ils se servent de l'eau forte bien corrigée, ou de l'eau dans laquelle ils font boüillir du mercure sublimé : mais

l'eau forte quoiqu'affoiblie ne laisse pas de conserver sa qualité venimeuse ; ensorte que si par elle même elle est capable de ronger les metaux, étant corrigée elle pourra bien encore ronger les chairs, & encore plûtôt la luëtte qui est d'une tissure molle & delicate.

Le mercure sublimé boüilli dans l'eau ne laisse pas d'avoir aussi une vertu corrosive, empoisonnée, & caustique ; de maniere qu'il ne causera pas seulement à la luëtte & aux parties voisines une ulceration venimeuse & corrosive, mais s'il arrive par malheur qu'il en tombe quelque goutte dans l'âpre-artere & dans l'œsophage, le malade se trouvera dans un très-grand danger de sa vie. De plus cette mauvaise drogue enflamme le sang ; ce qui donne lieu à des crachats sanglans, & à d'autres symptômes très-fâcheux, & qui causent souvent la mort aux malades.

Pour nous, c'est par la guerison de la verole entiere que nous guerissons tant les ulceres de la luëtte, que tous les autres ulceres ; & par ce moyen les ulceres qui commencent à paroitre dans tous ces endroits, se dissipent bientôt à me-

ſure que toute la maſſe du ſang eſt purgée du levain verolique.

Que ſi l'on veut néanmoins les faire diſparoitre avant la cure entiere de la verole, il faut avoir recours à l'eau medicamenteuſe, à nôtre eau venerienne, à la teinture de miel, & à l'eau verte d'hartman : car on peut détruire par-là toute ulceration putrédinale, & en produire une prompte conſolidation : outre que l'on en peut venir à l'uſage du parfum qui guerit tous ces maux avec une promptitude ſurprenante.

Quand on ſe ſervira des remedes cidevant preſcrits pour guerir ces ulceres ſans vouloir guerir en même tems la verole entiere, on ne manquera jamais de réüſſir ; & nous avons éprouvé tant de fois la vertu de ces remedes, qu'il nous eſt impoſſible d'en douter.

Mais après cette cure palliative, il ne s'écoule pas beaucoup de tems ſans que les mêmes accidens ſe manifeſtent de nouveau, ou que les malades ſoient attaquez des plus fâcheux ſymptômes de la verole.

C'eſt pour cela qu'après la gueriſon de ces ſortes d'ulceres, ayant donné au

malade un léger purgatif, il faut lui faire uſer de nôtre eau anti-venerienne, qui à la vertu de chaſſer abſolument le virus hors du corps, & tous les accidens qu'il y peut produire, ſans en apprehender le moindre retour.

Nous avons traité plus au long de toutes les maladies qui peuvent attaquer les levres, les dents, les gencives, le goſier, le palais, le larynx, l'œſophage, les amygdales, la luëtte, la langue, & le nez; auſſi-bien que de la grenoüillette, du begayement, & des autres virus qui peuvent nuire à la parole, dans nôtre Grammaire ſpeculative, au chapitre du Barbariſme.

REMARQUES.

L'Auteur convient dans ce dernier article, qu'en traitant la verole entiere tous les ulceres du goſier & de la bouche gueriſſent aiſément, à meſure que la maſſe du ſang eſt épurée du virus, par des remedes propres à le détruire, à l'exterminer; que l'on peut à la verité faire diſparoitre ces ulceres par des moyens plus faciles tels que ſont les remedes

medes qu'il propoſe ; mais qu'ils renaiſſent bien-tôt après accompagnez d'autres ſymptômes encore plus facheux.

Tout ce que l'Auteur dit à cet égard eſt bien veritable ; mais pour ce qui eſt de ſon eau anti-venerienne à laquelle il donne la vertu de chaſſer abſolument le virus hors du corps, & tous les ſymptômes qu'il peut produire ſans crainte de récidive, tout ce que j'en puis croire pour ne le pas contredire abſolument, eſt que cette eau qui n'eſt autre choſe qu'une décoction ſudorifique, peut être beaucoup plus efficace en Italie qu'en nôtre climat, où ces ſortes de décoctions ne font que pallier la verole, & que lorſque nous ſerons parvenus à l'endroit où il en donne la deſcription, nous examinerons ſi les ingrediens qui entrent en ſa compoſition ſont en état de produire les merveilleux effets qu'il lui attribuë.

CHAPITRE XVI.

De l'alopecie.

IL arrive ſouvent que ceux qui ſont atteints de la verole perdent en fort peu de tems, non-ſeulement tous leurs cheveux, mais auſſi leur barbe & leurs ſourcils. On donne à cette maladie le nom d'alopecie, dont il y a pluſieurs eſpeces, auxquelles les Latins ont donné differens noms ſçavoir, *Ophiaſis*, *Area*, *Calvitium*.

La premiere eſpece eſt nommée *Area*, lorſque les poils qui tombent laiſſent une place nette au milieu d'un grand eſpace bien garni de poil. L'alopecie déſigne une dépilation totale & parfaite, ſoit qu'elle arrive à la tête, au menton, ou en d'autres endroits du corps : & l'*Ophiaſe*, eſt ainſi nommée lorſque la chûte des cheveux laiſſe des places vuides, qui ont une figure déterminée ſemblable à celle que l'on remarque ſur le corps des ſerpens quand ils ſe dépoüillent de leur peau ; & quand une partie

des cheveux tombe de tous côtez, on donne à cette chûte de poil le nom general d'alopecie ou de *Calvitie*.

Ses signes.

Ce mal est facile à connoitre tant de ce que nous venons de dire, que de ce que nous dirons encore dans la suite.

Ses causes.

Nos Galenistes attribuent la cause de l'alopecie venerienne à l'érosion du virus dont les sucs sont infectez, qui détruit la racine des poils; & ils croyent que ces sucs sont très-subtils & de la nature d'une exhalaison : mais ces gens-là n'ont jamais si bien raisonné qu'ils font à cet égard; parce qu'ils ne disent rien, ne s'expliquant point sur la nature de ces sucs & de ces exhalaisons.

Les poils tombant dans la verole quand les particules acides & salines qui constituent le virus, au lieu de parvenir au dessus de la peau pour y former des ulceres, attaquent les glandules cutanées qui fournissent la matiere des che-

veux, & dont les racines ſont fichées dans ces glandules ; de maniere que ces racines étant rongées par le virus, il faut neceſſairement que les cheveux tombent.

La diverſité de l'alopecie procede de la diverſité des particules du virus qui n'agiſſent pas par tout également : mais celles qui ſont les plus ſubtiles étant embarraſſées par les plus groſſieres, elles ne peuvent pas ſuivre dans leur progrès une direction bien reguliere ; mais étant arrêtée dans leur courſe, & les cheveux tombant obliquement, donnent lieu à cette eſpece d'alopecie nommée *Ophiaſe*.

Ou bien l'alopecie eſt cauſée par une grande quantité de particules corroſives qui ſe portent plutôt d'un côté que de l'autre ; & pour lors les cheveux qui tombent laiſſent diverſes places vuides, qui font nommer cette eſpece d'alopecie *Area*. Ou bien enfin ces particules acres & ſalines, s'attachent à diverſes glandules qui fourniſſent les cheveux, où elles rongent les racines de differens poils, qui ſe détachant inſenſiblement tantôt d'une glandule, & tantôt d'une

autre, donnent lieu à la veritable alopecie, ou chûte de poil.

Il eſt aiſé de ſe convaincre que les racines des cheveux ſont rongées par des particules acres, ſalines & ſulphureuſes, & que cette éroſion cauſe leur chûte, par les preuves ſuivantes.

Premierement cette maladie eſt ordinaire à tous ceux qui ont beaucoup d'acrimonie dans la maſſe de leurs humeurs, après les fiévres & particuliérement après les fiévres continuës & malignes. Les cheveux tombent alors, parceque les particules acres & malignes dont la maſſe du ſang eſt chargée, ſont pouſſées vers les glandules du cuir chevelu, & rongent les racines des poils.

On voit encore tomber les cheveux dans la phtyſie, à cauſe que le ſang des phtyſiques étant fort acre, gâte le ſuc nourricier, qui devenant toujours plus corroſif, ronge & conſume la racine des poils. C'eſt par la même raiſon que l'application de l'huile de vitriol, de l'eau forte, de l'arſenic, & de la chaux vive, fait tomber le poil.

Enfin l'onguent dont ſe ſervent les Baigneurs pour enlever les poils qui

naissent autour des parties genitales, & qui est composé d'orpiment & de chaux vive incorporez dans l'huile commune, agit de la même maniere ; & les poisons corrosifs pris interieurement produisent le même effet.

Son pronostique.

On peut guerir avec facilité l'alopecie venerienne dans son commencement : au lieu qu'étant negligée elle cause la calvitie, qui dégenere souvent en une lépre horrible & incurable, qui défigure tellement les malades & les rend si ridicules, qu'on ne les reconnoit plus.

Mais à présent la calvitie, la chûte des poils, l'alopecie & l'ophiase, ne causent aucune honte ni difformité considérable : car presque tout ce qu'il y a de gens se font comme les Moines, raser deux fois la semaine les cheveux, le menton, les levres & les jouës, & portent des perruques, dont il nous paroit que l'usage a été introduit pour cacher ces sortes de maladies.

Nous lisons que l'Empereur Jules Cesar fut si chagrin d'être chauve, qu'a-

prés toutes ſortes de remedes inutilement tentez, pour remedier à cette maladie, il obtint du Senat la permiſſion de porter en tout tems une couronne de laurier. Si cet Empereur avoit vécu de nôtre tems, il auroit été ravi de pouvoir cacher la perte de ſes cheveux par l'uſage d'une chevelure empruntée, comme on le pratique aujourd'hui communément : ce qui ne contribuë pas peu particuliérement dans cette Ville, à rajeunir les vieillards, qui ſe faiſant raſer le menton, les joües & levres deux fois la ſemaine, ne paroiſſent pas à beaucoup prés auſſi âgez qu'ils ſont.

La cure de l'alopecie venerienne.

Les Partiſans de l'ancienne Medecine commencent la cure de l'alopecie, par purger la maſſe ſanguinaire des mauvais ſucs dont elle eſt infectée aprés quoi ſi quelque hemorragie habituelle a été ſupprimée, ils ouvrent les veines inferieures, & enſuite ils raſent le poil.

Nous ne diſconvenons pas que le raſement du poil ne convienne à l'alope-

cie, & que cette maladie n'ait donné lieu à l'usage des perruques, aussi bien qu'à celui de se raser la barbe à la maniere des Espagnols.

Mais ce remede ne convient pas également à toutes sortes de gens, & particuliérement aux Religieux que la bienséance engage à cacher leurs maux avec encore plus de soin que les personnes d'un autre état; & comme les remedes relâchans ne conviennent pas au traitement de cette maladie qu'ils ne feroient qu'augmenter, ils se servent des décoctions astringentes pour se laver la tête, & aprés cette lotion, il approuvent fort l'usage du suc de ladanum épaissi & maceré ensuite dans les huiles de myrtiles & de roses tirées par l'expression de ces plantes vertes, dont on leur fait une onction deux fois par jour.

Ces remedes néanmoins augmentent plutôt le mal, qu'ils ne le soulagent: car les ulceres, les douleurs, & les nodus, sont produits par la retention des mauvais sucs. Cependant ils prescrivent des masticatoires, afin de tirer d'ailleurs des mauvais sucs, & ils les composent avec les racines de pyrethre & d'angelique, le mastic, & le gérofle.

Quand ces premiers ſecours ſont inutiles, ils en viennent aux décoctions ſudorifiques & aux purgatifs ; & s'ils n'operent rien par leur moyen, ils ont recours aux parfums particuliers de la tête & du viſage ; & lors que ces parfums particuliers n'ont pas l'effet qu'ils en attendent, ils donnent au malade un parfum general tel que celui qui ſuit.

℞. { *De l'aloës,*
De l'encens,
Du benjoin, & du camfre, de chac. ℨ drach.
Du cinnabre,
De l'orpiment, & de la marcaſſite d'or, de chac. 1 once. }

Mêlez tout cela pour une poudre, dont on jettera une portion ſur les charbons ardens, pour parfumer tout le corps.

Voila un ſot remede ordonné par de ſots Medecins, qui s'imaginent que les aromates ont une vertu alexitere contre le mal venerien, qui peut pénetrer le corps au travers des pores ; ce qui eſt très-faux.

Ils s'imaginent encore que l'orpiment eſt un antidote contre le virus, quoi que cette drogue ſoit reconnuë pour un

poiſon ; à moins qu'ils ne veüillent dire qu'un poiſon en chaſſe un autre , quoi que celui-ci doive l'augmenter parce qu'ils ſont tous deux corroſifs , & ſans prendre garde qu'un parfum où entre l'orpiment reſpiré par le malade le tuera très-certainement.

Enfin ils croyent que la marcaſſite qui eſt un roc métallique, ſe convertit en fumée par l'action du feu , & peut détruire le virus.

Ces indolens ſectateurs des Anciens ſont auſſi lourdement trompez , qu'ils trompent les autres groſſiérement ; parce qu'au lieu d'examiner par eux-mêmes la nature de leurs remedes , ils ne font que ſuivre les autres , comme des bêtes qui vont par tout où on les mene.

Or ſi ce grand aſſemblage de drogues peut produire quelque bon effet contre la verole , ce n'eſt qu'à raiſon du cinnabre qui contient le ſpécifique de cette maladie , & toutes les autres drogues qui y ſont jointes ſont abſolument inutiles.

Quand les cheveux ou les poils de la barbe ſont tombez , ils lavent la tête & le viſage avec differentes leſſives ; après quoi ils frottent ces parties avec un lin-

ge rude jusqu'à ce que la peau rougisse. Enfin pour faire renaître les cheveux ou les autres poils, ils lavent plusieurs fois la tête & le visage avec de l'urine.

La veritable methode de traiter l'alopecie consiste à purger d'abord le malade par le moyen de l'eau solutive magistrale, & ensuite avec le mercure doux, comme nous l'avons dit il n'y a pas longtems. Après cela il faut faire süer le malade dans l'étuve pendant un bon quart d'heure, après lui avoir donné le remede suivant.

℞.
- *De la limûre de bois de gayac, 3 drach.*
- *De la raclure de corne de cerf, 1 drach. & demie,*
- *Du safran, demi scrup.*
- *Du santal rouge broyé, 1 drach.*

Mettez tout cela dans un vaisseau de verre avec une chopine d'eau de fontaine; fermez le vaisseau exactement; puis faites boüillir le tout au bain-marie pendant trois heures. Après cela laissez refroidir le vaisseau, & separez l'eau d'avec les poudres.

Donnez à vôtre malade quatre onces de cette eau avant qu'il entre dans l'étu-

ve, puis après avoir essûyé la sueur frottez lui la tête avec l'eau suivante.

℞. { *De la meilleure eau de vie, 1 chopine;*
Du mercure sublimé, 4 grains.

Puis arrosez la tête avec cette eau.

Enfin pour faire revenir promptement les cheveux, faites une onction sur la tête avec l'huile de crapaux que nous avons décrite ailleurs, ou avec l'huile d'œufs, ou bien avec l'huile de miel que nous préparons de la maniere suivante.

℞. { *Des feces de miel après son expression, ce qu'il en faudra.*

Mettez-les sur le feu dans une terrine, & les mêlez avec une suffisante quantité de sable, après quoi vous en formerez de petites boules que vous mettrez dans une retorte de verre, à laquelle vous ajouterez son récipient : vous pousserez ensuite la distillation, qui vous fournira une huile jaune.

Observez de ne pas frotter la tête de vôtre malade avec la graisse d'ours, parce qu'il lui reviendroit des cheveux blancs. Au reste si vous lui frottez la tête avec ce liniment, ses cheveux renaîtront en abondance.

℞. { *Des chairs de limaçons, & de sangsuës;*
Des guespes, & du sel bien brûlé, de chac. parties égales.

Mettez tout cela dans un vaisseau de verre dont le fond sera percé comme un crible, puis au dessous de ce premier vaisseau placez en un autre pour recevoir la liqueur qui distillera de la mixtion superieure pendant plusieurs jours qu'elle sera à se dissoudre : puis vous en ferez une onction sur l'endroit où le poil doit renaître, après en avoir rougi la peau par une longue friction.

J'ay en mon particulier l'experience d'un excellent remede pour faire revenir les cheveux. C'est du suc de limons dans lequel on dissout du nitre, dont on frotte ensuite plusieurs fois l'endroit dénüé de poil. Lors que les glandes cutanées qui fournissent les poils ont été consumées, ou que les pores qui leur donnent passage sont tout à fait bouchez & effacez, l'alopecie est incurable.

REMARQUES.

Sur ce qui concerne la cure de l'alopecie venerienne, nous ne sçaurions que répeter ici ce que nous avons

déja dit plusieurs fois à l'occasion du traitement de plusieurs ulceres de même genre, dont il a été parlé dans les chapitres précedens ; c'est à sçavoir que pour remedier avec succès à ce symptôme de la verole, il faut traiter la maladie dont il dépend dans toutes les formes.

CHAPITRE XVII.

Des Rhagades veneriennes.

Entre une infinité de fâcheux accidens que le virus produit, les Rhagades, fentes ou fissures, qui arrivent aux paumes des mains & aux plantes des pieds, tiennent un rang considerable.

Ce sont de petits ulceres semblables à des fentes, ou à des rides ; & il y a des ulceres tout semblables qui arrivent souvent aux levres de la bouche tant superieure qu'inferieure, aussi-bien qu'aux mammelons.

Les Rhagades veneriennes n'arrivent pas seulement aux paumes des mains &

aux plantes des pieds, mais encore à l'anus & à la vulve ; & ces ulcerations sont tantôt humides & sanieuses, & tantôt seches & calleuses.

Mais nous parlons seulement ici des Rhagades qui procedent du virus, parce qu'elles peuvent être causées par des humeurs qui ne sont pas virulentes, comme sont celles dont les Anciens ont parlé dans leurs Ecrits avant que la verole fut connuë.

Leurs signes.

Ces sortes d'ulceres ont leurs signes très-manifestes, même du peu que nous venons d'en dire, puisqu'il suffit d'appercevoir de petits ulceres oblongs en maniere de fente, accompagnez d'une grande démangeaison, qui rendent une sanie virulente d'une mauvaise odeur, & d'une couleur verte, citrine, ou noirâtre, pour être persuadé que ce sont des rhagades. Quelquefois néanmoins il ne sort rien de ces ulceres, ils sont secs & calleux, & il ne paroit que des fentes ou fissures.

Leurs causes.

Les Vulgaires croyent ridiculement que le foye gâté par le virus, engendre des humeurs phlegmatiques, & que ces mauvaises humeurs se déchargent sur les paumes des mains & sur les plantes des pieds comme sur leurs émonctoires, & que ces mêmes humeurs fondent la peau à l'endroit où elles font leur plus forte impression.

Mais qui seroit l'homme assez stupide parmi le bas peuple, pour ne pas devenir en moins d'une heure un très-habile Medecin, s'il ne s'agissoit que de raisonner ainsi de toutes les maladies par rapport au foye ? Rien sans doute n'est plus aisé que de devenir Maître passé sans étude & sans travail, dans cette Medecine hépatique que tous nos Vulgaires professent ; & la fable du foye suffit pour obtenir une place entre les principaux Galenistes ; pour être en droit de faire des affaires à tous ceux qui osent les contredire ; & pour causer avec une effronterie outrée plus que qui que ce soit, sans rien dire que de ridicule.

C'eſt ſur ce beau principe que ces mêmes Medecins prétendent que les paumes des mains ſont le miroir du foye : comme ſi en regardant les paumes des mains à la mode des Chiromanciens, on pouvoit juger de la bonne ou de la mauvaiſe diſpoſition de ce viſcere.

Si cette idée étoit tant ſoit peu ſoutenable, nous accorderions encore plûtôt ce privilege à la paume de la main droite qui correſpond au foye, qu'a la gauche qui en eſt beaucoup plus éloignée, & qui a par conſequent beaucoup plus d'affinité avec la rate.

Nous croirions volontiers avec ces Vulgaires que les rhagades qui arriveroient tant aux paumes des mains, qu'aux plantes des pieds, aux levres, à la vulve & au fondement procederoient du foye, ſi nous tenions comme eux nôtre jugement dans l'eſclavage, ou ſi nous regardions le foye comme le ſouverain de tout le corps, qu'il gouverneroit comme un tyran plûtôt ſelon ſon caprice & ſelon les ſuggeſtions de ſa cruauté, que ſelon les regles de la juſtice.

Les rhagades ſont cauſées par le virus contracté depuis long-tems, & dont la virulence n'a pas été détruite dans le ſuc nourricier par des remedes convenables : ce qui a été cauſe que dans la ſuite du tems les particules acres, acides & ſalées, ſe multipliant ſourdement, parviennent juſqu'aux paumes des mains, & aux plantes des pieds avec toute leur malignité : après quoi elles s'exaltent, infectent le ſuc nourricier, & produiſent des ulceres corroſifs qui ſuivent les rides de la peau.

Leur pronoſtique.

Quand ces ſortes de fontes ſont accompagnées de prurit, elles ſont fort incommodes, & ſi l'on neglige de les traiter, elles ſont ſujettes à durer pluſieurs années, & à dégenerer en des ulceres corroſifs.

La cure des rhagades veneriennes.

Ceux qui ſuivent la methode commune, commencent le traitement des

rhagades par la purgation, & ils se servent ensuite de la décoction de salsepareille pendant plusieurs jours ; après quoi ils ont recours aux topiques.

Pour cela ils lavent les pieds & les mains des malades matin & soir dans une décoction faite avec l'écorce de gayac, la scabieuse, & la quintefeüille ; & lors qu'il y a de la dureté, ils leurs font tremper les mains & les pieds matin & soir dans une décoction du même gayac, avec les racines d'althea, les feüilles de mauves, de violiers, de plantain, & l'orge dans l'eau de poulet : après quoi ils ajoutent les astringens ; & enfin ils font une onction aux paumes des mains & aux plantes des pieds avec la graisse d'oye, ou de poule, avec le beurre, avec la pommade, l'onguent blanc camfré, celui de plomb, ou de ceruse. Ou bien ils les touchent avec l'eau alumineuse magistrale.

Hercules de Saxe rapporte qu'il avoit connu une femme qui avoit eû des rhagades pendant huit ans, & qui avoit inutilement éprouvé tous les remedes qui lui avoient été proposez par les Medecins de Venise & de Padoüe, qui fut

ensuite fort aisément guerie par le suc d'une herbe que les uns appellent armoise & les autres thanaisie , dont elle enduisoit fréquemment toutes ses fissures avec un petit pinceau , sans se servir d'aucune autre lotion.

Mais il n'y a pas beaucoup à compter sur tous les medicamens proposez par les Vulgaires ; & quoi que l'on en use pendant un long-tems , tout le fruit que l'on en tire est de prolonger le mal & de ne le pas guerir.

Pour nous , c'est ainsi que nous procedons dans le traitement des rhagades. Notre indication tend à fondre , addoucir , & entraîner les particules acres , acides & salées qui constituent le virus ; & pour y parvenir nous purgeons d'abord le malade deux ou trois fois avec les pilules de mercure doux : après quoi nous touchons les ulceres matin & soir avec nôtre eau mercurielle , & nous ôtons la dureté par l'usage des émolliens , comme sont les mucilages de semences de coins & de psillium, auxquels nous ajoutons un peu de mercure doux. Ou bien nous nous servons matin & soir de l'onction suivante.

℞. { *De l'axonge de porc, ce que vous voudrez.*

Mêlez-la avec de l'huile de tartre tirée par défaillance, jusqu'à ce qu'il s'en fasse un onguent.

Cependant les rhagades sont quelquefois si rebelles qu'elles résistent aux meilleurs topiques ; & pour lors il faut donner aux mains & aux pieds un parfum mercuriel, ou bien y faire une friction mercurielle, ou bien il faut mêler le mercure si étroitement avec la pommade qu'il n'en paroisse pas la moindre atome, puis en frotter les parties malades, & dans ce tems-là il faut que le malade s'abstienne de se laver les mains & les pieds. Il faut enfin qu'il use de nôtre eau anti-venerienne, & pour lors les rhagades se guerissent sans l'usage d'aucun topique, comme l'experience nous l'a fait voir nombre de fois.

REMARQUES.

Nous disons au sujet des rhagades veneriennes, ce que nous avons dit & repeté plusieurs fois dans nos remarques

précedentes, que les effets qui procedent de la verole comme de leur cauſe originelle, ceſſent bien-tôt lorſque la cauſe qui les entretenoit n'eſt plus en état de les faire ſubſiſter. En un mot traitons la verole univerſelle, & les rhagades veneriennes ſeront bien-tôt gueries.

CHAPITRE XVIII.

Des mûres, des crêtes, des verruës, & des autres excroiſſances cauſées par le virus.

IL n'y a point de champ ſi fertile que celui de la verole : car le virus y ayant une fois répandu ſon propre ferment, il l'y fait vegeter, germer, croître, fructifier, & produire une moiſſon abondante, après une longue ſuite de generations.

Mais on peut dire, que ces fruits ſont les productions d'une mere mal-ſaine, qui n'engendre rien de meilleur que le guy que la grive produit, à ce qu'on pretend, ſur les arbres lorſqu'elle

y fait ſon ordure. Ces excroiſſances ſont les mûres , les crêtes , les verruës , les fics, les condilomes, les *thymus*, & quelques autres que l'on voit paroître ſur le membre viril , dans le vagin , & autour du fondement à ceux qui ſont atteints de la verole.

Leurs ſignes.

On connoit ces excroiſſances aux marques ſuivantes.

Les mûres ſont des excroiſſances qui reſſemblent aux fruits que portent les arbres qu'on nomme mûriers.

Les crêtes ſont des caroncules qui ſe manifeſtent au tour de l'anus , qui ſont aſſez ſemblables quant à leur figure aux crêtes des poules , & qui ſont ordinairement cauſées par cet infame congrès qui fait horreur à la nature.

Les verruës que l'on nomme ordinairement pourreaux , ſont des excroiſſances charnuës qui ont au dehors des radicules ſemblables à celles des légumes qui portent ce nom : ce qui arrive à cauſe de leur trop grande ſéchereſſe.

Les fics ſont des excroiſſances qui

ſe forment autour de l'anus, du membre viril, & de la vulve, où ſe terminent les veines hémorrhoïdales & menſtruales, qui ont une baſe étroite & leur extremité plus large, enſorte qu'ils ne reſſemblent pas mal à des figues dont ils ont pris leur nom. Les Latins les nomment auſſi *mariſcæ.*

Les condilomes ſont des tumeurs qui arrivent au vagin, ou à la marge de l'anus qui reſſemblent aux doigts repliez, aux mûres qui ſont venuës à maturité, aux fics, ou à un grain de raiſin noir.

Les acrochordons ſont des eſpeces de verruës pendantes, dont la figure eſt ronde & la baſe étroite, qui ſont ainſi nommées, parce qu'elles ſemblent être ſuſpenduës au nœud d'une corde.

Il n'en paroit jamais pour une ſeule, il y en a toûjours pluſieurs qui ont environ la groſſeur d'un pois, ou tout au plus celle d'une féve. Son extremité eſt plus large que ſa baſe, de ſorte qu'elparoit être ſoutenuë par un pédicule. Elle eſt dure, inegale, & de la couleur de la peau.

Le *thymus*, eſt une excroiſſance inégale, rougeâtre, & oblongue, qui a la couleur

couleur des ſommitez de thim, mais qui eſt un peu plus groſſe, qui paroit au tour du ſiége & des parties génitales, & qui rend beaucoup de ſang quand elle eſt coupée.

Les excroiſſances que les Latins nomment *myrmeciæ*, ſont des verruës moins élevées que les précedentes, dont la baſe eſt plus large que la tête, qui ſont dures, & dont les racines pénetrent profondément le tiſſu de la peau : elles ſont douloureuſes, & leur couleur eſt noirâtre, le nom qu'elles portent marque qu'étant touchées, elles cauſent une douleur aſſez ſemblable à celle de la morſure des fourmis, & leur grandeur n'excede pas d'ordinaire celle d'un lupin.

Leurs cauſes.

On regarde dans l'opinion commune les humeurs lentes, viſqueuſes, & pituiteuſes comme cauſes de ces ſortes d'excroiſſances, & les Sectateurs de cette opinion prétendent que ces humeurs étant expulſées avec le ſang, vers la vulve, l'anus, ou le membre viril, par le foye infecté du virus, elles s'y con-

vertiſſent en excroiſſances telles que nous les voyons.

Mais ces gens-là ſe trompent groſſiérement : car ces humeurs lentes & pituiteuſes mêlées avec le ſang ne peuvent pas cauſer ces maux, & ce qu'ils repetent continuellement du foye par rapport à ſes émonctoires prétendus, doit être écouté comme des chanſons & des contes de vieilles.

Ces excroiſſances procedent de la portion viſqueuſe du ſuc nourricier impregné du virus qui ſe coagule & s'endurcit lorſqu'il eſt extravaſé hors des tuyaux qui le contiennent, & qui ſe change en excroiſſances charnuës au deſſus du tiſſu de la partie dont il s'échappe.

Quelquefois auſſi ces excroiſſances ſont produites de l'excrement groſſier des ulceres qui ſéjourne long-tems ſur la peau, ou par les ordures des onguens qui reſtent au tour de ces ulceres, comme on le voit ſouvent arriver même aux environs de ceux qui ne ſont point veneriens : ce qui ſe fait à peu près de la même façon que la fiente des grives engendre, à ce qu'on croit, le gui ſur les

arbres. C'eſt pour cela que la verole contractée par l'anus, eſt fort ſujette à produire ces excroiſſances. Ainſi cette chair étrangere vit aux dépens du corps, comme l'arbriſſeau du gui vit aux dépens de l'arbre ſur lequel il s'engendre.

Leur pronoſtique.

Les excroiſſances dont nous venons de parler ſont très-fréquentes dans toute l'Italie, parce qu'il y a tant de gens addonnez à l'infame congrès, qu'il y a peu de femmes publiques & de jeunes proſtituez, qui n'ayent au fondement de ces excroiſſances, qu'ils cachent ſous le nom d'hemorroïdes.

Elles ſont rarement ſeules & il y en a preſque toûjours pluſieurs, parce qu'elles rendent une mauvaiſe ſanie qui s'attache aux parties voiſines, & qui les fait multiplier avec une démangeaiſon ſi importune, que les malades ne peuvent s'empêcher de gratter ſouvent ces ſortes d'endroits.

Quand la honte porte les malades à cacher ces maux dans leur commencement, comme il arrive pour l'ordinaire

la verole fait beaucoup de progrès ; & ſi l'on manque à les détruire radicalement dès qu'ils ſe montrent, ils dégenerent en carcinomes.

Ces caroncules ſe manifeſtent quelquefois à l'entrée de l'anus & de la vulve, & quelquefois auſſi elles ſont ſituées ſi profondément & dans l'anus & dans le vagin, qu'on ne les peut atteindre : or on ne peut les guerir qu'autant que l'inſtrument propre à dilater ces conduits, les peut rendre viſibles ; & l'on peut dire du moins qu'elles ſont ſans cela d'une très-difficile curation.

Celles qui ont leurs baſes fort étroites ſont bien plus faciles à guerir, que celles dont les racines ſont fort étenduës, & qui ont des adherences très-profondes. Cependant lors qu'on les coupe ſans laiſſer aucune de leurs racines, elles ne reviennent plus, mais pour peu qu'il en reſte elles ne manquent pas de renaître bien-tôt.

REMARQUES.

Bien que l'Auteur faſſe un aſſez mauvais pronoſtique des excroiſſances ve-

neriennes, en disant que lors qu'on a negligé de les détruire au commencement de leur apparition, elles dégenerent en carcinome, il est encore à propos par rapport à celles qui procedent de l'infame congrès contre nature, d'avertir les Chirurgiens qui n'ont pas d'occasion d'en traiter fréquemment comme l'on fait en Italie, que ces excroissances ainsi dégenerées ne cedent à aucun remede anti-venerien, ni même au traitement de la verole, quelque bien conduit qu'il puisse être; & que l'application du feu actuel est le seul moyen capable de les guerir, quand on le peut porter jusqu'à leurs racines; au lieu que si la profondeur des ulceres qui les produisent ne permet pas cette application, elles sont absolument incurables.

La cure des excroissances venerienne.

Nos Vulgaires guerissent les excroissances charnuës dont la base est étroite, en les liant avec un fil qu'ils serrent peu à peu, jusqu'à ce que le malade se plaigne de la douleur qu'il en ressent; &

ces excroissances étant ainsi privées de leur suc nourricier, se dessechent & tombent d'elles-mêmes.

Mais toutes ces excroissances ne peuvent pas être liées, parce que leur base est assez souvent large & calleuse. De plus nous n'approuvons pas la ligature quand même elle s'y pourroit toûjours pratiquer, parce qu'elle cause de violentes douleurs qui ne manquent point de causer tumeur & inflammation ; outre qu'étant gueries par ce moyen, elles sont sujettes à revenir bien-tôt après.

Quelquefois ils les coupent avec des ciseaux : ce qui ne cause pas aux malades beaucoup de douleur, parce qu'elles ne sont pas fort sensibles : mais les malades craignent toûjours beaucoup l'action des instrumens tranchans, & ces instrumens ne détruisent pas toutes les racines auxquelles ces excroissances sont attachées ; ce qui fait qu'elles renaissent ; joint à ce que ces sortes de sections sont toûjours suivies d'enflûre & d'inflammation, qui sont un obstacle à la guerison ; ensorte qu'en voulant guerir une maladie, le Chirurgien peut en causer une plus grande, plus difficile à

guerir, & qui n'eſt point tout à fait ſans danger.

Il y en a quelques-uns qui brûlent ces excroiſſances lors qu'elles ſont compliquées ou multipliées ; mais les malades ont une terrible horreur de ce remede qui les jette dans un grand danger : car quoi que ces excroiſſances ſoient des chairs étrangeres , elles ne laiſſent pas d'être fort ſenſibles , parce qu'elles vivent de la même vie que le corps, & qu'elles tiennent à des parties dont la ſenſation eſt très-délicate , comme ſont le membre viril , le fondement & la vulve , qui ne manquent jamais de ſe tumefier ſi terriblement par l'application du feu, que le malade ſe trouve dans un très-grand péril.

Pluſieurs redoutant l'action du fer & du feu , ne ſe ſervent ni de l'un ni de l'autre dans la cure de ces excroiſſances : mais rejettant le feu actuel , ils ont recours au potentiel , comme eſt l'arſenis cryſtallin & l'orpiment , ſans prendre garde que ce ſont là deux poiſons des plus mortels, dont ils ſe ſervent contre des productions empoiſonnées. Ces deux drogues ſont ſi fort contraires au

baume de nôtre vie, que ſoit qu'on les prenne interieurement ou qu'on les applique au dehors, elles cauſent chez nous d'horribles ſymptômes ſur leſquels je me ſuis beaucoup étendu dans nôtre pyrotechnie, & dans nôtre examen de Medecine, où j'ai traité des poiſons à l'occaſion de l'icteritie cauſée par le poiſon.

Il y en a d'autres qui conſument ces excroiſſances avec l'eau forte ordinaire; mais il faut l'appliquer avec beaucoup de circonſpection, parceque c'eſt un cauſtique fort ſpiritueux, & qui par conſequent s'étend fort loin, outre qu'il excite une démangeaiſon inſuportable, ronge les chairs, & cauſe la tumeur & l'inflammation. En un mot ce remede n'eſt pas en bonne odeur parmi les Chirurgiens bien ſenſez.

Enfin tous les Chirurgiens de ce tems ſe ſervent pour guerir les excroiſſances veneriennes qui ont une baſe large, de l'onguent égyptiac, ou de la poudre de précipité incorporée avec l'onguent *aureum*, ou bien de la poudre de ſabine, de l'alun brûlé, de l'eau alumineuſe de Fallope. Mais ces remedes communs

n'ont pas aſſez de vertu pour conſumer ces excroiſſances, & ne ſont pas de vrais remedes anti-veneriens.

Nôtre maniere de traiter les mûres, les crêtes, les verruës, les condilomes, & toutes les autres excroiſſances veneriennes, afin de les guerir radicalement, conſiſte non ſeulement dans l'application des topiques les plus efficaces, parceque ce ſont des maladies exterieures; mais encore à combattre le virus par ſes ſpecifiques donnez interieurement: de ſorte qu'après avoir évacué toute l'habitude par nos pilules mercurielles que nous avons pluſieurs fois décrites, nous les conſumons par les topiques ſuivans.

℞. { *De l'alun de roche brûlé, & du vert de gris, de chac.* 1 *once.*

Faites les boüillir dans trois chopines d'eau de roſes juſqu'à diminution du tiers, puis filtrez la liqueur pour l'uſage.

Lavez de cette eau les excroiſſances trois fois dans la journée, & vous les verrez ſe diſſiper inſenſiblement.

Les poudres d'alun brûlé & de ſabine également mêlées, ſont auſſi fort bonnes pour les conſumer, comme nous

l'avons éprouvé cent & cent fois toûjours avec ſatisfaction ; & le vitriol ſimplement pulvériſé ne mondifie pas ſeulement toutes ſortes d'ulceres, mais conſume auſſi toutes les chairs ſuperfluës.

L'huile de vert de gris eſt encore un fort bon remede contre ces maux. C'eſt ainſi qu'on le prépare.

℞. { *Du vert de gris ce que vous voudrez ;*
Du nitre, une fois autant. }

Pulveriſez les, & les mêlez exactement, puis mettez la poudre dans une terrine & l'allumez avec un charbon ardent juſqu'à ce qu'elle s'enflamme, & faites fondre à la cave ce qui reſtera, ou dans une veſſie de porc bien fermée qui ſera plongée dans l'eau.

Mais l'huile de ſouffre ou de vitriol ſont encore plus efficaces. Cependant il faut les appliquer avec beaucoup de précaution, de peur qu'elles ne s'étendent ſur la partie ſaine. L'eſprit blanc de mercure les ſurpaſſe encore, & je l'ai toûjours employé avec ſuccès : car touchant ſeulement deux ou trois fois ces chairs étrangeres avec ce remede, je les guéris fort heureuſement & ſans récidive. En voici la préparation.

℞. { *Du mercure sublimé réduit en poudre subtile ce que vous voudrez ;*
De l'argile rouge trois fois autant.

Mêlez-lez exactement, & formez-en avec l'eau commune de petites boules que vous ferez sécher à l'ombre. Distillez les ensuite dans une rétorte de verre sur le sable, à un feu de suppression néanmoins gradué, pendant deux heures, & vous en tirerez un esprit bien pur que vous garderez ; & s'il se sublime quelque peu de mercure dans cette distillation, mêlez-le avec de nouvelle argile, & procedez comme la premiere fois.

L'eau de sel ammoniac est aussi fort excellente pour guerir ces maux. Elle se fait ainsi.

℞. { *Du tartre crud pulverisé, 2 onces ;*
Du sel ammoniac pulverisé, 1 once.

Mêlez les & les sublimez dans un vaisseau convenable, & réiterez cette sublimation avec le même tartre jusqu'à quatre fois. Après vous mettrez ce sel sublimé dans un lieu humide, où il se résoudra en liqueur.

Cette eau consume ces excroissances sans douleur & sans retour.

Mais le plus puissant remede dont on puisse se servir, est l'esprit de sel ammoniac ainsi préparé.

℞. { *Du sel ammoniac, ce que vous voudrez.*

Mêlez-le avec de l'argille humide ; puis formez-en des boulettes, que vous distillerez selon l'art.

Le sel ammoniac est tellement volatile qu'il ne peut se distiller : car il est d'une nature mercurielle ; il contient quantité de soufre qui se sublime avec beaucoup de facilité ; cependant l'argille intervenant entre les particules de ce sel, empêche sa sublimation ; & il est ainsi plus aisément réduit en esprit par l'activité du feu. Plusieurs Chymistes faute d'en user ainsi, ont perdu leur tems & leur peine : car le sel ammoniac étant très-volatile, on le trouve en sel volatile au haut de la rétorte, au lieu de trouver son esprit dans le récipient. Mais par la distillation bien faite on en tire l'essence, & il en acquiert une plus grande perfection, étant ainsi quintessencié ; & sa grande subtilité le rend pénetrable en tout sens.

Si quelqu'un paroit surpris de ce que

nous vantons ſi fort le ſel ammoniac pour conſumer les excroiſſances charnües, qu'il ſçache que c'eſt un remede trés-excellent contre les ulceres putrides, & pour conſumer les chairs pourries dans la gangrene.

De plus ce ſel ſublimé eſt trés-propre à réduire les metaux en mercure fluide. L'eau régale qui diſſout l'or, ne peut être faite ſans ſel ammoniac. Il peut auſſi beaucoup contribuer à la ſublimation de pluſieurs metaux & mineraux très-fixes, & à leur faire changer de nature.

C'eſt ce qui a engagé Paracelſe au livre 7ᵉ. de la tranſmutation des choſes naturelles, à parler ainſi : il eſt, dit-il, à obſerver ici, que quelque metal que ce ſoit qui eſt mis en ſublimation par le ſel ammoniac, ſe réſout après cela en huile quand il eſt expoſé au froid ou à l'air, & qu'au contraire il ſe pétrifie au feu.

Or ce n'eſt pas la raiſon ſeule qui nous perſuade que le ſel ammoniac conſume les chairs ſuperfluës ; mais l'experience nous en a encore convaincu plus ſolidement & plus fortement : car ayant ſalé avec le ſel ammoniac un os de bœuf entouré de chairs, nous avons trouvé

après 48 heures la chair consumée & l'os entiérement dénüé. De plus nous avons mêlé exactement du sel ammoniac avec de la terre, & nous avons enterré dans cette terre salée un os considérablement chargé de chair, & nous l'en avons trouvé tout dénüé quelques jours après.

Ces experiences donnent lieu de rendre raison pourquoi la terre qu'ils appellent sainte, consume les chairs des cadavres que l'on y enterre, & en laisse les os tout dénüez. Il y a eu dans cette terre des milliers de Martyrs enterrez, après avoir versé leur sang comme de l'eau pour la Religion Chrétienne; & comme cette terre a été farcie de sang, il s'y trouve aussi beaucoup de sel ammoniac, parce que le sang humain en est beaucoup chargé : ce qu'il est aisé d'inferer de la fabrique du sel ammoniac qui est telle.

℞. { *Du sang humain, 1 livre;*
Du sang de bœuf, ou d'un autre animal, 2 livres.
De l'eau de puits, 6 livres. }

Mêlez-les ensemble & filtrez ce mélange; puis exposez au feu la liqueur fil-

trée : faites la boüillir enſuite juſqu'à ſon entiere conſomption, & vous trouverez au fond du vaiſſeau le ſel ammoniac.

De plus nous ſçavons que cette terre ſainte eſt remplie de ſel ammoniac, par l'experience que nous avons faite en prenant trois livres de cette terre que nous avons mêlée avec dix livres d'eau de puits dans un vaiſſeau de terre. Nous l'avons fait boüillir ſur le feu, & après avoir refroidi le vaiſſeau, nous l'avons verſée par inclination & nous l'avons filtrée.

Nous avons enſuite verſé ſur la terre reſtée au fond du vaiſſeau par trois ou quatre fois, la même quantité d'eau que nous avons toûjours fait boüillir de même ; en ſorte que nous l'avons abſolument dépoüillée de tout ſel, de maniere que de terre ſainte qu'elle étoit, nous l'avons réduite à la nature de celle que les Chymiſtes appellent terre damnée. Après cela nous avons expoſé au feu toutes les filtrations des eaux que nous avions réſervées juſqu'à l'entiere conſomption du liquide, & nous avons trouvé au fond une grande quantité de ſel ammoniac.

Le doigt d'un cadavre inhumé enſuite dans cette terre damnée dépoüillée de tout ſel, nous avons vû que la chair de ce doigt n'y a pû être conſumée. C'eſt pour cela que cette terre ſainte eſt religieuſement couverte & conſervée, tant à cauſe du reſpect dû au ſang des Martyrs dont elle eſt imbuë, que pour empècher les pluyes de diſſoudre ſon ſel qui ſeroit entraîné ailleurs, d'où il arriveroit que cette terre ne conſumeroit plus les chairs des cadavres.

Cette terre eſt appellée ſainte parce qu'elle a été arroſée du ſang des Martyrs, & non pas parce qu'elle conſume les chairs des cadavres; & cet effet qui eſt naturel n'a pas été regardé par la Sainte Egliſe comme un miracle, ſelon que le peuple groſſier ſe l'imagine : car toute terre qui eſt imbuë d'une grande quantité de ſang humain, comme un champ de bataille où pluſieurs milliers de ſoldats auront été tüez, a la vertu de conſumer les chairs des cadavres qui y ſont inhumez. Mais revenons aux excroiſſances veneriennes.

Quelques-uns enduiſent légerement ces excroiſſances de l'écume envenimée

de deux dragons rectifiée, & les guerissent ainsi radicalement : car c'est un medicament caustique qui détruit ces chairs superfluës, par cet enduit une seule fois réiteré : mais en le faisant il faut éviter avec soin de toucher d'autres parties, que celles que l'on veut consumer.

Lors que ces chairs superfluës ne se montrent pas, parce qu'elles sont situées dans la profondeur du vagin ou du boyau droit, il faut élargir ces conduits avec les dilatatoires qui leur sont propres, & les toucher avec les remedes que nous avons ci-devant proposez : ce qui en procurera une consomption radicale. Après quoi il faut de nouveau purger les malades avec nos pilules mercurielles, afin que leur corps soit exempt de toute virulence.

REMARQUES.

L'avis de l'Auteur est tout à fait judicieux, quand il dit dans ce chapitre aux Chirurgiens de ne pas compter tout à fait sur les topiques pour guerir radicalement les excroissances veneriennes ; mais qu'il faut pour les guerir sans crain-

te de récidive traiter la verole universelle dont elles ſont une production. Cependant ſi l'on s'en tenoit en France à l'uſage des pilules mercurielles, qui eſt le ſeul moyen qu'il propoſe pour operer cette cure generale, je doute fort qu'on pût l'obtenir par un ſi foible remede, telle qu'on pourroit la deſirer, c'eſt à dire, ſûre, certaine, & ſans crainte de récidive. Le flux de bouche prudemment adminiſtré eſt le ſeul moyen de guerir à coup ſûr cette maladie, comme nous l'avons dit & répeté plus d'une fois.

Pour ce qui eſt des topiques qu'il propoſe, je ne doute point qu'ils ne ſoient très-propres à conſumer les excroiſſances veneriennes qui n'ont point encore dégéneré en carcinome, & qui ne procedent point de cet abominable congrès que l'on n'oſe nommer ; parce qu'en ce cas-là, quelque terrible & perilleuſe que ſoit l'application du feu actuel, c'eſt pourtant le remede le plus ſûr & le plus efficace pour guerir radicalement les excroiſſances de ce caractére.

CHAPITRE XIX.

Des douleurs nocturnes causées par le virus.

ENtre tous les accidens de la verole il n'y en a point qui tourmentent les malades si cruellement, que certaines douleurs que l'on ressent le plus souvent ou à toute la tête, ou seulement à la moitié, autour des jointures, ou seulement au milieu des membres.

Certainement ces douleurs sont si violentes, que ni les douleurs d'aucune sorte de question, ni même celles du chevalet, ne lui sont point comparables. Ces douleurs veneriennes sont bien moins supportables, que celles de la néphretique & de la goutte; & pour tout dire en un mot, ce sont des douleurs infernales, que ni les forces de la Nature, ni les prieres les plus ferventes, ni les vœux les plus ardens, ni les Divinitez le plus puissantes, à l'exception du Dieu mercure, ne peuvent appaiser.

Leurs ſignes.

Les douleurs veneriennes ſont vagues & ſe font ſentir tantôt à la tête, tantôt aux épaules, tantôt aux bras & tantôt en d'autres parties : ce qui fait que les ignorans prétendent qu'elles ſont cauſées par des vents.

Elles commencent ſur le ſoir, & elles continuent pendant la nuit à tourmenter cruellement les malades ; & dans la ſuite du tems elles attaquent tous les membres les uns après les autres, cauſant par tout des diſtenſions, des dilacerations, & des ébranlemens terribles ; & comme cela arrive bien plus ordinairement la nuit que le jour, c'eſt pour cela que nous appellons ces ſortes de douleurs veneriennes, le tourment de la nuit ; parceque l'on ne s'en reſſent preſque plus vers le matin, qu'elles reviennent tout de nouveau dès que le ſoleil commence à baiſſer, & qu'elles continuent à tourmenter les malades de plus en plus juſqu'au milieu de la nuit & au delà.

Ainſi nous n'avons point de ſigne plus

certain pour nous marquer que ces douleurs procedent d'une cauſe venerienne, que leur retour vers le ſoir, & leur augmentation pendant la nuit. Mais tous les malades ne ſont pas tourmentez de la même maniere : car quand ces douleurs ſont fixes & permanentes, les uns ſont atteints d'une douleur de tête très-violente, les autres d'une migraine, d'autres les reſſentent aux épaules, d'autres aux hanches, d'autres aux genoux, d'autres aux malleoles, d'autres au milieu des jambes, des cuiſſes, & des bras, d'autres enfin en bien d'autres endroits du corps.

Leurs cauſes.

L'ancienne opinion veut que ces douleurs veneriennes ſoient cauſées par des humeurs mélancoliques & pituiteuſes aduſtes, que le foye infecté du virus rejette ſur les extremitez par voye de congeſtion, & dont l'acrimonie contractée, ou par leur mauvaiſe nature, ou par putrefaction ou par leur qualité maligne, cauſe une ſolution de continuité, ou une intemperie, & par ce moyen des tourmens terribles.

Ce qui fait croire à ceux qui ſuivent

cette opinion, que les humeurs melancoliques & pituiteuſes ſont les cauſes de ces douleurs cruelles, c'eſt que ces mêmes douleurs n'arrivent qu'à ceux qui ont la verole depuis long-tems, & qu'ils eſtiment que la mélancolie domine le ſoir, & la pituite pendant la nuit ; & c'eſt pour cela, ſelon eux, que les douleurs veneriennes commencent le ſoir & qu'elles s'aigriſſent de plus en plus durant la nuit.

Quand le virus après avoir ſuivi le ſuc nourricier dans les plus petits conduits qui ſervent à la nourriture des parties, rentre de nouveau dans la maſſe du ſang, il y repréſente les ſcenes les plus horribles ; car il eſt plus ſalé que le ſang & toutes les fois que le ſel du ſang eſt exalté ou fixé par le virus, il devient corroſif & cauſe les douleurs les plus aiguës.

Les douleurs veneriennes attaquent d'ordinaire le crane & la ſurface des os plûtot que les jointures, peut-être parceque les arteres & les veines capillaires dépoſent ſur le perioſte le ſang preſque entiérement grumelé par le virus, dont le ſel ne pouvant être diſſout ni rendu tranſpirable par la chaleur, ſe cuit

à l'endroit de ſon dépôt, s'y fixe, & s'y exalte enſuite, & ronge alors le perioſte qui eſt d'une grande ſenſibilité, le pique, l'irrite, & le déchire, & cauſe de violentes diſtenſions & convulſions aux parties contenantes; ce qui eſt cauſe que les douleurs deviennent toûjours de plus en plus atroces & cruelles.

Leur pronoſtique.

Si les douleurs veneriennes ne ſont pas traitées d'abord par les remedes les plus efficaces, elles cauſent des tumeurs gommeuſes, ou une cachexie generale qui menent les malades en peu de tems vers une déplorable hydropiſie.

La cure des douleurs veneriennes.

Le commun des Medecins ſe ſert de trois moyens pour guerir les douleurs veneriennes, qui ſont la purgation, les décoctions, & la ſueur excitée par une chaleur exterieure.

C'eſt vainement que l'on prétend enlever les mauvais ſucs que le virus pro-

duit par les purgatifs ordinaires & encore moins de le détruire lui-même, parce qu'ils ne parviennent point jusqu'au siége du mal. Les décoctions de la maniere dont ils les préparent sont inutiles; & bien qu'ils fassent observer à leurs malades un jeune de 40 jours, ils ne guerissent jamais radicalement.

La sueur qu'ils excitent ne fait que pallier le mal, parce qu'elle n'entraîne que ce que le virus produit, & non pas le virus même, d'où il arrive que les douleurs reviennent avant qu'un mois se soit écoulé.

Quelques-uns s'appercevant de l'insuffisance de ces remedes pour guerir ces douleurs, ont recours à cet électuaire.

℞. *Des feüilles de senné de levant 1 once ;*
Du meilleur turbith, 7 drach.
De la salsepareïlle,
De l'esquine choisie, & de la limure de gayac. de chac, demie once ;
Du sassafras,
Des hermodattes, & de la canelle de chac. demie once.

Réduisez tous ces ingrédiens en poudre subtile;

ſubtile ; puis avec du ſuccre cuit en ſyrop, & autant qu'il faudra de décoction de ſalſepareille & d'eſquine, formez-en un électuaire en forme d'opiate. La doſe eſt une once le matin cinq heures avant manger, & autant le ſoir pendant huit jours.

D'autres ſe ſervent de la décoction ſuivante.

℞.
De la ſalſepareille coupée en menues parties, & de la racine d'eſquine coupée par trenches fort minces, de chac. 1 *once.*
Du turbith, demie drach.
De la régliſſe, 1 *once ;*
De l'aigremoine, & des capillaires. de chac. 1 *poignée ;*
De la coriandre, 1 *once.*

Laiſſez infuſer toutes ces drogues pendant 24 heures dans ſept pintes d'eau de fontaine ; après cela faites les boüillir juſqu'à la diminution du tiers : ajoutez-y enſuite les feüilles de ſenné, & les faites boüillir encore un peu : après cela couvrez le vaiſſeau & le tirez du feu. Paſſez enſuite cette décoction, & gardez-la pour l'uſage. Sa doſe ſera de ſix onces matin & ſoir, après avoir bien purgé

le corps. Il faut pendant ce tems-là que le malade obſerve une diéte très-exacte, que ſa viande ſoit rôtie plûtôt que bouillie, & pour ſa boiſſon ordinaire, il faut verſer de nouvelle eau commune ſur le marc de la décoction précedente.

Quelques-uns ordonnent l'infuſion ſuivante contre les douleurs veneriennes comme un grand ſecret.

℞.
Des feuilles de ſenné,
De la limûre de gayac, & de ſon écorce, de chac. 3 onces;
De la ſemence de fenoüil,
De la meilleure rhûbarbe, & du galanga, de chac. demie once;
De la Coloquinte, & du chardon benit, de chacun 2 drach. & demie;
De l'antimoine, demie once;
Du vin grec, 4 pintes.

Faites de tout cela une infuſion ſelon l'art. La doſe eſt un demi-ſetier, mais il faut ôter l'antimoine de cette infuſion, parce qu'étant mêlé avec le vin il cauſe de terribles vomiſſemens qui mettroient le malade dans un grand danger en le vuidant par haut & par bas.

Mais toutes ces drogues ſont inutiles

pour calmer ces douleurs, dont elles ne font qu'éfleurer la cause, sans l'enlever ni la détruire.

Nous avons éprouvé plusieurs fois la grande vertu de la décoction suivante pour appaiser ces sortes de douleurs, & nous la communiquons sans aucune reserve.

℞. *De la salsepareille coupée en menües parties, 4 onces;*
Des hermodactes concassées, & mondées de leur écorce exterieure, 2 onces;
De l'anis, à discretion.

Laissez infuser ces drogues dans dix pintes d'eau de fontaine pendant 24 heures dans un lieu chaud : ensuite bouchez le vaisseau, & les faites boüillir pendant trois heures : ouvrez après cela le vaisseau, & jettez-y,

℞. *Des feuilles de senné de levant, 4 onces.*

Après une legere ébulition couvrez le vaisseau, tirez-le du feu, & quand il sera refroidi coulez l'infusion, & que le malade en use pour sa boisson ordinaire en gardant une diéte dessiccative.

Ils appliquent sur les parties doulou-

reuſes des remedes attenuans & digeſtifs, comme par exemple un ſachet rempli de ſon, de millet, & de ſel ; & comme ces remedes ont peu d'effet, ils en viennent aux fomentations faites avec la décoction de gayac & de ſalſepareille, les feüilles de bétoine, de ſauge, de romarin, & de poüillot, les fleurs de camomille, de melilot &c.

Pour calmer ces douleurs il font encore des onctions avec les huiles de lis blancs, de rhuë, & de gayac ; mais ces huiles bouchent les pores, & augmentent les douleurs au lieu de les diminuer.

Quand les douleurs ſont exceſſives, ils ont recours aux ſoporatifs ; mais ils ne ſont pas d'un bon uſage dans les affections veneriennes, parce qu'ils rendent le virus plus crud, plus fixé, & plus en état par conſequent de tourmenter les malades : outre que nous avons obſervé que les anodins n'ont jamais ſoulagé ces ſortes de malades, & qu'ils ne leur ont jamais procuré le ſommeil. Ce qui a été cauſe que nous les avons rayez de la liſte des remedes que l'on peut employer avec ſuccès contre les douleurs veneriennes.

Si ces ſortes de douleurs réſiſtent à ces foibles remedes, & que leur violence augmente de jour en jour, ils tirent du ſang au malade ſuivant cette maxime, que la ſaignée eſt d'un grand ſecours contre toutes ſortes de douleurs violentes. Ils appliquent enſuite des cauteres aux bras & aux jambes. Enfin tous ces remedes n'ayant aucun ſuccès, ils ont recours aux emplâtres, aux parfums, & aux frictions mercurielles ; & tout cela étant inutile, ils laiſſent les malades comme incurables.

Parmi les Vulgaires il y en a dont la conduite eſt encore plus blàmable : car ils n'abandonnent ces mal-heureux comme incurables, qu'après avoir eu grand ſoin pendant cinq ou ſix mois d'alterer également leur bourſe & leur ſanté par de mauvais remedes ; & quelques-uns aprèscela font encore pis en publiant que leurs maux ſont humainement parlant hors d'état de guerir, parce qu'ils leur ont, diſent-ils, preſcrit & adminiſtré ſelont outes les regles de l'Art tous les medicamens capables de contribuer à leur gueriſon ; qu'ils leur ont donné les purgations les plus exquiſes, des lavemens ſans nombre,

qu'ils leur ont fait des ſaignées de toute eſpece, leur ont appliqué des ſangſuës au ſiége, leur ont fait prendre des ſyrops magiſtraux,des décoctions de ſalſepareille, & de gayac pendant pluſieurs mois, qu'ils leur ont appliqué des cauteres, donné des parfums, & fait des onctions mercurielles ; & que ces malades n'étant pas gueris après tant de remedes, il faut qu'il y ait quelque choſe de ſurnaturel dans leurs maladies. Ainſi après les avoir mis entre les mains des Prêtres, ils ſe retirent comme bien diſculpez.

Que ſi quelqu'un veut ſuivre une meilleure méthode, il doit uſer des remedes ſuivans préparez avec ſoin comme ils ſont ordonnez : car l'avantage qui en reviendra aux malades fournira la meilleure preuve que l'on puiſſe avoir de l'ignorance des autres Medecins

Lors que vous aurez à traiter un malade attaqué de douleurs veneriennes, conſeillez-lui d'abord de garder le lit, & de prendre toutes les précautions poſſibles pour ſe préſerver du froid & de l'humidité. Faites-lui obſerver une diete exacte ; après quoi vous lui donnerez la potion qui ſuit pour vuider les premieres voyes.

℞.
Du syrop d'épine pontique, 3 onces;
De l'électuaire de suc rosat, 3 drach.
Du syrop violat, 1 once;
Du vin grec, ce qu'il en faudra.

Que le malade prenne cette potion avant sont dîner ; & si ses forces le permettent, il faudra la réiterer le jour suivant, & ensuite lui préparer cette décoction.

℞.
De la limûre de gayac, 3 drach.
De la salsepareille concassée, 2 drach.
De la bétoine,
De la marjolaine, & de la limûre de corne de cerf, de chac. 1 drach.
De la cannelle concassée, demie drach.
De l'eau de chardon benit, 3 demi setiers.

Mettez tout cela dans un grand vaisseau de verre qui soit bien bouché avec du liege & du parchemin, afin que rien ne s'en échappe. Faites le bouillir ensuite au bain-marie pendant 4 heures. Laissez après cela refroidir le vaisseau, puis l'ou-

vrez, coulez la décoction, & l'exprimez légerement.

Faites prendre au malade 4 onces de cette décoction un quart d'heure avant d'entrer dans l'étuve, où il se tiendra jusqu'à ce que les sueurs viennent abondamment de toutes parts, & pour lors il se mettra au lit où il suera fortement. Il continuera ce manege pendant 12 ou 15 jours; & s'il est constipé faites lui prendre le 4e.ou 5e. jour les pilules suivantes.

℞. { *Du mercure doux*, 10 *grains*;
Des pilules de tribus, 2 *scrup.*

Mêlez cela, & formez-en trois pilules que le malade prendra immédiatement avant son souper.

Si vôtre malade a de la répugnance pour l'étuve, après l'avoir suffisamment purgé, vous appaiserez ses douleurs par l'usage de cette décoction.

℞. { *De la salsepareille coupée en menües parties*, 1 *once*;
Du bois de gui de chêne, 1 *once & demie*;
De la raclûre d'yvoire & de corne de cerf, de chac. 2 *drach.& dem.*
De l'eau de chardon benit, 5 *demi setiers.*

Mettez tout cela dans un grand vaiſſeau de verre que vous boucherez de telle ſorte, que rien ne s'en puiſſe exhaler. Laiſſez cette infuſion dans un lieu chaud pendant 24 heures, & faites la boüillir enſuite au feu de ſable durant 3 heures. Après cela tirez le vaiſſeau du feu, & le laiſſez refroidir, ouvrez-le enſuite, puis coulez la décoction, & l'exprimez foiblement.

Donnez au malade un demi-ſetier de cette décoction 4 heures avant ſon dîner, & autant le ſoir avant ſon ſouper. Il faut après l'avoir priſe qu'il reſte au lit bien couvert, pour y attendre une ſueur abondante, & qu'il continuë d'en prendre ainſi pendant 20 jours, & avant que ce tems ſoit expiré, il ſera exemt de douleur ſans crainte de récidive.

S'il n'a pas le ventre libre, qu'il prenne de cinq en cinq jours des pilules *de tribus*, ci-devant décrites avec le mercure doux. Faites-lui obſerver une diéte deſſiccative, & qu'il faſſe ſa boiſſon ordinaire d'une ſeconde décoction faite ſur le marc de la premiere, que l'on doit auſſi faire boüillir dans un vaiſſeau bien bouché

1. Mais pour guerir radicalement les

douleurs causées par le virus, il n'y a pas au monde un meilleur remede que nôtre eau Anti-venerienne, qui surpasse en vertu tous les antidotes dont on use contre la verole, & qui doit incontestablement tenir le premier lieu entre les medicamens qui peuvent servir à la guerison de cette maladie fâcheuse. Elle est en un mot d'une telle excellence qu'il n'y a rien dans tout ce que la nature comprend qui lui soit comparable.

Avec cette eau l'on peut se passer des décoctions vulneraires, les étuves sont bannies, & les malades qui n'ont pas été gueris par les parfums, & par les onctions mercurielles, le sont souvent par son usage; & nous l'avons trouvé d'autant plus infaillible contre ce mal, qu'un bon nombre de malheureux que toute la troupe des Vulgaires avoit abandonnez comme incurables, après l'usage des décoctions, des parfums, & des frictions, ont été en prenant de cette eau sous nôtre conduite, tirez d'entre les bras de la mort qui leur étoit inévitable. En voici la recepte & la préparation.

℞.
- *De la salsepareille coupée en menües parties, 2 onces;*
- *Du bois de gui de chêne, 1 once & demie;*
- *De la raclûre d'yvoire & de corne de cerf, de chac. demie once;*
- *De l'antimoine crud pulverisé, & de la pierre de ponce, de chac. 3 onces.*

Enfermez ces deux dernieres drogues dans un noüet de linge, & les laissez infuser avec les autres ingrediens dans 4 pintes d'eau de fontaine pendant 24 heures; & faites la boüillir ensuite à petit feu jusqu'à la diminution de moitié: ajoutez-y sur la fin,

De la cannelle, 2 drach.

On mêle la pierre de ponce dans cette décoction comme un correctif de l'antimoine, sans quoi il exciteroit des vomissemens terribles. Aussi se sert-on de la pierre de ponce bien pulvérisée & bûë dans du vin blanc, pour arrêter les vomissemens excessifs, qu'elle appaise comme par enchantement, comme nous l'avons marqué dans nôtre Examen de Medecine liv.4. chap. 8. où nous avons traité de la nausée & du vomissement.

Mais pour dire la chose comme elle eſt, ce mêlange de la pierre ponce avec l'antimoine eſt inutile : car l'experience nous a convaincus & bien d'autres auſſi, que l'on peut prendre la décoction d'antimoine ſans aucun correctif, & ſans qu'elle purge par haut ni par bas. Auſſi Zuelfer & Borelli font-ils uſer aux verolez de la décoction ſuivante.

℞.
De la racine de ſalſepareille, 6 onces ;
Du ſantal blanc, & du bois de lentiſque, de chac. 2 onces ;
De la raclûre d'yvoire, & de corne de cerf, de chac. 6 drach,
De l'antimoine crud enfermé dans un noüet, 4 onces.

Faites boüillir ces ingrediens dans huit pintes d'eau juſqu'à réduction de moitié, & gardez la coulûre, pour l'uſage.

Nous avons raillé ci-devant les Medecins Vulgaires, & nous avons rejetté leurs décoctions tant au ſecond livre de ce Traité, qu'en nôtre Pyrotechnie ; parce qu'ils les préparent dans des vaiſſeaux ouverts ; & nous conſeillons préſentement de faire conſumer la moitié de la décoction précedente à vaiſſeau ou-

vert : mais en cela nous ne nous écartons point des bonnes regles , parce que les ingrediens qui abondent en ſel fixe , ou qui n'eſt pas du moins beaucoup volatiliſé , peuvent entrer dans les décoctions que l'on fait à vaiſſeau ouvert , comme ſont ceux qui entrent en cette décoction , qui ſont tous vegetaux durs & compactes , qui peuvent ſoutenir une longue coction. Mais les drogues qui abondent en ſel volatile, qui ſont poreuſes , humides , aromatiques , & dont toute la vertu conſiſte dans leur ſurface , demandent une lente coction faite dans un vaiſſeau bien bouché.

A nôtre égard , nous recommandons toûjours pour le mieux , de faire toutes les décoctions dans des vaiſſeaux bien bouchez ; & nous préparons pour celà nôtre eau anti-venerienne dans un vaiſſeau bien clos : & c'eſt ſurquoi nous ne ſçaurions nous taire préſentement ; & quiconque la préparera de cette maniere fera des miracles : car il guerira radicalement la verole très-promtement , & avec tout l'agrément poſſible.

L'avarice & la mauvaiſe foi de quelques Pharmaciens a pourtant quelque-

fois empêché nôtre eau de produire les bons effets que nous en attendions, parce qu'au lieu de salsepareille, ils substituoient la plante que l'on nomme *Smilax aspera :* mais ce qui est encore plus blâmable, est que pour s'épargner les frais & la peine, ils donnoient une seconde décoction faite sur le marc de la premiere. Or pour éviter ces tromperies, il seroit fort à propos que ces décoctions fussent toûjours faites dans les maisons des malades.

Nous avons encore une autre maniere de faire nôtre eau anti-venerienne, quand nous avons à traîter des personnes d'une qualité distinguée, & qui sont fort délicates sur le fait des remedes, que nous vous communiquons ici fort volontiers.

Cette maniere consiste à distiller par l'alembic avec son récipient bien luté les drogues qui entrent en la composition de cette eau, après les avoir laissé infuser pendant 24 heures, & à ne pas pousser la distillation jusqu'à la secheresse, de peur qu'elle ne sente le feu.

On peut à une seule fois distiller de cette eau autant qu'il en faut pour guerir

un malade ; parce qu'on la peut garder pendant plusieurs mois & même une année entiere, & que l'on peut même la transporter ailleurs pour guerir ce mal.

Elle ne cause point de nausée, elle ne trouble point l'œconomie de l'estomac, elle ne cause point de raports, comme il arrive quelquefois lors que l'on en use en décoction.

2. Etant distillée, elle acquiert plus de perfection qu'elle n'en avoit, elle devient très-pure, & sa subtilité la met en état de passer par tout : ce qui fait qu'elle guerit en peu de tems sûrement & agréablement le mal venerien, sans crainte de récidive ; parce que les sels volatiles de ces drogues ne se dissipent pas, comme il arrive dans la décoction, & les sels fixes sont attenuez par la distillation, & passent dans le récipient.

Le malade boit tous les jours une pinte de cette eau pour sa boisson ordinaire & son usage ne convient pas seulement pour guerir les douleurs veneriennes qu'elle appaise en dix jours de tems, mais aussi pour guerir les bubons tant vrais que faux, pour résoudre les tumeurs gommeuses, & produire bien d'autres effets

que l'experience justifie pourvû que ce remede soit bien préparé.

Il faut en prenant de cette eau que le malade se nourrisse de viande rôtie, qu'il évite les alimens cruds, acides, & salez : il faut de plus qu'il ait été bien purgé.

Cette eau opere par la transpiration, par les süeurs, par les urines, & très-légerement par les selles. Mais si la diarrhée survient au malade, il faut en cesser l'usage, qui mettroit le malade en danger étant continué plus long-tems, comme on le sçait par des experiences réiterées.

Le malade en doit prendre pendant un mois : car quoi que les douleurs soient appaisées en dix jours, cependant autre chose est d'appaiser les douleurs, & de guerir radicalement la maladie.

De plus on peut en user en tout tems, même pendant le froid le plus rigoureux, & durant les chaleurs les plus excessives.

Cette maniere de prendre nôtre eau est très-bonne; cependant elle opere encore plus efficacement quand le malade en peut prendre un verre le matin qua-

tre heures avant de manger ; & un autre le ſoir, lors qu'étant bien couvert dans ſon lit il peut attendre la ſueur, & quand il veut bien s'aſſuiettir à boire à ſon ordinaire d'une ſeconde décoction faite ſur le marc de la premiere dans un vaiſſeau bien clos.

Car en tenant cette conduite vous verrez en dix jours un changement merveilleux, comme nous le voyons tous les jours en traitant nos malades. La marque évidente du bon effet de ce remede ſera le repos que le malade commencera d'avoir pendant la nuit.

3. Que ſi l'état du malade, la neceſſité de ſes affaires, & la rigueur de la ſaiſon, ne lui permettent pas d'uſer de ce remede avec toute l'exactitude requiſe, il faudra avoir recours à nôtre Pyrotechnie, qui fournit encore des remedes plus efficaces contre ces ſortes de douleurs.

Il faut donc commencer par les plus faciles à préparer. Ainſi quand vous aurez un malade cruellement tourmenté de douleurs veneriennes, faites lui prendre de ce vin.

℞. { *Du safran des metaux, 1 demie drachme;*
Du vin ordinaire, 2 onces.

Laissez les infuser pendant 24 heures. Après cela versez le vin par inclination, ensorte qu'il ne soit aucunement chargé de la poudre. Puis faites le prendre au malade.

Ce remede procurera un doux vomissement & quelques selles : réïterez-le de deux jours l'un jusqu'à quatre fois, & même jusqu'à six, s'il est necessaire, & les douleurs s'évanoüiront peu à peu. Ou bien,

℞. { *Du mercure de vie, 6 grains;*
Du vin, 2 onces.

Laissez cela en infusion pendant douze heures, après quoi passez le vin & le donnez.

Vous produirez par le moyen de cette infusion le même effet que celui du safran des metaux, & même avec un peu plus de violence; mais il dissipera aussi les douleurs plus promtement. Il faut reïterer ce remede trois ou quatre fois de deux en deux jours; ou bien donner de la même façon nôtre hypocras émetique, comme il est décrit dans nôtre Exa-

men de Medecine au chap. de l'apoplexie. Ou bien,

℞. { *Du turbith mineral addouci*, 4 *grains.*

Dont vous augmenterez peu à peu la dose, & que vous ferez prendre au malade, mêlé avec quelques pilules purgatives, ou avec quelque confection cordiale.

Il purge fort doucement par haut & par bas, & donne ordinairement le flux de bouche après trois prises; & il ne manque point d'appaiser toutes les douleurs,

On ne sçauroit croire combien le turbith est efficace pour appaiser toutes les douleurs qui procedent du virus, & pour résoudre les tumeurs gommeuses: car nous l'avons éprouvé nous-mêmes en guerissant parfaitement plusieurs malades, que nos vieux routiers avoient abandonnez, après leur avoir donné inutilement leurs décoctions, leurs parfums, & leurs frictions mercurielles.

Après tout cela les douleurs veneriennes sont quelquefois si opiniâtres, qu'elles ne cedent ni aux medicamens vulgaires, ni aux remedes chymiques; & qu'elles n'en sont même que plus

cruelles & plus violentes. Alors il faut avoir recours aux parfums & aux onctions mercurielles, comme aux derniers remedes & aux plus efficaces.

Or quand vous vous trouverez dans l'obligation d'employer ces remedes, il ne faut pas vous laisser aller aux terreurs paniques que certains Medecins peu experimentez pourroient vous inspirer à leur occasion ; parce qu'ils ont eux-mêmes le mercure tellement en horreur, que son nom seul suffit pour les déconcerter.

Car outre que je puis vous assurer, que j'ai traité plus de mille malades attaquez de douleurs veroliques par le moyen de ce remede, sans qu'aucun d'eux ait manqué de recouvrer une santé parfaite, ou du moins une exemption de toutes douleurs pendant plusieurs années ; il est encore vrai que Fallope, Quercetan, Epiphanius, Ferdinandus, & la plûpart des plus fameux Medecins, estiment que le mercure seul est le veritable & infaillible alexipharmaque de la verole : ce qu'ils prouvent par les exemples qu'ils alleguent d'une infinité de malades, qui n'ayant pû guerir par l'usa-

ge de tous les autresremedes, avoient été heureusement gueri par la vertu de cet excellent spécifique: & même Epiphanius assure que de plus de 90 Auteurs dont il avoit lû les Ecrits sur la verole, il n'en avoit trouvé que quatre qui l'eussent rejetté.

A nôtre égard, nous convenons bien volontiers que l'application de ce medicament produit quelquefois d'horribles symptômes; maîs ces accidens-là quoique terribles ne doivent pas effrayer un Medecin sçavant & experimenté, pourvû que dans l'usage du remede le malade lui-même veüille bien éviter les choses qui lui sont nuisibles, & faire exactement ce qui dépend de lui pour contribuer au bon succès de cette application.

Tout ce grand appareil d'accidens ne doit point épouvanter les malades, en leur faisant croire qu'ils sont en danger de perdre la vie ou du moins leurs dents, leurs cheveux, ou quelques autres membres: car pourvû qu'ils soient conduits dans ce traitement par un Medecin sage & prudent, ils n'en doivent attendre qu'une santé parfaite, & la guerison radicale de tous leurs maux.

Au reste c'est dans un traitement tel que celui-là, qu'un Medecin a besoin de toute sa prudence pour avertir le malade de tout ce qui lui doit arriver, afin que ces accidens survenant dans la suite, il n'en soit point trop effrayé, non plus que ceux qui s'interessent dans l'évenement de sa maladie ; mais qu'ils soient au contraire tous disposez à attendre sans beaucoup d'inquietude, que la fougue de ces accidens se calme.

Avant que d'enseigner la bonne maniere de donner le mercure, il n'est pas hors de propos d'examiner ce que c'est que ce remede, quelles sont ses proprietez, & ce qu'en ont dit ou pensé tant les anciens Medecins que les modernes.

Nous ne prétendons pas parler ici du mercure qui est un des trois principes qui entrent en la composition de tous les mixtes, mais du mercure vulgaire que l'on appelle autrement argent-vif. Argent, parce qu'il a la blancheur de la Lune, vif, à cause de sa grande mobilité, qui ne lui permet aucun repos, & qui le fait regarder comme un animal qui court toûjours sans avoir des pieds.

On appelle ce mineral mercure, à

cauſe de ſa volubilité & de ſon inconſtance, toute ſemblable à celle que les Poëtes ont attribuée au Dieu des Anciens qui porte ce nom. Il eſt encore nommé *hydrargirum*, comme qui diroit eau argentée, à cauſe de ſa fluidité; & dans le fond le mercure eſt un eau qui ne moüille point.

Il eſt hors de doute que l'argent-vif comme tous les autres corps naturels, eſt composé de ſoufre, de ſel, & de mercure. Il y a une grande quantité de ſoufre, & il y a un mercure qui eſt exactement mêlé avec le ſel, de maniere que le mercure eſt arrêté par ſon ſel. A l'égard du ſoufre il eſt tellement mêlé avec le mercure & le ſel, qu'il ne marque aucun penchant ni pour l'un ni pour l'autre, ayant une égale liaiſon avec tous les deux.

C'eſt pour cela qu'à raiſon du ſoufre il eſt en perpetuelle fuſion, & qu'étant ſur une ſurface plane, il eſt toûjours en mouvement, ſans que les particules qui compoſent ſa ſubſtance adherent les unes aux autres; & à cauſe qu'il abonde en ſoufre, il eſt toûjours en mouvement & il ne s'arrête point, & parce que ſon

mercure eſt ſi intimement mêlé avec le ſel, qu'il eſt arrêté par ſon ſel, il n'eſt point moüillé & ne moüille point.

Les Anciens n'ont eu du mercure qu'une notion très-ſuperficielle, comme on le peut inferer de Dioſcorides en ſon liv. 5e. chap. 12e. & d'Avicenne en ſon liv. 2e. traité ſecond.

Galien au liv. 9e. des ſimples medicamens a prononcé trop hardiment, que l'argent-vif n'eſt pas du nombre des corps que la nature produit, mais de ceux que l'on prépare comme la céruſe, le verdet, la litharge ; après quoi il avoüe qu'il n'a jamais fait aucune épreuve de ce mineral, & qu'il ne ſçait s'il eſt mortel étant pris interieurement ou appliqué en forme topique.

Dans les derniers ſiécles l'uſage du mercure eſt devenu fort commun, & l'on s'en eſt ſervi contre les maladies les plus rebelles : ce qui a cauſé de grandes conteſtations entre les Medecins au ſujet des proprietez de ce remede. Quelques-uns ont aſſuré qu'il étoit chaud, d'autres qu'il étoit froid de ſa nature, & d'autres d'une nature temperée.

Quelques-uns ont avancé que c'étoit un

un poiſon très-pernicieux, dont il falloit abſolument interdire l'uſage dans la Medecine ; d'autres l'ont ſi fort exalté, & l'ont regardé comme un remede ſi excellent, qu'ils l'ont nommé angelique, étant d'une nature ſi admirable, qu'il ſemble comme un Prothée prendre toutes ſortes de formes ſans quitter la ſienne propre : car ſoit qu'on le ſublime, qu'on le précipite, qu'on le mortifie, qu'on le fixe, ou qu'on le change en quelque maniere que ce ſoit ; il conſerve toûjours ſon eſſence, & ſa propre nature ; en ſorte qu'il eſt aiſé de le réduire en ſa premiere forme.

Fallope dit que ce mineral eſt une image de la réſurrection qui eſt un miracle réſervé à Dieu ſeul, & que nous pouvons par ſon exemple confirmer les incredules dans la croyance des miracles, auſſi-bien que par la parole de Dieu, qui nous apprend que nous reſſuſciterons de nôtre cendre ; puiſque le mercure précipité redevient argent-vif.

Car ce mineral retient toûjours ſon corps, & ne contracte aucune alteration ni corruption ; parce qu'il eſt homogene, & n'a point de parties differentes :

& c'eſt cette homogenéïté qu'il communique à ſon fils qui eſt l'or. D'où vient cette grande familiarité & cette ſympathie ſi intime qui ſe rencontre entre l'un & l'autre ; enſorte qu'il l'embraſſe avec affection, qu'il l'accompagne d'abord, qu'il s'y amalgame, & qu'il s'y unit avec beaucoup de facilité comme à ſon veritable menſtruë, & celui qui lui eſt le plus conforme : & comme il eſt plus aiſé de faire de l'or que de le détruire, il eſt auſſi plus facile de faire du mercure que de le détruire radicalement.

A l'égard de ſes qualitez, Avicenne prétend qu'il eſt froid & humide au ſecond degré. Averroës eſt du même ſentiment, & Fernel en ſon liv. des cauſes des choſes occultes l'eſtime froid & humide au 4e. degré, ce qui eſt confirmé par Mathiole.

D'autres ſoutiennent qu'il eſt chaud & très-ſec. Fallope embraſſe cette premiere opinion en ſon liv. des metaux & des corps foſſiles chap. 37. Ils enrôlent Galien dans la ſeconde ; parce qu'il dit au 4e. liv. des ſimples medic. chap. 18. que le mercure eſt cauſtique, & que ces ſortes de medicamens ſont chauds

au 4e. degré, quoi qu'il aſſure au 19e. liv. qu'il eſt contraire à la nature humaine de toute ſa ſubſtance, & à la fin du même liv. qu'il n'en connoît pas l'uſage comme nous l'avons déja dit.

Quelques-uns prétendent qu'il eſt chaud & humide. Amat Portuguais veut qu'il ſoit froid & ſec. Mathias Untzerus dans ſon Anatomie ſpargyrique du mercure le prétend temperé, & composé de parties chaudes & froides, mais qu'il eſt très-chaud lors qu'il eſt préparé.

Hercules de Saxe eſt de même ſentiment dans ſon Traité de la verole; & il en parle comme d'un mixte imparfait dont la froideur ſe diſſipe dans la calcination, en ſorte qu'il devient très-chaud.

Semert condamne cette opinion en ſon Traité de la verole chap. 21. & prouve qu'il eſt chaud & ſec: mais il faudroit faire un gros Livre pour examiner les fondemens de ces opinions contraires, d'autant plus que Fallope & Sennert en ont fait une ſi longue diſcuſſion, qu'on ne les peut lire ſans un ennui mortel.

Mais après avoir ſuffiſamment parlé

des badineries & des fauſſetez alleguées par ces Medecins timides, qui n'ont jamais oſé toucher le mercure du bout du doigt, il eſt tems de dire ce que nous ont appris de ce mineral ceux qui n'ont pas jugé de ſes proprietez ſur ſes qualitez premieres. Entre ces derniers il y en a quelques-uns qui ont dit que le mercure eſt un poiſon, & d'autres ont ſoutenu la négative.

Mathias Untzerus prouve d'une maniere fort étenduë qu'il ne doit pas paſſer pour tel, & s'appuye de l'autorité d'Avicenne, qui dit en ſon 4. liv. fen.6e. que l'argent-vif pris par la bouche ne fait aucun mal, & ſort du corps comme il y eſt entré avec les déjections ordinaires. Et Haly-Abbas dans le premier livre de ſa pratique chap.43. & Rhaſis en ſon 9e. livre à Almanzor diſent la même choſe.

Braſſavolus dit que l'on peut en avaler ſans aucun danger, puiſque les maréchaux en donnent aux chevaux qui ont des vers, & qu'ils les gueriſſent ainſi ſans autre inconvenient; & cet Auteur rapporte qu'il en a donné avec ſuccès la quantité de deux grains à des enfans que

les vers avoient réduit dans un état déplorable, & à qui tous les autres remedes avoient été inutiles.

En mon particulier j'en ai donné plus de cent fois jusqu'à un ſcrupule à des enfans moribonds, qui ont été gueris bien-tôt après, le mercure ayant dans le moment tüé les vers; & rien n'eſt plus ordinaire par toute la France, que d'otdonner aux enfans contre les vers l'eau de mercure ainſi préparée.

℞. { *Du mercure crud*, 1 *once*;
De l'eau boüillante, 3 *chopines.*

Jettez le mercure dans cette eau, & l'y laiſſez boüillir pendant un demi quart d'heure : verſez-la enſuite par inclination, & la gardez pour la boiſſon ordinaire de l'enfant.

Cette eau tuë non ſeulement les vers ſur le champ, mais elle empêche encore qu'il ne s'en engendre; elle maintient le corps dans ſa bonne conſtitution, & en chaſſe toute ſorte de venin. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, eſt que la même once de mercure, après avoir communiqué à cette eau une ſi grande vertu, n'a rien perdu de ſon poids, comme nous l'expliquerons bien-tôt en

parlant de cette infinie vertu du mercure.

Mathiole rapporte qu'une femme ayant pris beaucoup de remedes pour se procurer l'avortement, avalla une livre entiere d'argent-vif croyant venir plus facilement à sont but par ce moyen que par tous ceux qu'elle avoit inutilement tentez ; & j'ai été témoin qu'une autre femme en avoit avallé une demi livre dans la même vûë, sans en recevoir d'autre incommodité que celle de ne point obtenir la fin qu'elle s'étoit promise, c'est à dire l'avortement.

Les sages femmes ont aussi coutume de donner dans les accouchemens laborieux un scrupule d'argent-vif, ce qui leur réüssit le plus souvent : & l'on a observé que les malades qui étoient tourmentez durant la nuit d'une grande soif, ont avallé des bouteilles entieres d'argent-vif, croyant boire quelque liqueur, désaltérante ; & qu'ils l'ont rendu par l'anus, sans qu'il leur en soit arrivé rien de fâcheux.

On sçait aussi que des femmes libertines ont quelquefois tenté de se défaire de leuts maris jaloux, en leur donnant de

l'argent-vif ; mais que ce mineral plus humain que n'étoient celles qui le donnoient, ne remplissoit aucunement leur attente, comme on le voit dans cette épigramme d'Ausonne.

Toxica Zelotypo dedit uxor mœcha marito,
Nec satis ad mortem credidit esse datum.
Miscuit Argenti lethalia pondera vivi,
Cogeret ut celerem vis geminata necem.
Dividat hæc si quis, faciunt discreta venenum,
Antidotum sumet, qui sociata bibet.
Ergo inter se se dum noxia pocula certant,
Cessit lethalis noxa salutiferæ.
Protinus ut vacuos alvi petiêre recessus,
Lubrica dejectis quà via nota cibis.
Quam pia cura Deûm, prodest crudelior uxor,
Et cum fata volunt bina venena juvant.

Voici comme l'on peut traduire ces vers.

Vne femme infidelle ayant donné du poison à son mari jaloux, & craignant de ne lui en avoir pas assez donné, elle y mêla une dose considerable de vif-argent, afin de le faire perir plus promp-

tement. Chacune des ces drogues à part eſt un poiſon, & les deux enſemble font un contre-poiſon excellent. Ainſi le combat de ces poiſons ſauva la vie au mari, en le purgeant par les voyes ordinaires. Digne effet de la providence des Dieux! L'excès de la cruauté d'une femme devient ſalutaire à ſon mari dont elle veut ſe défaire ; & quand il leur plait un double poiſon devient un remede.

L'on ſçait auſſi que ceux qui ramaſſent l'argent-vif dans les minieres, en avallent ſouvent une aſſez grande quantité pour frauder leurs maîtres, & qu'après l'avoir rendupar les ſelles, ils le nettoyent, & le vendent en cachette.

Enfin nous éprouvons tous les jours que l'uſage du mercure en forme topique, n'eſt aucunement préjudiciable. Nous nous en ſervons par exemple pour tuër les poux, les puces, & les punaiſes; & quand un habit eſt farci de cette vermine, en répandant deſſus de l'argent-vif, ces inſectes meurent tous de bouffiſſure, & il ſuffit enſuite de ſecoüer l'habit pour les faire tomber ; & lors que ces animaux ſe mettent dans les cheveux, comme il arrive d'ordinaire aux enfans, alors.

℞. { *Du mercure crud , 1 drach.*

Mettez-le dans un mortier, & l'éteignez avec la ſalive. Après cela ajoûtez-y.

{ *De l'onguent blanc , 1 once.*

Agitez-le de nouveau avec le pilon , afin qu'il s'en faſſe un onguent noir.

Frottez la tête de cet onguent une fois ou deux ſeulement en trois ou quatre endroits, & tous les poux tomberont morts & conflez. Cet onguent eſt auſſi fort convenable aux hémorroïdes qui ſont fort tuméfiées & fort douloureuſes.

Il ne faut pas oublier ici que certains petits poux qui s'attachent aux poils des parties génitales , & qui ſont tellement adhérens à la peau de ces parties , qu'ils ſemblent y être fichez , ſe communiquent aiſément d'un ſujet à un autre par contagion. Car s'il arrive à quelqu'un de coucher une fois ſeulement dans le lit d'un autre particulier qui ſoit attaqué de cette vermine , il ne manquera pas d'en avoir une ample proviſion, qui s'attacheront à ſa peau auſſi fortement que s'ils étoient nez avec elle. Ces ſortes de petits poux , s'appellent en François morpions.

℞. { *De l'onguent rosat, 1 once;*
De l'argent-vif, 1 drach.

Broyez-les dans un mortier de pierre, si bien & si long-tems, qu'il ne paroisse plus aucun vestige du mercure.

Tous les Auteurs que nous avons citez, & toutes les experiences que nous avons alleguées, nous font conclurre très-sûrement & très-évidemment, que l'argent-vif pur, crud, & qui n'a encore reçû aucune préparation, non seulement n'est point un poison, mais peut même être pris interieurement sans aucun danger.

Il y a eu cependant un bon nombre de Medecins qui non-seulement n'ont jamais manié le mercure, mais qui ne l'ayant même jamais vû, n'ont pas laissé de le croire un poison mortel, & qui ont inspiré par leurs Ecrits la même opinion à une infinité de Lecteurs credules. Galien, Aece, le Conciliateur, Cardan, Fernel, ont été de ce caractére aussi-bien que beaucoup d'autres qui ont avancé sans aucun fondement solide, que l'argent-vif cause la stupeur, le tremblement, la convulsion, la paralysie, l'epilepsie, l'apoplexie, la lypothimie & quelquefois la mort.

Mais Quercetan dans ses conseils sur la verole fait bien voir dans quelle ignorance étoient ces gens-là sur la nature de l'argent-vif ; & cette controverse a été bien décidée par Sennert & par Zaout,

Après tout ce que nous venons de dire du mercure, qui contient à peu-près ce qu'en ont dit & pensé les vulgaires esprits, il ne reste plus qu'à examiner si l'argent-vif a été communément reçû pour le spécifique de la verole.

Quercetan le soutient tel dans les endroits que nous avons déja citez. Epiphame Ferdinand dans la 17e. de ses histoires assure qu'il a gueri cent cinquante verolez tous differens d'âge, de sexe, de pays, de temperament, & en des saisons toutes differentes, par l'usage du mercure ; & il se ressouvient en même tems de Du-Laurens, qui dit en avoir guerir plus de mille très-parfaitement & sans récidive par le moyen du même ; & qu'il prétend que la vertu alexipharmaque de l'argent-vif contre cette maladie, lui vient de ses qualitez occultes, ou de sa vertu spécifique, comme le soutient Felix Platerus.

Ceux au contraire qui nient que l'argent-vif ſoit le veritable antidote de la verole, ſont ceux-la même qui regardent ce remede comme un poiſon. Au reſte l'experience nous apprend tous les jours, comme elle nous l'a toûjours appris, que ces eſpeces de verole qui n'ont point cedé à l'uſage des vegetaux antiveneriens, & à celui des ſudorifiques, ont été gueries radicalement & ſans aucun danger par l'uſage du mercure.

Nous allons maintenant communiquer ſans aucune réſerve nos obſervations ſur l'argent-vif, & les principes ſur leſquels nous fondons nôtre doctrine à cet égard.

Il faut donc premierement ſçavoir que l'argent-vif, eſt un corps metallique, dans la production duquel la Nature a épuiſé toute ſon induſtrie, pour l'affranchir du joug qu'elle a impoſé à tous les autres mixtes : car on ſçait par experience que tous les autres corps mixtes ſont ſujets à l'altération, à la corruption, à la diviſion, & à la tranſmutation ; & qu'il n'y a que le mercure ſeul qui ſoit incorruptible, inalterable, indiviſible, & immuable, non ſeulement par les forces ordinaires des agens naturels, mais auſſi par l'ac-

tion des agens les plus forts, des liqueurs les plus actives, & de tous les diſſolvans que l'induſtrie des Artiſtes a juſqu'à preſent inventez, & de tous ceux qu'elle pourra inventer à l'avenir.

D'où il eſt aiſé d'appercevoir, combien ceux qui donnent des qualitez premieres à ce mineral, ou dans un degré extrême, ou dans un degré plus moderé, ſont éloignez de connoître ſa nature: car la qualité qui procede de tout le mixte peut abandonner ſon corps & ſe communiquer à un autre: au lieu que l'argent-vif qui eſt un corps indiviſible & inalterable, ne peut rien communiquer à un autre de ce qui lui appartient; parce que s'il perdoit quelque choſe de ſa propre ſubſtance, il ne ſeroit plus tel qu'il étoit auparavant: ce qui n'arrive jamais au mercure, comme on le peut prouver par une infinité d'experiences.

Ceux qui ont crû que l'argent-vif étoit un poiſon, n'ont pas mieux raiſonné par rapport à ſon indiviſiblité. Car ce qui eſt un poiſon doit neceſſairement tranſmettre quelque choſe de lui-même dans un autre corps, pour attaquer ſa vie & pour la détruire; ce qui eſt impoſſi-

ble dans l'argent-vif : il eſt donc par conſéquent impoſſible qu'il ſoit un poiſon.

De-là il faut conclurre que l'argent-vif ne pouvant être ni un poiſon, ni un aliment, il doit être regardé comme un remede. C'eſt pourquoi il ne le faut appliquer au dehors ni le donner au dedans ſans une grande neceſſité, & ſeulement lors que la maladie le demande abſolument: & nous ſommes perſuadez qu'il agit pour guerir une maladie, comme tous les autres medicamens ont coutume d'agir : au lieu qu'étant pris ſans neceſſité, s'il ne tuë pas comme un poiſon, du moins il peut être nuiſible, tant à cauſe de ſa merveilleuſe penétration, qu'à cauſe de ſon poids exceſſif, étant le plus peſant de tous les metaux après l'or.

Il faut ſçavoir en ſecond lieu, que comme l'argent-vif conſerve toûjours en lui-même ſon égalité, ſon indiviſibilité, & ſon inalterabilité, & qu'il eſt incapable de tout changement ; il tuë auſſi & détruit immanquablement tout ce qui étant âcre, ſalin & ſulphureux, ſemble avoir du penchant à agir contre lui & à le contrarier dans ſes operations: & il le change en toute autre choſe que

ce qu'il étoit auparavant, pendant qu'il reſte toûjours lui-même dans le même état; bien qu'il paroiſſe comme maſqué & aſſez different en ſa ſurface.

On ne peut diſconvenir que le mercure ne ſoit exemt de toute mauvaiſe qualité lors qu'il eſt ſimple, pur, & ſans mélange d'aucun autre corps: au lieu que venant à être mêlé avec des liqueurs acres, ſalées, & ſulphureuſes, il devient ſi pernicieux, qu'en moins d'un quart d'heure il peut tüer l'homme le plus robuſte, ce que l'on ne voit que trop ſouvent arriver par ſon ſublimé.

Mais il faut obſerver que ce n'eſt pas alors le mercure qui ſe change en poiſon, mais que ce ſont les ſels des liqueurs acres, qui ſe diſpoſent à attaquer vigoureuſement le corps du mercure pour l'ouvrir & le ronger, & qui ſe trouvant trop foibles pour l'entamer & le diviſer, ſont eux-mêmes changez ſur le corps du mercure, à la fermeté duquel ils ne peuvent donner aucune atteinte, en ſorte que réagiſſant ſur eux-mêmes, pour ainſi dire, faute de pouvoir mordre ſur ce mineral dont la ſubſtance eſt indiſſoluble, ils s'exaltent &

acquierent les proprietez d'un venin corrosif, en sorte que le prétendu venin du mercure ainsi masqué, n'est pas attaché au mercure même, mais est produit & coagulé sur son corps : car dès que le corps du mercure après sa calcination venimeuse, est séparé des sels qu'il a contractez par cette calcination, il redevient précisément tel qu'il étoit auparavant : ce qui n'arriveroit pas si quelque partie du mercure avoit été changée en venin; d'autant que le retour de la privation à l'habitude est impossible.

C'est donc en deux manieres que le mercure change en poison les corps auxquels ils se joint, ou par sublimation, ou par précipitation. Par exemple le sel de vitriol est changé par le mercure dans une nature corrosive & comme ignée. Car c'est par la force du feu qui l'éleve avec lui, & que ce sel se trouvant mêlé avec ses particules, il augmente leur acrimonie. Or voici comment on sublime le mercure.

℞. *Du mercure bien purifié,*
Du vitriol rougi, & du sel préparé, de chac. 1 livre;
Du sel nitre, 4 onces.

Broyez-les, & les mettez enſemble dans un mortier de pierre avec un peu de vinaigre, juſqu'à ce qu'il ne paroiſſe pas la moindre parcelle d'argent-vif. Toutes ces choſes étant bien-mêlées ſeront miſes dans une cucurbite bien lavée, ſur laquelle vous mettrez un Alembic a bec. Donnez le feu par degrez ſelon l'Art pendant huit ou dix heures, & recevez l'eau forte qui dégouttera par le bec de l'alembic, & vous aurez un mercure ſublimé blanc comme la neige ; & afin que vous l'ayez encore plus parfait, vous pouvez le ſublimer une ſeconde fois ajoutant pour chaque livre de mercure ſublimé une autre livre de ſel préparé, & quatre onces de vitriol, & vous le ſublimerez une troiſiéme fois avec le ſel ſeul.

Mais afin que vous connoiſſiez la conſtance immuable du mercure après l'avoir maſqué ſous cette apparence de ſel, vous verrez cependant par l'operation ſuivante qu'il n'eſt changé en aucune maniere.

℞. { *De la plus forte leſſive commune que vous pourrez avoir, deux pintes ;*
Du mercure ſublimé, demi livre. }

Mettez le mercure en poudre & le jettez dans cette lessive tiéde, & avant qu'une heure se soit écoulée le sel volatile du vitriol, & les autres sels seront dissouts;& pour lors l'argent-vif se trouvera au fond du vaisseau en forme fluide, & le sel de vitriol & les autres sels s'associeront au sel lixiviel.

Cette mecanique vous fait voir premierement la verité de ce que nous avons dit de la constance & indivisibilité du mercure. Vous voyez en second lieu que les esprits acres & salez, sont changez sur le corps du mercure qui agit sur ces sels, sans qu'ils ayent aucune réaction à son égard. Troisiémement il est manifeste que l'argent-vif n'est pas un venin par lui-même; mais que ce sont les sels qui se joignent à lui qui s'exaltent & aquiérent de nouvelles proprietez, & qui sont par conséquent changez en quelque chose de corrosif, de corruptif & de pourrissant.

L'argent-vif est précipité par des liqueurs fortes qui ont été auparavant exaltées par le feu, comme sont l'eau forte, l'huile de soufre, l'esprit de vitriol exprimé par le feu de réverbere,

l'eſprit de nitre, & par d'autres liqueurs ſemblables que l'on peut préparer par art chymique, & au moyen deſquelles il faut pour préparer ce précipité proceder comme il ſuit.

℞. { *De l'eau forte, ou des autres eſprits dont nous avons parlé, 2 onces;*
Du mercure coulant, 1 once. }

Mettez-les dans un vaiſſeau de verre en telle ſorte, que le mercure ſe trouve entiérement diſſout dans l'eau. Cette diſſolution étant faite mettez le vaiſſeau ſur un petit feu, afin que l'humidité de l'eau s'exhale en vapeurs, & qu'il ſe coagule au fond une matiere jaune : alors augmentez un peu le feu, & cette matiere jaune en ſe deſſechant ſe changera en une poudre très-rouge; & pour lors l'argent-vif eſt nommé précipité, & eſt un remede corroſif & cauteriſant très-puiſſamment. Cependant ſon action eſt un peu moins violente que celle du ſublimé corroſif.

La précipitation du mercure vient de ce que le ſel exalté dans ces liqueurs diſtillées qui ſont très-fortes, venant à attaquer l'argent-vif, ſe coagule ſur ſon

corps, & abandonne l'humidité aqueuſe qui le tenoit en diſſolution. Alors ce ſel mêlé avec les particules du mercure, & dépouillé de toute humidité, acquiert une penétration égale à celle du feu, & au moyen du mercure prend la nature d'un venin corroſif, pendant que le mercure reſte immuable ſous l'enduit de ce ſel.

En effet ſi le mercure précipité eſt fortement maceré dans l'eau commune, il ſe dégage du ſel qu'il a emprunté de ces liqueurs fortes, & ce ſel ſe trouve enſuite dans l'eau même ſous la forme d'alun de Roche, pendant que le mercure coulant ſe trouve aſſemblé dans le fond du vaiſſeau en même quantité qu'avant d'être précipité.

Outre ces deux manieres de ſublimer & de précipiter le mercure par leſquelles il eſt mortifié, & dont il ne faut jamais prendre interieurement, parce qu'elles cauſeroient infailliblement la mort aux malades, la Chymie pratique en a découvert une troiſiéme qui mortifie le mercure ſans lui communiquer aucune qualité plus mauvaiſe que n'en a le corps qui ſert à le mortifier : ce qui

arrive ainsi parce que ce corps n'est point d'une nature saline, c'est le soufre commun que la nature a mis en état de penétrer les corps metalliques, sans qu'il soit besoin que l'art l'exalte par le moyen du feu.

℞. { *Du soufre vif commun*, 1 *livre.*

Faites-le fondre au feu dans un vaisseau de terre, & jettez-y ensuite peu à peu du mercure crud une livre. Remuëz toûjours cette matiere avec l'espatule, jusqu'à ce que le soufre soit parfaitement mêlé. Réduisez après cela cette masse en poudre, & la mettez dans un vaisseau sublimatoire, & tenez-la pendant six heures à un feu gradué : & le mercure montera avec le soufre en cinnabre tout pareil à celui que l'on vend dans les boutiques. Il s'attache aux côtez du vaisseau & s'y coagule en forme de rayes.

Le mercure ainsi sublimé avec le soufre n'a aucun goût n'y aucune activité : ainsi il peut-être pris en telle dose qu'on veut ; car n'ayant aucune action, il parcourt toute la longueur des intestins sans faire aucun mal. Ce cinnabre a pourtant de merveilleux effets étant pris en parfum, comme nous le dirons cy-aprés.

Il eſt cependant à remarquer que bien des gens qui ſe ſervent de ce remede par pure empyrie, ſans en connoître la nature, ne ſçachant pas que le cinnabre eſt fait avec le mercure, promettent aux malades avec ſerment de ne ſe point ſervir de mercure dans leur traitement ; mais ſeulement d'une poudre qui leur eſt particuliere.

Le mercure ainſi converti en cinnabre ſe remet auſſi dans ſon premier état par l'operation qui ſuit.

℞. { *Du cinnabre bien pulveriſé, 1 livre.*
De la chaux vive pulveriſée, 3 livres. }

Mêlez-les enſemble exactement & jettez-les enſuite dans une retorte de verre, à laquelle vous joindrez ſon récipient. Donnez après cela à ce mêlange le feu par degrez ; & vous verrez que le mercure tombera tout coulant dans le récipient, abandonnant ſon maſque de ſoufre à la chaux à laquelle le ſoufre ſe joindra.

Ce mercure ainſi revivifié du cinnabre eſt très-pur, & nous devons nous en ſervir pour toutes nos préparations mercurielles, afin d'éviter les tromperies des Apoticaires.

L'argent-vif se mêle aussi & se mortifie en quelque façon avec les choses grasses, & pour lors étant appliqué sur le corps, il est attiré du dehors au dedans à cause de l'analogie qu'il a avec la vie animale, & penétre les pores de tous les endroits sur lesquels il a été étendu, & délivre le corps qu'il a penétré de toute contagion.

On mortifie l'argent-vif en plusieurs manieres ; car selon la commune opinion, la mortification de ce mineral ne signifie autre chose que sa réduction en menües parties, & toutes les fois qu'il est ainsi réduit, il se mêle avec beaucoup de facilité avec les corps gras & onctueux. Ce sera donc ainsi que vous procederez à sa mortification.

℞. { *Du mercure crud, 2 onces.*

Mettez-le dans un mortier de pierre, & jettez par dessus de la salive humaine toute recente : agitez-les ensemble avec le pilon, & peu à peu vous le diviserez en des atomes imperceptibles. Ou bien,

℞. { *Du mercure crud, 2 onces ;*
Du suc de limons, 1 once.

Mettez l'un & l'autre dans un mortier de pierre ; puis agitez-les avec le pilon,

& par ce moyen le mercure se divisera en atomes tres-déliez. Ou bien,

℞. { *Du mercure crud*, 2 *onces*;
De l'urine humaine, 1 *once*. }

Agitez-les de même dans un mortier; & vous aurez le mercure bien divisé.

Après avoir fait connoître les proprietez du mercure, comment les sels se joignent à lui, & comment ces sels en déployant contre lui toutes leurs forces pour le détruire, dégenerent eux-mêmes en des poisons corrosifs, le mercure conservant toujours sa substance immuable. Il s'agit maintenant d'examiner si le mercure guerit la verole par une maniere d'agir absolument impenétrable, ou si l'on peut après une recherche curieuse penétrer la mecanique d'une operation si surprenante.

Nôtre pensée est que la raison qui fait agir l'argent-vif contre le virus est très-évidente; & voici là-dessus nôtre raisonnement.

Les préparations de l'argent-vif que nous avons ci-devant rapportées font voir clairement que les sels acres & salez, & les liqueurs exaltées par l'action du feu, agissent de toutes leurs forces sur

ſur le corps du mercure, & l'attaquent avec toute la vigueur imaginable ; & que bien que ces liqueurs acres ſemblent avoir changé ce mineral par leur action, nous avons néanmoins fait voir en le réduiſant dans ſon premier état, qu'elles ont au contraire été elles-mêmes changées & mortifiées autour de ſon corps, qui eſt de ſa part toûjours reſté immuable & permanent.

Il eſt de plus certain par toutes les preuves que nous en avons données, que le mercure crud & fluide n'eſt point un poiſon dans les corps vivans, au contraire qu'étant pris interieurement il peut remedier à certaines maladies ; mais qu'il devient un poiſon très-funeſte lors que les liqueurs acres ſe changent elles-mêmes au tour de ſon corps, dont elles s'efforcent inutilement d'entamer le tiſſu.

Ces principes ainſi poſez ſur des experiences inconteſtables, nous revenons aux théorêmes ſur leſquels nous avons établi l'eſſence de la verole.

Nous avons dit que l'eſſence de la maladie venerienne conſiſte dans la dégeneration du ſuc nourricier, lequel en ſe

fixant devient acre & corrosif, ce qui est suffisamment marqué par ses effets les plus ordinaires ; puis que les ulceres, les caries, les douleurs cruelles, les érosions des amygdales, les corruptions des parties spermatiques, des cartilages, & des os, sont les effets que produisent necessairement les liqueurs corrosives : d'où nous avons lieu d'inferer très-certainement, que le virus exalte le sel du suc nourricier, & le rend acre & corrosif.

Supposons maintenant que l'argent-vif entre dans un corps infecté du virus, & qu'étant infiniment penétrant, il s'insinuë dans toutes les porositez de ce corps ; il est certain que le sel du suc nourricier exalté faisant actuellement un ulcere, une érosion, une corruption, ou causant une violente douleur en quelqu'endroit du corps que ce soit, venant ensuite à rencontrer le corps du mercure, il se met aussi-tôt en état d'agir contre lui : ce qui l'oblige à se séparer des parties auxquelles il s'étoit attaché, pour se joindre tellement à ce mineral, que le virus & le mercure ne fassent plus qu'un seul corps, comme il arrive à l'eau

forte & au mercure qu'elle diſſout, de ne plus paroître qu'une même choſe.

Par ce moyen le ſuc nourricier que le virus avoit exalté & fait dégenerer de ſa conſtitution naturelle, étant ſéparé des parties auxquelles il s'étoit attaché de la maniere que nous venons de dire, & s'étant précipité ſur le corps du mercure, il arrive que la nature des parties qui étoit auparavant opprimée par le virus, recouvre ſa liberté, & ſe met en devoir de chaſſer hors du corps ce précipité mercuriel, s'en déchargeant le plus ſouvent par les conduits excréteurs des glandes du goſier dont l'épiderme ſe déchire: ce qui donne lieu au flux d'une ſalive très-puante.

Elle s'en décharge auſſi quelquefois par les urines, quelquefois par les ſelles, & quelquefois par les ſüeurs; & cette décharge étant achevée, la nature fatiguée du combat qu'elle a ſoutenu reprend de nouvelles forces, & donne lieu à tout le corps affoibli tant par la maladie que par le remede, de ſe rétablir & de ſe fortifier.

Après cela l'on n'a plus à apprehender que la récidive, en cas que l'argent-vif

n'ait pas entraîné avec lui toute la matiere virulente. Or tout ce que nous venons d'alléguer, montre suffisamment que le mercure est le seul vrai & spécifique remede capable de guerir la verole.

Il ne nous reste donc présentement qu'à faire voir quelles sont les meilleures préparations de ce mineral que la chymie a inventées, & au moyen desquelles étant dépoüillé de toute sa malignité, on en peut user sans craindre qu'il cause aucun desordre.

Mais comme nous avons fait voir ci-devant que le mercure sublimé est un poison corrosif des plus puissans, en lui faisant subir la préparation suivante vous lui ôterez toute sa corrosion; & vous en ferez un medicament fort doux, que l'on nomme aussi pour cela mercure doux, ou dragon addouci.

℞. { *Du mercure sublimé, & du mercure coulant, de chac.* 1 *livre & demie.*

Mettez-les tous deux dans un mortier de pierre & broyez-les avec un pilon, jusqu'à ce qu'il ne reste aucun vestige de l'argent-vif, & qu'il n'en résulte qu'une

masse noirâtre. Mettez alors cette masse dans un aludel au feu de sable pendant six heures ; après quoi le mercure se trouvera sublimé. Le vaisseau étant refroidi cassez-le, & vous trouverez autour de ce vaisseau le mercure doux sublimé & crystallizé, dont les feces resteront au fond du vaisseau, que vous rejetterez avec la matiere noirâtre qui sera attachée au col du vaisseau. Et si vous sublimez ainsi six fois de suite le mercure doux, vous aurez le calomelan du Turquet.

La dose de ce mercure ainsi préparé est depuis un scrupule jusqu'à une drachme & demie, selon l'état & la constitution des sujets ; & on le peut mêler avec des pilules ou des conserves purgatives, avec la theriaque, la confection d'hyacinthe, & d'alkermes, ou avec d'autres semblables compositions, suivant l'idée du Medecin, & le besoin du malade.

Ce remede est très-efficace pour chasser le virus hors du corps avant que les douleurs, les tumeurs gommeuses, & les symptômes les plus fâcheux de la verole ayent paru : car quand ces accidens

ſe ſont une fois déclarez, il donne veritablement aux malades quelque ſoulagement ; mais il ne les guerit pas entiérement.

La qualité du mercure n'eſt pas toujours égale, car il eſt plus ou moins bon, ſelon l'endroit d'où il eſt tiré. C'eſt pour cela que celui que l'on tire des minieres voiſines de l'or & de l'argent eſt eſtimé le meilleur ; & pour cette même raiſon l'on fait beaucoup de cas de celui qui vient d'Eſpagne ou de Hongrie.

Il y a encore de l'argent-vif qui eſt gâté dans la terre même par le mélange des mauvaiſes matieres qu'il y trouve, comme ſont l'arcenic, l'antimoine, le plomb, la cadmie. De plus le mercure peut encore être alteré par certains Sophiſtiqueurs qui entendent ſi bien à y mêler le plomb, qu'étant ainſi mêlangé, il ne laiſſe pas de paſſer au travers du chamois, ce qui fait qu'il eſt très-difficile d'en connoitre l'alteration.

Voici néanmoins les marques auxquelles on peut connoitre le bon & legitime argent-vif. Premierement l'argent-vif eſt eſtimé bon quand étant pouſſé au feu dans une rétorte il ne laiſ-

ſe aucun excrément. Secondement lors qu'étant évaporé dans une cuillere d'argent ſur les charbons ardens, il laiſſe une marque jaune ou blanchâtre à la cuillere, & quand il y en laiſſe une brune ou noirâtre il a beſoin d'être purifié, 1°. en le faiſant paſſer au travers du chamois ſur lequel il laiſſe quelques excrémens groſſiers : mais cette purification n'eſt pas bien ſûre, comme nous l'avons déja marqué.

On peut encore purifier le mercure par la lotion avec le vinaigre ſeul, ou avec la leſſive de chaux vive & de cendres gravellées, ou avec la leſſive de ſavon, en l'agitant fortement avec ces liqueurs, & en le ſéparant ſoigneuſement des ordures qu'il y laiſſe. On le purifie encore en l'agitant fortement avec l'eſprit de vin dans un vaiſſeau de verre, & l'on voit un excrément noirâtre aux côtez du vaiſſeau.

Ce mineral peut encore être purifié par la diſtillation qu'on en fait dans une rétorte ſur un feu aſſez vif ſans addition ou avec l'addition du ſel de tartre, de la chaux vive, ou de quelqu'autre matiere ſemblable ; & il eſt encore très-bien pu-

rifié en l'amalgamant avec des métaux parfaits, & en retirant ensuite le corps amalgamé par la rétorte. Mais sa purification la plus parfaite consiste à le révivifier du cinnabre, comme nous l'avons dit ci-devant.

Or le mercure précipité que nous avons dit n'aguere être un poison corrosif, est changé par la préparation suivante dans un turbith mineral qui est un remede excellent.

℞. { *Du mercure précipité*, 2 *onces*; *De l'huile de soufre tirée par la campane*, 4 *onces*. }

Mettez l'un & l'autre dans une rétorte de verre sur les cendres chaudes pendant deux jours, distillez-les ensuite, & les cohobez trois fois, & à la derniere fois poussez le feu fortement ; & alors vous aurez dans la rétorte le turbith mineral que vous réduirez en poudre, & que vous laverez ensuite trois fois dans l'eau chaude, & quand la poudre sera bien seche, vous verserez ensuite l'esprit de vin dessus que vous ferez brûler entiérement par trois fois : après quoi vous aurez une poudre fort addoucie, dont vous donnerez depuis cinq grains

jusqu'à huit, selon la force & la constitution des sujets que vous aurez à traiter.

Vous pourrez mêler ce mercure avec les pilules purgatives, les conserves, & les confections cordiales. Il purge doucement les malades par haut & par bas, & cause aussi quelquefois un leger flux de bouche. Il calme tellement tous les symptômes de la verole, que les malades paroissent parfaitement gueris : mais après le mal ne manque gueres à se produire de nouveau.

Comme le cinnabre que nous avons dit être fait par la calcination du souffre commun avec l'argent-vif, après sa sublimation, ne produit aucun effet bon ni mauvais, étant pris interieurement en quelque dose que ce soit, il doit être regardé, comme une drogue inutile contre toute espece de verole; d'où il s'ensuit que l'on n'en doit user qu'en forme de parfum capable de penétrer tout le corps par ses porositez du dehors au dedans.

En effet le cinnabre réduit en poudre, puis jetté sur les charbons ardens s'enflamme & s'exhale dans une fumée épaisse & grossiere ; & cette fumée n'est au-

tre chose que le mercure mêlé avec le soufre par la sublimation & par la calcination, & dissout avec le soufre par le moyen du feu. Cette fumée a une telle sympathie avec la vie humaine, qu'il suffit qu'elle s'éleve au tour d'un corps sain ou malade, pour être engagée à entrer dans les porositez de ce corps, & à le penétrer jusques dans ses os mêmes & jusques dans leur moëlle la plus intime.

Ce parfum mercuriel a une si grande vertu qu'étant donné par un habile Medecin, il n'y a point de si petites parties dans le corps qu'il ne penétre, & de routes si étroites & si écartées où il ne se glisse, & où il n'entraîne & ne chasse absolument tout ce qui peut se rencontrer de virulence venerienne.

Aussi arrive-t'il souvent qu'un malade cruellement tourmenté de douleurs veroliques, en est parfaitement délivré après trois ou quatre parfums, ce qui lui donnant lieu de se croire gueri, le porte à cesser le remede ; mais parce qu'il ne suffit pas pour une parfaite guerison d'avoir calmé ce symptôme, mais qu'il faut encore détruire radicalement

& totalement ſa cauſe, il ſe peut bien faire que ce malade retombe dans le même accident, à cauſe que la virulence reſtée dans la maſſe de ſes humeurs s'y exalte de nouveau quelque tems après, & produit de nouvelles douleurs toutes ſemblables aux précedentes.

On peut dire au ſurplus que ce parfum mercuriel, eſt un remede univerſel très propre à guerir la verole de toute eſpece & dans tous ſes degrés, pourvû qu'il ſoit bien donné & adminiſtré; puiſqu'il guerit efficacement les ulceres, les puſtules, les douleurs, les duretez, les tumeurs gommeuſes, les nodus, les galles, les chûtes de poil, la phtyſie, l'hydropiſie, & tout ce que le virus peut cauſer au corps humain de plus fâcheux ſymptômes.

Mais ſi d'une part ce parfum a toute l'efficace & toute l'énergie que l'on peut deſirer pour guerir toutes ſortes de veroles, il eſt d'ailleurs bien fatiguant pour les malades & bien difficile à ſupporter, à cauſe des fâcheux accidens qu'il produit ordinairement en combattant le virus.

C'eſt pourquoi il eſt de la prudence

du Medecin, d'avertir ſes malades des maux cruels qu'ils auront à ſouffrir durant ſon operation, & même de les leur repréſenter encore plus grands qu'ils ne ſeront, afin que tant le malade que les aſſiſtans ne ſoient pas épouvantez quand ils verront arriver ces ſymptômes ſi terribles, & afin que la violence de ces accidens ne les porte pas à croire que le malade ait été empoiſonné, ſur tout ſi l'on venoit à mander un autre Medecin qui ne ſçachant pas que l'on eût donné ce remede, ne manqueroit pas de les confirmer dans cette fâcheuſe idée: au lieu que ſi le Medecin qui traite le malade a fait un juſte pronoſtique de tous ces accidens; il délivre ſon malade & ceux qui s'intereſſent pour lui de toute apprehenſion, & ſe fait regarder comme un Prophete.

Car quoi qu'il ſurvienne ſouvent de terribles accidens quand ce remede a été donné fort à propos, cependant ſi le malade eſt patient & obéïſſant, & ſi le Medecin eſt experimenté, ſoigneux, & attentif à remedier comme il doit à tous ces ſymptômes, qui mettent le malade dans un grand danger, l'heureuſe gueri-

ſon qui ſuccedera à toutes ces allarmes, jettera tout le monde dans l'admiration.

Il s'agit maintenant de faire connoître quels ſont ces horribles accidens, d'où ils procedent, pourquoi ils arrivent, & pour rendre tout cela plus palpable, de faire une courte repetition de ce que nous avons ci-devant établi dans nôtre théorie, c'eſt à ſçavoir que le virus étant un ſel corroſif exalté, de la nature de l'eau forte & des autres liqueurs exaltées par le feu, lorſque ce ſel corroſif exalté exerce ſa violence contre le corps humain, la fumée du mercure venant à le joindre, elle le ſaiſit comme l'eau forte jettée ſur le mercure, & il ne ſe fait qu'un même corps de l'un & de l'autre : & c'eſt ainſi que le mercure s'empare du virus qui tourmentoit cruellement les parties du corps ſur leſquelles il agiſſoit, & qu'il l'en ſépare & l'en détache.

Mais parce que la nature du corps ne peut pas ſouffrir long-tems ce qu'il y a d'étranger dans la ſolidité de ſes parties, elle fait tous ſes efforts pour chaſſer au plûtôt cette matiere virulente

dont le mercure s'eſt chargé, & elle ſe ſert pour cela des voyes qu'elle trouve les plus propres pour arriver à ſon but.

C'eſt la raiſon pour laquelle cette décharge ne ſe fait pas toûjours de la même maniere aprés l'uſage du parfum mercuriel, & qu'elle ſe fait quelquefois par la bouche, quelquefois par les urines, quelquefois par les ſüeurs, & quelquefois par les ſelles.

Toutes choſes bien conſiderées, il eſt facheux que cette matiere virulente s'échappe par la bouche : car pour lors la langue, le goſier, les gencives, le palais, les lévres, & l'interieur des joües ſe tuméfient extraordinairement, & juſqu'à un tel point que la langue ne peut être contenüe dans la bouche, & que les malades ne peuvent ni boire ni manger.

Aprés cela ces mêmes parties s'ulcerent, & fourniſſent une grande quantité de ſalive ſanieuſe, viſqueuſe, & très-puante, qui leur cauſe en ſortant une douleur mordicante & très-vive ; & c'eſt-là ce qu'il faut que le Medecin prédiſe d'abord au malade, & la violence de ces accidens loin d'étonner le Medecin, doit

au contraire lui donner un bon augure du ſuccès de ſon traitement : car s'il conduit la barque comme il faut, la matiere la plus maligne étant évacuée dans l'eſpace de dix jours, l'orage ceſſera bien-tôt après, & le malade ſe trouvera quitte de ſa maladie.

Quelquefois comme nous l'avons dit, la matiere virulente qui doit être évacuée n'enfile pas la route du goſier, mais ſe portant vers le meſentere, elle cauſe d'abord une diarrhée, puis la dyſſenterie avec de legeres tranchées : ces accidens ne doivent étonner ni le malade, ni le Medecin, car ces accidens ceſſeront d'eux mêmes après trois jours ſans l'uſage d'aucun remede, & le malade ſe trouvera gueri.

Cette même matiere virulente enfile aſſez ſouvent la voye des urines, & ne produit alors d'autre accident, que celui de l'écoulement extraordinaire d'une très-grande quantité d'urine blanchâtre & groſſiere, qui ſera après quelques jours le préſage de la gueriſon du malade.

Enfin ce virus s'ouvre ſouvent le chemin de ſa décharge par les pores

de la peau, ce qui lui donne lieu de s'échapper tant par les ſueurs, que par l'inſenſible tranſpiration ; & cette voye eſt encore plus ſûre & plus agréable que toutes les autres, & ne laiſſe pas le moindre ſujet de crainte.

Après avoir ſoigneuſement obſervé tous les accidens qui ont coutume de ſucceder au parfum mercuriel , il nous reſte à examiner ce que le Medecin doit faire pour empêcher que ces accidens ne ſoient funeſtes aux malades.

4. Il faut pour cela leur interdire d'abord l'uſage de l'eau commune, comme un poiſon, parceque en les refroidiſſant & en les humectant trop , l'évacuation de la matiere morbifique eſt ſupprimée. Il eſt donc bien plus à propos qu'il boive de bon vin dans une quantité moderée.

En ſecond lieu l'air qui environne le malade ne doit point être froid, mais au contraire actuellement chaud, afin que ſes pores ſoient ouverts.

Troiſiémement il doit éviter tous les alimens qui peuvent fournir des cruditez , & comme il n'en peut prendre qu'en petite quantité, il eſt bon qu'ils ſoient fort nourriſſans.

5. Il faut en quatriéme lieu regarder les saignées, les purgations, & toutes les évacuations qui peuvent affoiblir la nature, comme des choses qui lui sont très-préjudiciables.

Enfin l'acte venerien est un venin mortel pour ces sortes de malades, parce qu'il abbat les forces, & qu'il dissipe beaucoup d'esprits. Cependant ces sortes de malades ont en ce tems-là beaucoup de penchant vers l'amour, parceque les remedes qui combattent le virus ont une si grande relation avec les parties genitales, qu'en se portant vers ces organes avec impetuosité, ils les irritent, les picotent, & y réveillent puissammen la sensation particuliére qui y réside.

Ayant suffisamment insisté sur les regles qu'il faut suivre dans la pratique du parfum, il est tems d'en venir aux formules de ce remede qui sont les meilleures. Sur quoi il est necessaire d'observer d'abord, qu'il ne faut point acheter le cinnabre pulverisé, parceque les Droguistes, pour gagner davantage, y mêlent du minium, qui ne se résout point en fumée; & ainsi le Medecin se

trouve frustré de son attente : achetez-le donc en gros moceaux sillonnez, puis réduisez-le en poudre ; ou pour mieux faire faites en vous même la préparation.

La premiere formule du parfum dont les Medecins ignoroient autrefois la composition, constoit à mêler le cinnabre dans des pilules composées de beaucoup d'ingrediens, & comme ils ne connoissoient pas la veritable énergie de ce remede, les Charlatans leur en imposoient à cet égard, en mêlant confusément beaucoup de drogues plus pernicieuses qu'utiles aux malades. La mixtion suivante a été ici regardée comme un grand secret dans l'hôpital des incurables de Naples.

℞.
De la lytharge, 5 onces,
De l'antimoine, & du cinnabre, de chac. 1 once;
Du polypode de chêne, & du rhapontic, de chac. 5 onces;
Du calamus aromatique,
De la cannelle,
Du macis,
De la noix muscade,
De l'alun,

Du vert de gris, & de l'aloës, de chac. 3 drach.
Du minium, & de la ſandaraque des Grecs, de chac. 1 once.

Pulveriſez tous ces ingrediens & les incorporez enſuite avec la terebenthine pour en pouvoir former des pilules, que l'on jettera ſur les charbons ardens.

On ne peut aſſez admirer la ſimplicité de l'Auteur de cette recepte, de s'être imaginé que la lytharge & l'antimoine jettez au feu pouvoient donner quelque effumation, vû que ce ſont des corps très-fixes, ſur leſquels le feu ne peut avoir aucune action; & ſa ſimplicité a été encore plus grande de penſer, que la fumée des autres ſimples végetaux qu'il a fait entrer dans la même recepte, pouvoit penétrer les poroſitez du corps. Cela étant, toute la vertu de cette compoſition dépend du cinnabre ſeul, lequel étant mêlé avec tant de drogues inutiles, perd lui-même beaucoup de ſa vertu.

Fallope s'eſt ſervi d'une autre formule qui s'éloigne moins de l'intention qu'on doit avoir, bien qu'elle ne ſoit pas encore auſſi ſimple qu'elle devroit l'être.

℞. { *Du cinnabre, 3 onces;*
De la sandaraque des Grecs, 1 drach. & demie;
De la myrrhe,
De l'encens,
Du bois d'aloës, & de la gomme ammoniac, de chac. 1 once.

Pilez ces drogues grossierement, & formez en des pilules avec la terebenthine, pour les jetter sur les charbons ardens dans le besoin.

Cette formule ayant le cinnabre pour sa base, ne doit pas être absolument rejettée; mais comme les autres drogues quoique pretieuses sont inutiles, comme par exemple le bois d'aloës; que le cinnabre n'a pas besoin d'être corrigé, car il n'y a que sa seule fumée qui penétre le corps, il est beaucoup mieux de laisser ces superfluitez; & de n'employer que le cinnabre seul avec un peu d'encens, tant pour corriger la mauvaise odeur du cinnabre, que pour le déguiser afin que le vulgaire ne le méprise pas, comme il fait assez volontiers les drogues qui lui sont connuës.

℞. { *Du cinnabre, & de l'encens pulverisé, de chac. 1 once.*

Mêlez les enſemble exactement, puis partagez cette doſe en dix portions égales en cas que le malade ſoit foible, en huit portions ſi les forces ſont mediocres, & en ſix portions s'il eſt fort & robuſte, & lui en faites uſer comme nous l'allons dire.

Purgez premierement le malade de ſes humeurs groſſieres & ſuperfluës avec le ſyrop de nerprun, ou avec les pilules *de tribus*, & le mercure doux. Après cela faites le couvrir, & mettez auprès de ſon lit un tonneau de bois mince comme celui de Naples qui n'ait aucun fond, & un petit ſiége en ſon milieu ſur lequel le malade ſe puiſſe aſſeoir commodément. Rempliſſez enſuite un rechaud de charbon bien allumé & laiſſez-le dans le tonneau ou dans l'étuve aſſez long-tems pour les beaucoup échauffer, les ayant préalablement couvert avec une bonne couverture de laine.

Faites alors entrer le malade nud dans l'étuve ainſi préparée, & le faites aſſeoir ſur le ſiége. Otez enſuite le grand feu du rechaud enſorte qu'il n'y reſte que trois ou quatre charbons. Après cela

donnez au malade une portion de la poudre fumigatoire, & dites lui de jetter lui-même cette poudre sur les charbons quand il commencera d'entrer en sueur.

De cette maniere la fumée de la poudre remplissant le tonneau ou l'étuve, & environnant tout le corps du malade, engagez-le d'y rester pendant un quart d'heure s'il lui est possible, après quoi sortant de l'étuve, il s'enveloppera d'un drap bien chaud, & se jettera dans son lit, où étant bien couvert, il suera durant une heure entiere très-abondamment. On l'essuyera ensuite, & on lui fera prendre un boüillon bien restaurant, & il gardera ainsi la chambre pendant 20 jours.

Le tems propre à donner ce parfum est plutôt avant le souper, qu'avant le dîner, parceque le virus est plus en mouvement le soir, que le matin, & par conséquent plus disposé à ceder au remede. En cas que le malade soit foible, on ne lui donnera le parfum que de trois en trois jours. Une once de cinnabre suffit pour guerir toutes sortes de malades. Si c'est du cinnabre d'antimoine, une

demie once ſuffira, & ſi c'eſt du cinnabre naturel, deux drachmes ſuffiront.

Or comme les onctions mercurielles ſont encore fort en uſage particuliérement en Eſpagne, & qu'elles demandent les mêmes égards que le parfum mercuriel, il eſt maintenant fort à propos de donner quelques formules de ces onctions.

Il faut remarquer d'abord qu'il n'y a d'autre difference entre le parfum & l'onction mercurielle, ſi ce n'eſt qu'en donnant le parfum à un malade, le mercure entre dans ſon corps en forme de fumée, & qu'en lui faiſant l'onction, le mercure y entre ſous ſa propre forme. Au ſurplus dans l'adminiſtration de l'un & de l'autre, on a toûjours la même indication.

6. Cependant il eſt plus ſûr de le donner en fumée qu'en onction, parcequ'étant donné en onction, il entre en plus grande quantité & plus impetueuſement dans le corps du malade, & y cauſe par conſéquent des ſymptômes plus prompts & plus fâcheux : outre qu'en donnant le mercure en fumée, le Medecin eſt beaucoup plus ſûr de la doſe

qu'il en donne au malade, que lors qu'il le donne en onction : sans compter qu'il est encore plus maitre de cesser d'en donner, lors qu'il craint qu'il ne fasse du desordre.

C'est pourtant une verité constante qu'aux tumeurs gommeuses fort obstinées, aux nodus, & même aux douleurs veneriennes qui ne cedent pas au parfum, l'onction mercurielle produit d'ordinaire de tres-bons effets. Ainsi après avoir préparé le malade de la même maniere que nous l'avons enseigné avant de lui donner le parfum, il faut observer dans l'onction mercurielle les mêmes circonstances ; si ce n'est qu'avant d'entrer dans l'étuve l'onction doit lui avoir été faite, ensorte que l'étuve où il entre ensuite, & où il reste pendant un quart d'heure, ne sert qu'a faire penétrer plus aisément & plus promptement l'onction qu'il a reçûë.

Les formules des onctions mercurielles sont si differentes à raison des ingrédiens qui y sont ajoutez inutilement, ou simplement pour le faste, quand on a de Grands Seigneurs à traiter, qu'il seroit ennuyeux de les rapporter toutes.

Voici

Voici celle qui eſt la plus uſitée dans la Ville de Naples.

℞. { *Du mercure, & de la graiſſe de porc nouvelle, de chac. 8 onces :*
De l'huile de laurier, une once ;
De l'huile de bois de gayac diſtillée, 1 once & demie ;
Du ſtyrax, 1 once que l'on diſſoudra dans 1 once & demie de terebenthine, pour en faire un onguent ſelon l'art. }

Jean Zvelfer dans ſes remarques ſur la Pharmacie d'Auſbourg, donne cette recepte.

℞. { *Du mercure crud bien purifié, & de la vieille axonge, de chac. 1 livre ;*
De la lytharge d'argent, & de la ceruſe, de chac. 2 onces ;
De la myrrhe,
De l'encens mâle,
Des gommes bdellium, & ammoniac, de chac. 1 once ;
De la thériaque d'Androm. & du mithridates de Damoc. de chac. une once ;
De l'onguent d'althea, 2 onces & demie ;

De l'huile de laurier, 4 onces ;
De la graiſſe de viperes, 2 onces ;
De la réſine de pin, 2 onces & demie.

Diſſolvez les gommes dans l'eſprit de vin, puis les ayant mêlées avec le reſte, formez-en un onguent ſelon l'art.

Mais l'aſſemblage de tant de drogues ou à cauſe de leur viſcoſité, de leur épaiſſeur, & de leur onctuoſité, ou à cauſe des chaux du plomb, comme ſont la lytharge, & la ceruſe, diminuë l'efficace du mercure, ferme les pores, bouche la peau, & l'empêche de penétrer intimement la ſubſtance des parties : & il ne faut pas dire que cet amas de drogues corrige ſa malignité, puis qu'elles ſervent plûtôt à le lier, à l'empêcher d'agir, & à former des obſtacles à ſon paſſage, enſorte qu'il n'en paſſe pas une aſſez grande quantité, & que ce qu'il en paſſe loin d'être actif & animé, reſte engourdi & ſans énergie dans le tiſſu des premieres parties qui le reçoivent : ce qui fait qu'il n'y excite pas de grands deſordres ; & c'eſt pour cela même que les malades qui paroiſſent parfaitement gueris par les onctions, retombent bientôt après.

D'où il faut conclurre que les onctions mercurielles les plus ſimples ſont auſſi les plus efficaces : au lieu qu'étant embarraſſées d'un grand nombre d'ingrediens, il arrive que dans un tel fatras, il y en a beaucoup plus de nuiſibles que de profitables. Voici la formule dont nous nous ſervons.

℞.
De l'argent-vif éteint avec le ſuc de limons, 2 onces ;
De l'axonge de porc lavée avec de bon vin, 4 onces ;
De l'onguent de noix muſcade, 1 once.

Mêlez tout cela pour un onguent ſelon l'art.

Il ſuffit de frotter avec cet onguent les paumes des mains & les plantes des pieds ; & le mercure ainſi adminiſtré penétre auſſi aiſément toutes les parties du corps que le parfum. S'il y a en quelque endroit du corps que ce ſoit quelque tumeur gommeuſe rebelle & opiniâtre, on la guerira en frottant ſimplement l'endroit tuméfié avec cet onguent mercuriel.

Quand un malade eſt robuſte on peut lui faire l'onction pluſieurs jours de ſui-

te : mais on ne doit la faire que de deux en deux jours à un ſujet foible. On pourra auſſi employer juſqu'à une once d'onguent pour un ſujet fort , au lieu qu'une demie once ſuffira pour un ſujet débile.

Avant de faire l'onction , il faut frotter fortement les parties douloureuſes avec un linge , puis l'onction étant faite il faut que le malade entre dans l'étuve , l'envelopper d'un linge bien chaud quand il en ſort , puis le jetter dans un lit & l'y bien couvrir , & qu'il y reſte pendant une heure pour y ſuër ; après quoi on l'eſſuyera & on le mettra enſuite dans un lit bien chaud.

On ne peut pas facilement déterminer le nombre des onctions que l'on doit faire à chaque malade , parce qu'on leur en doit faire plus ou moins ſelon la diverſité des temperamens, & ſelon le degré de la maladie : cependant il eſt aſſez naturel de les continuer juſqu'a ce que les gencives ſe tuméfient, ce qui eſt la marque d'un flux de bouche prochain: ou bien on les continuë juſqu'à ce que le corps ſoit ſuffiſamment évacué , juſqu'à ce que les ulceres de la bouche

ſoient gueris, ou pour mieux faire juſqu'à ce que les douleurs rebelles & les tumeurs gommeuſes ſe ſoient diſſipées.

Ce ſont là toutes les préparations mercurielles, tant interieures qu'exterieures, que l'on peut employer dans le traitement de la verole, la maniere d'en uſer, & les moyens de remedier aux accidens qui peuvent ſurvenir durant leur uſage. Mais quoique ces préparations ſoient fort exquiſes, elles ne ſont pourtant pas fort eſtimées des veritables Philoſophes qui en ont encore de plus excellentes, & par leſquelles l'argent-vif ſe trouve abſolument fixé, enſorte que trois grains d'une telle préparation ſuffiſent pour guérir les veroles les plus rebelles ſans aucune évacuation ſenſible. Tel eſt le mercure diaphoretique de Paracelſe & d'Helmont, dont j'ai donné la préparation dans nôtre Pyrotechnie philoſophique livre quatriéme chap. 3. article 4.

REMARQUES.

1. *Mais pour guerir radicalement....*] L'Auteur après s'être déterminé à donner la compoſition de ſon eau anti-ve-

nerienne, qu'il avoit déja beaucoup vantée dans les chapitres précedens, recüeille ici toutes les forces de ſon éloquence pour combler ſon éloge, en diſant que les malades qui n'ont pas été gueris par les décoctions, les parfums, & les onctions mercurielles, le ſont ſouvent par ſon uſage.

Qui ne s'attendroit après cela à voir entrer dans la compoſition de cette eau des drogues rares & inconnuës? Et quelle peut être la ſurpriſe des Praticiens, de lui entendre dire que la ſalſepareille, le gui-dechêne, la raclûre d'yvoire & de corne de cerf, l'antimoine crud & la canelle, n'ayant que des vertus médiocres entre les mains de ceux qui les employent tous les jours, ayent entre les ſiennes une ſi merveilleuſe efficacité qu'il n'y ait rien ſelon lui, dans tout ce que la Nature a produit, qui ſoit comparable à ce remede.

Il faut avoir une bonne proviſion de crédulité, pour ajouter foi à des choſes ſi peu croyables, ſur tout ſi l'on joint à cela la contradiction où tombe l'Auteur, quand après avoir dit qu'il n'y a point de meilleur remede au monde

pour guerir radicalement ces ſortes de douleurs, il dit bien-tôt aprés qu'il y en a de ſi opiniâtres qu'elles ne cedent ni aux remedes vulgaires, ni aux remedes chymiques ; & qu'alors il faut avoir recours aux parfums & aux onctions mercurielles, comme aux derniers remedes & aux plus efficaces. On ne ſçauroit gueres chanter la palinodie ſur un meilleur ton dans un même chapitre.

2. *Etant diſtillée elle acquiert......* Les perfections attribuées à l'eau anti-venerienne diſtillée paroitront fort équivoques à tous ceux qui connoiſſent les remedes, & qui ſçavent juger de leur effet ; la diſtillation étant autant propre à diminuër la vertu de certaines drogues, qu'à augmenter celle de quelques autres. Or il n'y a pas lieu de croire que la ſimple diſtillation ſoit plus propre à exalter la vertu des drogues qui entrent en la compoſition de l'eau anti-venerienne en queſtion qui ſont toutes fort compactes, que l'élixation qu'on en peut faire dans un vaiſſeau bien clos.

3. *Que ſi l'état des malades .....* Si ceux qui ſont un peu verſez dans le traitement des maux veneriens, & qui con-

noiſſent un peu les remedes , ont lieu d'être ſurpris d'entendre l'Auteur vanter ſon eau anti-venerienne, qui n'eſt compoſée que d'ingrediens fort communs & dont la vertu eſt bien bornée, comme un remede capable de tirer d'entre les bras de la mort les malades que les Vulgaires abandonnent comme incurables ; ils ne doivent pas l'être moins bien-tôt après, de lui entendre dire qu'il faut avoir recours à ſa Pyrothecnie, pour avoir des remedes encore plus efficaces contre les douleurs veneriennes.

Car quel remede pourroit être plus efficace contre ces douleurs, qu'une eau qui les calme en dix jours de tems, & qui ne convient pas ſeulement pour appaiſer ces ſortes de douleurs, mais qui eſt également propre à guerir les bubons veneriens tant vrais que faux, à diſſoudre les tumeurs gommeuſes, & à guerir même la verole univerſelle dans tous ſes degrez, quand elle eſt bien préparée & adminiſtrée ?

Cependant les remedes qu'il propoſe comme plus efficaces que ſon eau anti-venerienne, & qui l'obligent à ſe rétracter & à ſe dédire des grands éloges qu'il

lui avoit donnez, ſont le ſafran des métaux & le mercure de vie infuſez dans le vin ordinaire, & enſuite le turbith mineral.

Les deux premiers remedes ſont des vomitifs, qui peuvent être d'un bon uſage en bien des rencontres quand ils ſont bien placez ; & le turbith mineral eſt un fort bon remede pour guerir les veroles particuliéres & même la verole entiere quand elle eſt récente, mais il n'eſt pas ſuffiſant pour guerir radicalement une verole inveterée, non plus que les douleurs veneriennes opiniâtres & fort aiguës, qui en ſont les ſuites. Le flux de bouche excité par le parfum, ou par les frictions mercurielles eſt un remede beaucoup plus ſûr & plus certain, comme l'Auteur en convient preſque auſſi-tôt.

4. *Il faut pour cela lui interdire......* Quand l'Auteur nous dit ici qu'il faut interdire l'uſage de l'eau commune comme un poiſon dans le traitement de la verole, c'eſt outrer la choſe terriblement ; parce qu'il eſt certain que l'eau commune n'a point en elle même de qualitez, qui puiſſent la rendre un poi-

ſon dans le traitement de cette maladie.

Et à l'égard de la raiſon qu'il en allegue, en diſant qu'elle peut ſupprimer l'évacuation de la matiere morbifique, en rafraichiſſant & en humectant trop le corps du malade, il y a quelque diſtinction à faire; parce qu'il eſt certain qu'il y a des malades qui ne peuvent être trop rafraichis & trop humectez pendant cette cure, comme ſont les corps que l'on dit être d'un temperament bilieux, fort maigres & fort ſecs, à qui l'on peut fort bien faire uſer pendant tout le cours du traitement d'une ſimple tiſanne humectante & rafraichiſſante: mais à l'égard des corps fort gras & fort humides, il en faut uſer d'une autre maniere, & leur donner pour boiſſon ordinaire la décoction de gayac qui eſt abſorbante & deſſiccative, afin d'empêcher le trop grand engorgement des glandes du goſier & de la bouche, qui ſupprimeroit la ſalivation au lieu de la favoriſer.

Au reſte il faut obſerver par rapport aux corps maigres, que ſi la décoction de gayac deſſeche les gras dans le traitement de la verole, celle de ſalſepareille

ſoutient les maigres dans ce même traitement, & les empêche de tomber dans une entiere exténuation, ce que l'on n'auroit pas lieu de penſer ſi l'on n'en étoit certain par experience, vû la qualité deſſiccative que l'on attribuë vulgairement à cette drogue.

Quant à l'uſage moderé du vin que l'Auteur préfere ici à celui de l'eau commune, il n'aura pas de ſon côté les Praticiens de France, où la verole eſt ſurement mieux traitée qu'en aucun autre endroit de l'Europe; parce qu'ils ſont perſuadez par experience, que l'uſage du vin déterge trop promtement les ulceres de la bouche, & ne leur permet pas de durer aſſez long-tems pour fournir à un flux de bouche de 30, 40 jours, & quelquefois plus long, lorſque la maladie le demande. Auſſi l'Auteur prétend-il que dix jours de flux de bouche ſuffiſent pour guerir la verole : ce qu'on ne lui accordera pas, puiſqu'il le faut au moins de vingt jours pour une verole très-récente, & de 35, 40, & 50 jours quand la maladie eſt fort ancienne & fort compliquée.

Je ne prétens pas pour cela que l'on

ne puiſſe donner un peu de vin aux malades dans ce traitement, quand ils ſe trouvent extrémement affoiblis, ſoit par la fatigue du traitement, ſoit par l'abondance de l'évacuation : mais il faut le donner alors ſeulement pour remede, & non pas comme boiſſon ordinaire.

5. *Il faut en quatriéme lieu regarder.....* L'Auteur en condamnant ici les ſaignées, les purgations, & toutes les évacuations qui affoibliſſent la nature & qui diſſipent les eſprits, comme très-préjudiciables dans le traitement de la verole, ne s'éloigne pas du ſentiment du celebre Sydenham & du Sieur Junqken, qui prétendent non-ſeulement que le tems que l'on employe à préparer les malades pour le parfum ou pour les onctions mercurielles, eſt un tems perdu pour eux ; mais auſſi que ces préparations leur ſont nuiſibles, parce que les évacuations qu'on leur procure pendant ce tems-là ne ſervent qu'à les affoiblir, & qu'il ſeroit alors bien plus à propos de leur donner des forces que de les diminuer, pour les mettre en état de ſoutenir l'action d'un remede qui les diſſipe beaucoup, en procurant une fonte

generale de toutes les humeurs utiles & inutiles.

Auſſi Sydenham n'héſite point à dire que les ſaignées, les purgations, & les bains que l'on adminiſtre aux malades pour les préparer à l'uſage du mercure, ſont à leur égard un effet à peu près pareil à celui que la privation de leurs armes offenſives & défenſives, feroit au moment du combat à des Soldats qui ſeroient menacez d'une furieuſe attaque.

Muſitan qui écrivoit dans un climat fort chaud, nous paroit en rejettant ces préparations plus excuſable, que Sydenham qui exerçoit la Medecine dans un climat tout contraire. Les corps des Italiens naturellement debilitez par une forte tranſpiration, n'ont pas un ſi grand beſoin de ces évacuations préparatives que les Anglois, qui reſpirant dans un pais froid & voiſin de la mer, un air groſſier & fort humide, ont beſoin que leurs corps ſoient amollis, ouverts, & rendus perſpirables, afin que le mercure en puiſſe aiſément penetrer toutes les poroſitez : & ſi ce que cet Auteur dit lui-même à la fin de ſa Diſſertation ſur la verole eſt veritable, que l'air d'An-

gleterre ne permet pas que les veroles invéterées guerissent parfaitement en ce païs-là, parceque l'air y est trop grossier & trop humide, & que ceux qui en sont attaquez sont souvent obligez de passer en France, pour respirer un air qui leur soit plus salubre, il peut être bien vrai aussi, quoique Sydenham n'en convienne pas, que la methode que suivent les Medecins & les Chirurgiens François, d'user de suffisantes préparations avant de donner le mercure, contribuë autant en France que le bon air du climat, à la parfaite guerison de cette maladie qui ne peut souvent guerir en Angleterre, parceque les malades ont été d'autant plus mal préparez à recevoir le mercure, qu'ils en avoient un plus grand besoin, tant à raison de la grossiéreté & de l'humidité de l'air, qu'à cause des obstructions qui faisoient dans toute l'habitude de leur corps un grand obstacle à la penétration du mercure.

Cela posé, n'auroit-on pas lieu de croire que les Medecins & Chirurgiens François entendent mieux l'art de guerir les maux veneriens, que les Medecins & Chirurgiens Anglois? Puisque les

premiers ſçavent mieux diſpoſer leurs malades par une bonne préparation, à profiter de l'uſage du mercure dans le traitement des veroles invéterées, que ne font les Anglois qui les gueriroient peut-être auſſi-bien qu'on les guerit en France, s'ils n'omettoient pas cet article qui eſt eſſentiel, & que ceux d'entre ces malades qui ſont obligez de paſſer en France, y trouvent par conſéquent, non-ſeulement un air plus ſalubre, mais auſſi des Medecins & des Chirurgiens plus judicieux & plus experts, quelque choſe qu'en diſe Sydenham dans l'endroit cité.

Mais ſans vouloir compromettre la capacité des Medecins & Chirurgiens de ces deux Nations en ce qui concerne le traitement de la verole, & notamment le merite de Sydenham que toute l'Europe regarde comme un des plus habiles Medecins de ſon tems, & dont les Ouvrages ſont generalement eſtimez, diſons hardiment que nous ſommes également bien fondez non ſeulement en raiſon, mais auſſi en autorité & en experience, à avancer que les préparations telles qu'on les fait en France,

avant de mettre les verolez à l'uſage du mercure,ſont toûjours d'une très-grande utilité : mais que l'on peut cependant les étendre plus ou moins ſelon la difference du climat, la differente conſtitution des ſujets, & les divers degrez de la maladie ; qu'ainſi il faut moins de préparations dans un pays chaud, que dans un pays froid ; de moindres évacuations aux ſujets d'une foible conſtitution, qu'à des corps forts & robuſtes ; moins dans le traitement d'une verole récente, que dans celui d'une maladie invéterée.

Sur ce principe nôtre Auteur a pû ſe diſpenſer de faire à ſes malades de longues préparations avant de leur donner le flux de bouche ; parce qu'il les traitoit dans un climat fort chaud. Ceux qui les traitent à Paris dont le climat eſt beaucoup plus temperé, ont raiſon de leur faire des préparations plus longues ; & le Sieur Garnier Medecin de Lyon prend un parti fort judicieux dans le Traité pratique de la verole qu'il a joint à ſes formules, & qui eſt certainement ce qui a été écrit en François de plus inſtructif pour ceux qui commencent à traiter les maux veneriens, par rapport

à la pratique du flux de bouche, en faiſant à ſes malades de moyennes préparations, parce qu'il les traite dans un climat moyen entre l'Italie & celui de Paris.

L'autorité d'Hippocrate eſt préciſe, pour nous marquer la neceſſité de ces préparations, quand il nous enſeigne de rendre fluides les corps de ceux que nous prétendons purger; & la raiſon s'accorde parfaitement à l'autorité de ce grand Medecin, en ce qui regarde le traitement de la verole par la ſalivation : car ayant à donner un remede qui doit s'inſinüer dans les conduits du corps les moins penétrables, on ne peut mieux faciliter ſon paſſage, qu'en vuidant les vaiſſeaux qui peuvent être trop remplis, & en évacuant les humeurs groſſiéres qui pourroient l'embarraſſer dans la route qu'il a à parcourir.

Enfin l'on ſçait par experience, qu'une verole qui a fait beaucoup de progrès dans les parties ſolides, & qui a beſoin d'un long flux de bouche pour être guerie radicalement, n'eſt jamais traitée avec plus de ſuccès, que lors que le corps du malade a été ſuffiſamment préparé,

par les clysteres, par les saignées, par les purgations réiterées, par les bouillons alterans, & même par l'usage du lait lors que les sujets sont extenuez & fort affoiblis par de longues douleurs, & que le traitement de cette maladie manque souvent de réüssir, par l'omission de toutes ces précautions.

Au reste quelque répugnance qu'ait Sydenham à purger les malades dans le traitement de la verole, il convient néanmoins que la purgation est d'un grand secours, lors que le mercure mal administré se porte avec tant d'impétuosité vers les parties superieures, qu'il jette les malades dans un péril éminent: car la purgation, dit cet Auteur, est très-propre à réduire le flux de bouche au degré de moderation où il doit être pour ne point blesser le malade.

Il auroit pû dire que la saignée n'est pas moins convenable que la purgation, pour remedier à tous les desordres que peut causer le mercure lors qu'il est poussé avec trop de violence; & l'experience fait voir tous les jours que les saignées du bras, du pied, & des jugulaires répriment en fort peu de tems la

fougue de tous ces accidens. Il eſt bien vrai néanmoins que la ſaignée & les forts purgatifs ne conviennent pas, lors qu'on a des malades à traiter qui ſont exténuez & très-foibles : mais l'uſage des meilleurs remedes préſuppoſe toujours l'indication priſe des forces des malades.

L'avis de Sydenham n'eſt pas à ſuivre lors qu'il défend de purger les malades, pour arrêter le flux de bouche, quand il a duré autant qu'il faut pour guerir la maladie; car on ne peut douter que toute évacuation trop long-tems continuée ne ſoit préjudiciable à ceux qui la ſouffrent, & ne puiſſe les jetter dans l'épuiſement. Et quand cet Auteur dit qu'au lieu de détourner le flux de bouche par la purgation, il feroit encore plus à propos d'entretenir pendant trois mois après le traitement fini, une legere ſalivation, par quelques doſes de mercure doux priſes de huit en huit jours; il ne fait pas une propoſition digne d'un Medecin experimenté dans le traitement de la verole : car le flux de bouche n'eſt pas une évacuation que l'on puiſſe procurer, entretenir, & faire ceſſer comme on le

veut ; & quand cela pourroit se faire aussi aisément que cet Auteur le propose, cela ne conviendroit qu'a ceux que quelque affaire de la derniere importance auroit obligez .d'abreger leur traitement, & nullement aux malades qui ont donné tout le tems necessaire a un traitement pour être conduit dans toutes les formes.

6. *Il est cependant plus sûr.....* C'est prendre le change de dire , comme fait ici l'Auteur , que le mercure donné en onction entre en plus grande quantité & plus impetueusement dans le corps du malade, que lors qu'il est donné en fumée : car il est évident qu'une matiere réduite en vapeur, est toujours plus subtile que lors qu'elle est simplement divisée, quelques fines & déliées que puissent être les particules de sa division ; d'où il s'ensuit que la vapeur doit toujours avoir plus de facilité à penétrer les pores, que les particules simplement divisées, & conséquemment que la vapeur du mercure doit entrer en plus grande quantité , plus promtement , & avec plus de vigueur dans le corps d'un malade, que ses particules les plus fines & les plus déliées.

Auſſi un Auteur moderne * qui préfere aux parfums les onctions mercurielles dans la cure de la verole, comme font la plûpart des plus habiles Medecins & Chirurgiens François, allegue-t'il pour raiſon de cette préference, qu'il eſt toûjours dangereux de faire monter le mercure en fumée, parce qu'il ſe porte par ce moyen plus facilement à la tête, où il cauſe ſouvent de trés-funeſtes accidens.

Le même Auteur avoüe néanmoins que l'uſage des parfums doit être preferé pour ceux à qui la verole eſt à ſon dernier degré, parce qu'ils ſont plus propres que les onguens & les emplâtres à faire entrer le mercure profondément dans le corps des malades.

Au reſte ce que dit l'Auteur eſt veritable quand il avance, que l'on eſt plus ſûr de la quantité du mercure que l'on donne au malade quand on le donne en parfum, que lors que l'on fait des onctions mercurielles, parce que celui qui fait ces onctions en prend ſa bonne part. Mais nous ne le croyons pas auſſi-bien fondé, lors qu'il prétend que l'on eſt plus

* *Nic. De Blegny.*

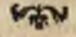
le maître de cesser d'en donner, lors que l'on craint qu'il ne fasse du desordre, parce qu'on ne voit pas bien sur quelle raison ce sentiment peut être appuyé. Il y a maintenant beaucoup de Medecins & de Chirurgiens qui donnent le flux de bouche par l'usage d'un mercure sublimé, douze, quinze & dix-huit fois, que l'on appelle panacée mercurielle. Ce remede fut mis en crédit il y a vingt-cinq ans ou environ par un nommé la Brune Medecin empyrique, qui en donna la recepte à feu Mr. le Marquis de Louvois, lequel ordonna que l'on en fit des épreuves aux invalides qui eurent un assez bon succès. Après quoi ce Ministre voulut bien que l'on rendit cette préparation publique par des imprimez. Il faut pourtant convenir que bien que cette préparation du mercure doive passer pour un bon remede dans le traitement des veroles récentes, ce n'est pas un moyen sûr pour guerir celles qui sont invéterées, comme la plûpart des Praticiens les mieux sensez n'en sont que trop convaincus par un grand nombre d'experiences : ce qui n'empêche pas cependant, que l'on ne puisse s'en ser-

vir utilement pour ſeconder les onctions mercurielles dans des ſujets qui ſont difficiles à émouvoir, auſſi-bien que pour prolonger le flux de bouche quand la maladie demande qu'il ſoit continué au-delà de ſon tems ordinaire. Mais il faut obſerver de commencer d'en donner de petites doſes, & de les augmenter peu à peu, juſqu'à ce que le remede ait à peu-près produit l'effet qu'on en attend; car quelque addoucie qu'ait été cette préparation mercurielle par un grand nombre de ſublimations, & par des lotions réiterées, elle eſt encore ſuffiſamment chargée de ſels corroſifs capables de faire des impreſſions fâcheuſes ſur les viſceres, & de cauſer à la bouche des ulceres gangreneux, quand on outre les doſes, ou qu'on les réitere inconſiderément, comme on le ſçait par des experiences qui ont été & ſont encore très-fréquemment funeſtes à beaucoup de malades.

Nous convenons au ſurplus que la théorie que l'Auteur a debitée dans ce chapitre, tant ſur les proprietez du mercure que ſur ſa maniere d'agir contre le levain verolique, eſt établie ſur de ſoli-

des fondemens, & marque également les connoiſſances qu'il a de la veritable Phyſique, & ſon experience dans la Chymie pratique, par les operations qu'il propoſe pour les diverſes préparations du mercure avec toute ſorte de régularité & de préciſion; & c'eſt encore avec beaucoup de raiſon qu'il condamne les formules trop chargées de drogues, tant pour les parfums mercuriels, que pour les onctions de même nature; parce qu'elles ſont plus capables de diminuer l'effet du remede que de l'augmenter.

En un mot les regles qu'il preſcrit pour l'adminiſtration de ces remedes, auſſi-bien que la préference qu'il donne aux onctions mercurielles dans la cure des maladies veneriennes les plus invéterées & les plus rebelles, marquent un Praticien conſommé dans ces ſortes de traitemens.



CHAPITRE

Chapitre XX.

Des tumeurs gommeuſes.

Les douleurs veneriennes ſont des ſymptômes très-fâcheux ; mais les tumeurs gommeuſes ſont encore pires. Toute la violence des douleurs nocturnes ne leur eſt pas comparable ; & l'on peut dire que ces tumeurs ſont plus douloureuſes que la douleur même. Elles ont coûtume de ſe manifeſter pendant ou aprés les douleurs veneriennes. On les nomme tumeurs gommeuſes, parce qu'elles contiennent une matiere épaiſſe & gluante qui reſſemble aſſez à une gomme liquéfiée & diſſoute.

Leurs ſignes.

Elles ſont ſituées au tour des jointures des os, & le plus ſouvent à la tête, au front, aux parties exterieures des jambes, & en d'autres endroits dénuez de chair. On juge que les tumeurs qui arri-

vent en ces endroits ſont de ce caractére, quand le malade a été attaqué long-tems auparavant de quelque accident verolique, & quand elles ne tourmentent les malades que pendant la nuit.

Ces tumeurs ſont tantôt plus grandes & tantôt plus petites, & ſont auſſi plus ou moins dures. Elles ſont ordinairement de la nature des ſteatomes & des ateromes, & rarement de celle des melliceris ; & cependant elles ne ſont point enxiſtées. Elles ſont auſſi quelquefois de la nature des tophes, & quelquefois beaucoup pierreuſes ; en ſorte que l'on ne croit ſentir autre choſe que l'os en les touchant.

Leurs cauſes.

Les Vulgaires prétendent que ces tumeurs gommeuſes ſont cauſées par un phlegme & une melancholie tenace, mauvaiſe, & degenerée, à laquelle la Nature ne peut donner une coction parfaite, à cauſe que les viſceres ſont mal affectez & particuliérement le foye, qui communique ſa mauvaiſe diſpoſition aux parties où s'engendrent ces tophes

& ces tumeurs. Mais ce raiſonnement trivial n'a rien qui ſatisfaſſe davantage que tout le reſte du ſyſteme des Anciens, n'expliquant point la maniere dont s'engendrent ces tumeurs, & ne nous découvrant point la veritable matiere dont elles ſont formées.

Nous avons dit que les douleurs veneriennes étoient cauſées par le virus que le ſuc nourricier des parties communique au ſang : car le ſang eſt plus chargé de ſels que le ſuc nourricier. Que ſi ce ſel du ſang qui eſt porté par les arteriolles capillaires s'embarraſſe dans le tiſſu du périoſte, étant empreint du virus, il s'y exalte & devient corroſif : ce qui fait qu'il y excite d'abord des douleurs exceſſives : s'il s'épanche entre le périoſte & l'os, & qu'il y reſte ſans mouvement, il y cauſe des douleurs fixes inſupportables, & enſuite des tumeurs gommeuſes, dont la douleur ne ſe peut exprimer, & enfin des tophes & des nœuds.

Leur pronoſtique.

Ces ſortes de tumeurs ſont d'abord de ſimples dépôts, mais pour peu qu'on

les neglige, la matiere qui les forme ronge les os ſous le période, les corrompt, & les carie.

Leur curation.

Pour réſoudre les tumeurs gommeuſes, les Vulgaires commencent par purger les malades avec les purgatifs les plus communs, & en viennent enſuite à une décoction de ſalſepareille, comme à une boiſſon capable de temperer le foye : car ils eſtiment la ſalſepareille beaucoup plus efficace, que le bois & l'écorce du gayac.

Cependant nous avons obſervé, que la ſalſepareille n'a jamais eu le pouvoir non pas de diſſiper les tumeurs gommeuſes, mais même les ſimples douleurs veneriennes, tant à cauſe de la mauvaiſe maniere dont ils la préparent, qu'à cauſe que ce foible ſecours eſt impuiſſant contre des ſymptômes ſi violens, qui demandent des remedes plus énergiques.

Auſſi appliquent-ils enſuite ſur ces tumeurs l'emplâtre *de Vigo*, double ou triple de mercure ; ou bien ils y font des

onctions mercurielles : mais quoi que ces emplâtres & ces onctions fondent quelquefois ces tumeurs, il en arrive encore de plus grands accidens, à moins que l'on ne guerisse en même tems la verole radicalement : car cette matiere gommeuse étant fonduë passe dans la masse des humeurs, où elle cause une verole generale.

J'eus lieu il y a quelques années de faire cette observation sur une pauvre femme, laquelle ayant une tumeur gommeuse des plus douloureuses au vertex, qui l'obligeoit à passer les jours & les nuits dans des plaintes & des cris terribles, vint enfin me consulter sur sa maladie : mais parce qu'elle avoit encore une maladie plus fâcheuse qui est la pauvreté, à laquelle il n'y a point de remede, à peine pût-elle avoir de l'emplâtre *de Vigo* double tel que je l'ai décrit ailleurs, dont l'application appaisa ses douleurs, & dissipa sa tumeur gommeuse en huit jours de tems. Mais bientôt aprés la matiere de cette tumeur passa de la tête, dans toute l'habitude de son corps ; en sorte que toute la surface de sa peau se trouva couverte de pustules

veroliques, & cette verole univerſelle la fit perir faute de moyens pour s'en faire traiter dans les formes. Sennert propoſe l'emplâtre ſuivant comme un remede éprouvé.

℞.
De l'emplâtre diachilon gommé, 1 *once;*
De l'emplâtre diachilon ſimple, demie once;
Du mercure éteint avec la ſalive, 1 *once;*
De l'huile de gayac, ce qu'il en faut pour former un emplâtre.

Cet emplâtre ne differe pas beaucoup de l'emplâtre *de Ranis,* c'eſt pourquoi l'on n'en doit attendre que les mêmes effets.

On fait encore l'onction d'huile de gayac ſur les tumeurs gommeuſes; mais ſans en tirer aucun avantage : car loin que nous ayons jamais vû cette onction fondre ces tumeurs, nous ne lui avons jamais vû appaiſer les ſimples douleurs veneriennes : auſſi loin de répondre aux éloges que les Chymiſtes lui ont donnez, elle n'a fait que nous convaincre de la vanité de leurs promeſſes, & nous donner lieu de la rayer de la liſte des bons remedes.

D'autres tâchent à diſſoudre ces mêmes tumeurs par l'uſage de l'eſprit de vin, mais ſans aucun ſuccès ; cet eſprit étant un foible réſolutif dans un cas pareil, & quand même il en feroit quelque réſolution, elle ne ſerviroit qu'à augmenter le mal, & à le rendre plus fâcheux : car la matiere la plus ſubtile étant réſoluë, les nœuds & les tophes ſubſiſteroient toûjours, la portion groſſiere réſiſtant à l'action du remede.

Quand ces tumeurs ſe trouvent incapables de réſolution, ils font ce qu'ils peuvent pour les mener à ſuppuration, bien qu'elles n'y tendent point par elles-mêmes ; & ils ſe ſervent pour cela de differentes huiles, comme ſont celles d'amandes douces, de lis, & de camomille ; & de differentes graiſſes, comme ſont celles de poule, de porc, & d'autres de même qualité, encore veulent-ils qu'elles ſoient rances & fort vieilles. Ou bien ils ſe ſervent de l'emplâtre de Galien.

℞. { *Du jambon ſalé, rance, & fort vieux :*

Faites-le cuire & gardez-en le boüillon, dans lequel vous ferez cuire du fromage

aussi fort vieux & fort pourri en consistence d'emplâtre.

Ils appliquent cet emplâtre sur les tophes, sur les nœuds & sur les tumeurs gommeuses. Quelques-uns se servent aussi des emplâtres de mucilages & du fils de Zacharie.

Les Vulgaires mettent les tumeurs gommeuses au rang des tumeurs froides, comme sont les ateromes, les stéatomes, & les melliceris, qui contiennent toutes une matiere tenace, grossiere, rebelle à la maturation, & qui est enfermée dans un thiste : mais ce qui nous surprend davantage, est que ces gens-là veüillent tenter la suppuration des tumeurs de ce caractére, par le moyen de ces huiles, de ces graisses, & de ces mucilages, qui sont toutes matieres aussi peu capables d'agir sur des tumeurs de cette qualité, que le sont les onguens pour guerir les hernies.

1. Cependant aprés une longue application des suppuratifs sur ces tumeurs gommeuses, il semble en touchant la peau qu'elles se sont considérablement amollies, ce qui trompant les Chirurgiens, les porte à en faire l'ouverture ; &

lors qu'ils trouvent l'os carié ſous les chairs, ils le ruginent pour enlever la carie, ou bien ils y appliquent le feu pour la détruire. Après cela ils font ſuppurer les levres de l'ulcere, l'incarnent enſuite & le cicatriſent.

Mais l'ouverture faite par le fer à ces ſortes de tumeurs eſt très-douloureuſe, & cauſe dans la ſuite de terribles accidens qui mettent les malades dans un très-grand péril, particuliérement lors qu'on la fait aux jointures & aux parties nerveuſes & tendineuſes.

Ces mêmes Medecins ſe ſervent encore ſur les tophes & ſur les nœuds de plus forts émolliens, comme ſont les racines de brione, de concombre ſauvage, d'althea, cuites dans l'eau de vie. Ils uſent auſſi de la gomme ammoniac diſſoute dans le vinaigre; ou bien ils y appliquent une plaque de plomb enduite du mercure.

2. Mais c'eſt ainſi qu'il faut proceder pour bien guerir ces ſortes de tumeurs. Appliquez d'abord ſur la partie malade l'emplâtre *de Vigo* triple de mercure, que vous y laiſſerez pendant 24 heures, & quatre jours après faites prendre au

malade le turbith mineral addouci, comme je l'ai marqué dans le traitement des douleurs veneriennes. Ou bien purgez-le avec l'extrait univerſel & le mercure doux.

Mettez-le enſuite à l'uſage des onctions mercurielles ou du parfum, avec les précautions que nous avons marquées : mais parce que le parfum & les onctions cauſent ſouvent de terribles ſymptômes, & que les malades ſemblent être dans un grand danger durant l'action de ces remedes, c'eſt avec raiſon que nous les rejettons, ayant d'ailleurs des moyens plus ſûrs pour réüſſir dans ce traitement.

Auſſi n'y en a-t'il point de plus certain & de plus efficace que nôtre eau anti-venerienne qui guerit ces tumeurs promtement, ſûrement, & agréablement, lors qu'on la prépare comme nous faiſons, & qu'on la donne ſelon nôtre maniere : car tous ces maux s'évanoüiſſent bien-tôt par l'uſage de ce remede, auſſi-bien que la verole generale dont ces malades ſont atteints, & ſans qu'il ſoit beſoin d'uſer d'aucun topique. S'il arrive neanmoins que ces tumeurs ne ſe

fondent pas entiérement, l'on pourra ſe ſervir de quelque onction mercurielle.

3. Nous tâchons quelquefois d'avancer la ſuppuration des tumeurs gommeuſes, quand nous y voyons beaucoup de diſpoſition; & nous nous ſervons pour en procurer en peu de tems la maturation parfaite & même l'ouverture, de nôtre emplâtre benit qui eſt le plus excellent de tous les remedes de ce genre; après quoi nous uſons de nôtre onguent magiſtral pour les mener juſqu'à la cicatrice, & cela avant de donner aux malades nôtre eau anti-venerienne, ou nôtre mercure diaphoretique que nous avons décrit ailleurs; qui ſont deux remedes par leſquels nous gueriſſons la verole radicalement & ſans retour.

Lors que les tophes & les nœuds ſont produits par un acide coagulant, nous les ouvrons avec le cauſtique mercuriel, que nous avons donné au chapitre du bubon, & après avoir vuidé la matiere, nous procedons comme nous venons de le dire ci-devant.

REMARQUES.

1. *Cependant après une longue appli-*

cation..... On ne ſçauroit trop faire d'attention à l'avis qui eſt ici donné aux Chirurgiens, de ne point ouvrir avec le fer les tumeurs gommeuſes, à cauſe, comme dit l'Auteur, des terribles accidens que cette ouverture produit, & du danger auquel elle expoſe les malades, ainſi que nous l'avons vû arriver pluſieurs fois, particuliérement comme il le marque fort bien, lors que ces tumeurs ſont aux jointures & aux parties nerveuſes & tendineuſes.

2. *Mais c'eſt ainſi qu'il faut proceder*..... Le traitement que l'Auteur propoſe ici pour guerir les tumeurs gommeuſes ne nous paroit pas ſûr. Nous eſtimons que l'uſage du turbith, du mercure doux, & de ſon eau anti-venerienne, ſont de foibles ſecours pour la gueriſon radicale d'un ſi violent ſymptôme, & que l'on ne ſçauroit trop-tôt mettre dans l'uſage du flux de bouche ceux qui en ſont atteints, pour les guerir de la verole generale dont ces tumeurs ſont un ſigne convainquant & très-univoque; & cela eſt ſi vrai, que l'Auteur lui-même eſt obligé d'avoüer que lors que ces tumeurs ne ſe fondent pas

entiérement par l'application des topiques, il faut avoir recours au parfum ou aux onctions mercurielles.

3. *Nous tâchons quelquefois.....* L'on doit non-ſeulement avancer, comme dit l'Auteur, la ſuppuration des tumeurs gommeuſes, mais on eſt même forcé de la procurer de tout ſon pouvoir, lors que la nature s'y porte d'elle-même, & celà par des emplâtres convenables, plûtôt que par le fer & par des cauſtiques, à cauſe des exceſſives douleurs & des dépots énormes que peut cauſer la violence de ces ouvertures.

L'emplâtre benit de l'Auteur ne nous paroît pas dans la compoſition qu'il nous en donne, un auſſi puiſſant remede qu'il le prétend pour ouvrir & mûrir ces tumeurs, non plus que ſon onguent magiſtral, pour les mener juſqu'à la cicatrice, avant de donner aux malades ſon eau anti-venerienne, ou ſon mercure diaphorétique.

Car s'il eſt vrai, comme il n'en faut pas douter, que l'on ne peut mener ces tumeurs ſuppurées juſqu'à la cicatrice, ſans traiter la verole generale qui en eſt la cauſe immediate, cette eau & ce mer-

cure diaphorétique étant ſelon l'Auteur, des remedes infaillibles pour guerir la verole, il ſeroit bien plus à propos de les donner aux malades dans le tems même que l'on applique des topiques ſur ces tumeurs, que d'attendre vainement la gueriſon du ſymptôme avant de traiter la maladie.

CHAPITRE XXI.

De la carie des os cauſée par le virus.

IL n'y a point de ſymptôme par lequel le virus marque ſi bien ſon caractére que la carie des os, où il ſemble qu'après avoir quitté tout déguiſement, il ſe montre à découvert & tel qu'il eſt aux yeux de tout le monde, inſultant par-là aux Medecins Vulgaires qui prétendent qu'il agit par une qualité occulte, ſa maniere d'agir ne pouvant être plus manifeſte que dans la production de cet accident.

Il eſt donc fort aiſé d'appercevoir que

le virus eſt un venin corroſif de la nature du ſel exalté : ce qui paroit ſenſiblement dans les caries, les ulceres, & même par les douleurs dont les malades ſont tourmentez ; tous ces ſymptômes n'étant que des effets d'éroſion : & lors que ce ſel eſt au plus haut degré d'exaltation où il puiſſe parvenir, il devient un très-puiſſant corroſif capable de ronger les os dans toute leur profondeur.

Les ſignes.

Quand les tumeurs gommeuſes ne ſe réſolvent pas par l'uſage des meilleurs remedes, c'eſt un ſigne certain que les os qui ſont au-deſſous ſont cariez : auſſi ceux qui ont de longues douleurs de tête cauſées par le virus, & qui n'ont pû être appaiſées par aucun remede, ne manquent pas d'avoir le crane carié au-deſſous, quoi que les tégumens reſtent en leur entier.

C'eſt encore un ſigne certain de la carie de l'os, quand les tumeurs gommeuſes qui ont été ouvertes ont de la peine à ſe cicatriſer, ou que l'ayant été, elles s'ouvrent de nouveau : car il paroit

par-là que la ſanie qui ſort de l'os carié penétre les chairs, ronge la cicatrice, & renouvelle l'ulcere ; d'où il s'enſuit très-certainement, que toutes les fois qu'un ulcere ſe forme & ſe r'ouvre pluſieurs fois, on a un juſte ſujet d'apprehender que l'os ne ſoit carié.

Il eſt très-ordinaire au virus de carier les os du palais & du nez, lorſque les ulceres de ces parties ont duré quelque tems. La ſanie corroſive & pourriſſante attaque d'abord ces os, qui lui réſiſtent d'avantage à cauſe de leur tiſſure denſe & ſerrée, & enſuite la chair qui eſt plus rare & plus poreuſe.

Or la carie de l'os eſt aiſément connuë par l'écoulement de la ſanie qui eſt plus abondant, que l'ulcere n'en devroit fournir par rapport à ſon étenduë. De plus cette ſanie eſt ſubtile, puante, & livide : la chair qui couvre l'os eſt molle, flaſque, & de mauvaiſe couleur ; parceque la ſanie altere & penétre ſon tiſſu de toutes parts.

Quand la carie de l'os n'eſt pas viſible, elle ſe fait ſentir quand on introduit la ſonde juſques ſur l'os au travers des mauvaiſes chairs qui le couvrent, &

quand on le ſent ſous la ſonde âpre, mou, & inégal, on ne doit pas douter qu'il ne ſoit carié. Si la ſonde n'entre pas bien avant, la carie eſt ſuperficielle, & quand on la pouſſe profondement ſans faire de violence, elle doit être cenſée très-profonde.

Les cauſes.

La penſée des Vulgaires eſt de croire, que les os ſont cariez dans la verole par une proprieté occulte du virus. Au reſte cette prétenduë proprieté eſt à leur égard, occulte dans ſa cauſe, & manifeſte dans ſes effets : ce qui fait que la laiſſant en ſon entier ils remedient à ſon effet ; ou bien ils donnent à leurs malades des medicamens qui les gueriſſent par une proprieté occulte. Mais ſi cette maladie a une cauſe, ils ne peuvent la connoitre que par ſes effets : & c'eſt ainſi qu'ils expliquent toûjours une choſe occulte, par une choſe encore plus cachée, & ce qui n'eſt point connu, par ce qui l'eſt encore moins.

Les os ſe carient dans la verole, lorſque les ulceres, les douleurs venerien-

nes, & les tumeurs gommeuſes, n'étant pas traitées d'abord methodiquement, ces corps durs qui ſont au deſſous reçoivent peu à peu l'impreſſion du ſel corroſif exalté à ſon ſupreme degré, qui fait enſuite un progrés continuel dans leur ſubſtance, d'où il arrive qu'ils s'alterent, ſe carient, ſe pourriſſent, & ſe mortifient.

Le pronoſtique.

C'eſt quelque choſe de très-pernicieux que la carie des os dans la verole : mais elle eſt encore plus cruelle quand elle arrive en des endroits où la Chirurgie n'a pas lieu d'exercer ſes operations pour la détruire, comme par exemple aux jointures, aux apophyſes des grands os, aux attaches des muſcles, aux nerfs, & aux tendons ; & la corruption & la pourriture de ces parties eſt tout à fait terrible.

La carie des os eſt un obſtacle invincible à la gueriſon des ulceres, & jamais on n'a vû un ulcere parfaitement gueri ſur un os carié. La chair livide ſur un os carié eſt d'un mauvais préſage ; parce

qu'elle marque une corruption entiere & parfaite tant de l'os que de la chair.

Quand l'os du palais eſt carié le malade parle d'une façon dès-agréable, parce que l'air qui devroit ſe briſer contre le palais comme contre une voute pour former le ſon, paſſe dans les conduits du nez par le trou de la carie, & ſort par les narines, au lieu de ſortir par la bouche : d'où il arrive auſſi que les alimens liquides que les malades prennent par la bouche, ſortent par les narines.

La Cure.

Pour guerir la carie de l'os, les Vulgaires conſument d'abord les chairs qui ſont au deſſus avec l'alun brûlé, ou en appliquant deſſus la poudre de ſabine, le calchantum brûlé, ou l'eau alumineuſe : ou bien ils coupent & enlevent tout d'un coup cette chair corrompuë, ou enfin ils la brûlent avec le cautere actuël ou potentiel.

Quand cette mauvaiſe chair ſe trouve ouverte en quelque endroit, comme elle l'eſt preſque toûjours, ils dilatent

cette ouverture en y introduisant une tente faite avec la racine de gentiane ou avec l'éponge préparée ; aprés quoi ils ruginent l'os carié, ou bien ils enlevent la carie & réduisent l'os à l'uni avec la poudre d'euphorbe, & de queüe de pourceau, & il guerissent l'ulcere avec les sarcotiques.

Si l'os est entiérement corrompu, ils attendent que la nature le sépare, mais comme la nature agit fort lentement dans cette séparation, & qu'elle est des 40, 50, & 80 jours à séparer les portions d'os gâtées de la totalité, durant ce long intervalle la virulence qui s'échappe de l'os carié gâte la partie saine, & l'on peut dire que de s'en remettre à la nature seule pour la séparation de la carie venerienne, c'est abandonner le malade à son mauvais sort.

Aussi ceux d'entre les Vulgaires qui sont un peu experimentez, aiment bien mieux en venir à l'emportement de l'os carié, que d'abandonner ainsi leurs malades ; & pour enlever la portion cariée, ils se servent du cizeau & du marteau, de la même maniere que font les Sculpteurs pour enlever la portion inutile de

la matiere dont ils font leurs ſtatuës ; & après avoir ainſi enlevé tout ce qu'il y a de livide & de noirâtre à l'os carié, ils appliquent ſur l'os ſain les poudres de myrrhe & d'ariſtoloche.

Lorſque l'os eſt tout à fait corrompu, ils l'enlevent, puis ils appliquent deſſus pour lui ôter ſon premier aliment, des medicamens fort deſſiccatifs, comme ſont les feüilles de juſquiame, les racines de queüe de porceau, des deux ariſtoloches, & d'iris, la gomme oppopanax, l'écaille d'airin, le verdet, & d'autres ſemblables remedes : ou bien ils y appliquent le feu actuël, & cet os ainſi privé de ſa nourriture eſt facilement emporté, ou tombe de lui-même, comme les feüilles des arbres tombent en automne étant privées de leur humide radical.

Si quelques os du crane eſt découvert, carié, ou corrompu, ils coupent la peau, ruginent l'os, & ſéparent ainſi la portion corrompuë de la partie ſaine : mais lorſque la carie eſt plus profonde, ils l'enlevent toute entiere avec le trépan; après quoi ils font une onction ſur la peau des environs avec l'huile roſat pour

prévenir l'inflammation. Ils appliquent par dessus durant 24 heures des plumaceaux trempez dans le blanc d'œuf battu. Ils humectent le cercle de l'os trépané d'eau alumineuse affoiblie avec l'eau de roses , & ils mettent par dessus l'emplâtre de bétoine & de gomme élemi.

Quelquefois ils bassinent la partie malade avec une décoction astringente faite avec les roses, la bétoine, le bois de gayac, dans le gros vin, & ils y ajoutent un peu d'alun : enfin ils cicatrisent l'ulcere avec l'onguent de plomb.

Les os du palais & du nez étant cariez, ils humectent la partie malade deux fois le jour avec l'eau alumineuse magistrale imbibée dans du cotton, & quelquefois ils se servent du miel rosat pour procurer l'issuë de la sanie : & ils détergent après cela l'ulcere avec l'eau alumineuse, ordonnant cependant au malade de le laver souvent avec la décoction de scabieuse , de plantain , d'aigremoine, & de roses ; ou bien avec celle de bois de gayac & de salsepareille faite dans l'eau de plantain ; & ils font prendre au malade des décoctions durant tout le cours du traitement.

Pour nous, ſelon les differentes circonſtances qui accompagnent la carie des os, nous la traitons differemment; & pour cela après avoir vuidé la plénitude, ſi l'os carié ne paroit pas, parce qu'il eſt couvert de mauvaiſes chairs, l'ulcere nous guide dans ſa découverte, & l'introduction de la ſonde nous en rend certains; & s'il nous paroit que la carie n'eſt pas fort profonde, nous conſumons toute la chair qui eſt au deſſus avec le précipité, ou avec nôtre eau de ſel ammoniac, ou avec ſon eſprit, ou avec l'eſprit de mercure, juſqu'à ce que la carie ſe montre dans toute ſon étenduë. Nous mettons enſuite l'os à l'uni avec la rugine: nous le touchons enſuite avec le baume de gerofle, dans lequel on a infuſé l'euphorbe, la queuë de pourceau, & la racine d'ariſtoloche ronde, ou bien nous y appliquons la bryone concaſſée.

Que ſi la carie eſt un peu profonde, nous enlevons l'os carié juſqu'à la partie ſaine. Enſuite nous uſons de ſarcotiques, & de nôtre onguent magiſtral pour cicatriſer l'ulcere.

En cas que la chair paroiſſe molle,

qui absorbent les superfluitez qui s'engendrent dans l'os corrompu, & qui préserve la partie saine de putréfaction, comme par exemple l'huile de souffre tirée par défaillance en la maniere qui suit.

℞. { *Du souffre jaune, 1 livre ;*

Faites le fondre sur un petit feu ; ajoutez-y ensuite.

{ *Du tartre brûlé & pulverisé, demie livre.*

Mêlez-les ensemble jusqu'à ce qu'ils soient entiérement refroidis. Après cela pulverisez-les, & les laissez dans un lieu humide jusqu'à ce qu'ils se changent en huile. Mettez cette huile sur les os cariez & corrompus. Le vinaigre distillé est fort propre pour séparer les os cariez, aussi bien que cette teinture d'euphorbe.

℞. {
De la queuë de pourceau,
De l'euphorbe,
Des racines des deux aristoloches,
D'iris, & de brione, de chac. demie once ;
De la myrrhe & de l'aloës de chac. 2 drach.
De l'esprit de vin, ce qu'il en faut ;

& tirez-en une teinture ſelon l'art.

Que ſi la corruption de l'os eſt ſi conſiderable qu'elle ne puiſſe être enlevée par ces medicamens,ou par d'autres tendans à la même fin , & que la carie ne ſoit pas trop profonde, il la faut enlever avec la rugine ou le ciſeau ; ſi elle eſt très profonde, il faut ſe ſervir du trépan ; & cette operation eſt faite quand toute la portion noire eſt enlevée. Enfin ſi l'os eſt carié dans ſon entier, il le faut emporter totalement.

Quand l'os du crane eſt carié, il faut couper les tégumens qui le couvrent ; & ſi cette inciſion excite un grand flux de ſang, il le faut arrêter par le moyen de nôtre eau arterielle décrite dans nôtre Pyrotechnie, ou au premier tome de nôtre Chirurgie qui concerne les tumeurs chapitre 15. où il eſt traité de l'aneuriſme.

Après cela il faut ruginer l'os, ou y appliquer la teinture d'euphorbe, ou de vitriol, ou l'eſprit de ſel ammoniac, juſqu'à ce que la carie ſoit détruite , obſervant de préſerver les bords de l'ulcere de l'atteinte de ces medicamens, en les cou-

vrant de plumaceaux enduits de remedes qui leur conviennent, mettant par deſſus l'emplâtre de minium, & les cicatriſant par le moyen de nôtre onguent magiſtral.

Lorſque la corruption de l'os eſt profonde, ou qu'il eſt gâté dans toute ſon épaiſſeur il faut emporter la portion cariée avec le trépan, puis penſer l'ulcere avec la teinture de géroflе, & appliquer par deſſus l'emplâtre de minium, puis le mener peu à peu à cicatrice, au moyen de nôtre onguent magiſtral. Ce traitement eſt long & fâcheux : c'eſt pourquoi il faut exhorter le malade à une longue patience, & cependant lui faire uſer de nôtre eau antivenerienne.

REMARQUES.

Quand la carie de l'os du palais a été aſſez conſiderable, pour y laiſſer une ouverture qui engage le malade à ſe ſervir de l'obturateur; en cas que le premier traitement n'ait pas gueri la verole radicalement, ou parceque le remede n'a pas été ſuffiſamment pouſſé, ou parceque le flux de bouche n'a pas été continué aſſez long-tems; il eſt fort dange-

reux de l'expoſer à un ſecond flux de bouche, parceque le tranſport que le virus détermine vers la bouche, pourroit aiſément cauſer une nouvelle carie, qui cauſeroit une ſi grande perte de ſubſtance, que l'obturateur ne ſeroit plus en état d'y ſuppléer : ce qui jetteroit le malade dans une aphonie incurable.

Il vaut mieux en ces occaſions traiter les malades avec les décoctions & avec les étuves, & même réïterer ſelon le beſoin ce traitement à diverſes repriſes, juſqu'à ce qu'on ait lieu de croire que le virus a été entiérement enlevé par les ſüeurs, ou du moins tellement énervé qu'il donnera aux malades de longues tréves.

Obſervons de plus que lorſque l'on donne le flux de bouche pour les grandes, anciennes & profondes caries qui ſont aux grands os, outre que le flux de bouche doit durer long-tems, & même être réiteré, il eſt encore d'une neceſſité abſoluë de traiter avec ſoin l'endroit carié juſqu'à parfaite gueriſon ; ſans quoi aprés la verole generale guerie, il reſteroit encore une verole particuliere au lieu carié, la nature ſeule ne pouvant

pas détacher de tout le corps de l'os, les grandes portions alterées qui doivent s'en séparer, à moins que l'art ne vienne à son secours : & c'est en ces occasions qu'il faut selon le conseil de l'Auteur, se servir non-seulement des medicamens, mais aussi du fer & du feu pour enlever la carie, & ne point quitter pendant tout ce tems-là l'usage des anti-veneriens, de peur que cette verole particuliere ne reproduise de nouveau une verole generale, & ne perpetuë à l'infini, pour ainsi parler, la cure de la maladie.





DE LA MALADIE VENERIENNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

Où il est traité de la phtysie venerienne.

NOus nous sommes efforcez jusquà présent de faire connoître l'essence & le caractére du virus, qui consiste comme nous l'avons suffisamment prouvé, dans la fixation des liqueurs volatiles qui circulent dans les corps vivans : car ceux qui connoissent les autres fixations volatiles qui

ſe font dans des corps qui en approchent, & à qui il arrive des changemens ſemblables, en réſiſtant comme elles à l'action de la chaleur vitale, n'ont pas de peine à ſe former une idée préciſe du caractére eſſentiel de cette virulence.

Nous avons de plus enſeigné en quoi conſiſtent les differences des affections particulieres que ce virus produit, pour tourmenter ceux qu'il attaque en diverſes manieres ; & nous avons fait voir que ces differences dépendent principalement de la diverſité des parties ſur leſquelles ce mauvais levain exerce ſa violence ; que lorſque le virus agit ſur les liqueurs, & qu'il ſe mêle intimement avec les ſucs qui roulent dans toute l'habitude, il produit le premier degré de la verole, qui comprend un grand nombre d'accidens qui manifeſtent diverſement la léſion de ces ſucs ; que s'il attaque les parties molles du corps, le ſecond degré du mal venerien ſe montre par des ſymptômes qui dépendent de la léſion de ces organes ; & qu'enfin lorſqu'il s'attache aux parties ſolides, il produit les effets du dernier degré de cette maladie.

Toutes les affections qui dépendent de ces trois degrez ont été expliquées avec beaucoup d'exactitude, en les faiſant connoitre par leurs propres ſignes, en faiſant obſerver ce qui nous peut porter à en juger en bien ou en mal, & en déclarant quels ſont les remedes les plus convenables pour en obtenir une gueriſon parfaite.

Mais parceque la phtyſie venerienne peut également ſucceder aux affections des trois principaux degrez du mal venerien, j'eſpere que l'on me ſçaura bon gré, ſi pour rendre ce Traité plus complet, & pour empêcher les jeunes Medecins d'heſiter dans le traitement de cette fâcheuſe maladie, j'en donne ici une explication un peu étenduë, & ſi je donne en même tems les moyens de proceder méthodiquement dans ſa curation.

CHAPITRE I.

Des noms que l'on croit ſynonymes à la phtyſie.

TOus les Auteurs tant Anciens que Modernes ont toûjours beaucoup inſiſté ſur les noms, afin qu'ayant bien fait entendre à leurs Lecteurs ce qu'ils prétendoient leur déſigner préciſément par ces appellations, ils ne leur laiſſaſſent l'eſprit embarraſſé d'aucunes notions équivoques & incertaines.

Mais la plûpart de ceux qui ſont profeſſion des Sciences & des Arts, ne ſe donnant pas la peine de ſe bien inſtruire de ces dénominations differentes, confondent bien des choſes, en leur donnant des noms qui ne leur ſont point du tout convenables.

Cet abus concernant les noms eſt cauſe qu'il y a bien des obſcuritez dans la Medecine, & que ceux qui commencent à étudier cet Art, ſont rebutez par la peine qu'ils ont à comprendre une infinité

de choſes dont la ſignification leur paroit douteuſe, comme il arrive dans la maladie dont il s'agit, qui eſt ſouvent déſignée ſous les noms de corruption, d'hectique, de maraſme, d'atrophie, de cachexie, & de phtyſie : ce qui fait que l'on croit tous ces noms ſynonymes, bien que ceux qui ont une veritable érudition ne ſoient pas de ce ſentiment. Avant donc que de parler expreſſément de cette maladie, il eſt bon de s'expliquer ſur la veritable ſignification de tous ces termes.

Le mot Latin *tabes*, ou tabidité, ſignifie préciſément l'exténuation du corps vivant qui procede de chagrin & de triſteſſe, & qui s'eſt étendue dans la ſuite à toutes les affections qui réduiſent le corps dans une extreme ſécheresſe, & qui le corrompent en peu de tems.

Le terme *marcor*, eſt encore un mot Latin qui ſignifie à peu près la même choſe que la tabidité, ſinon qu'il eſt encore plus general parce qu'il s'étend à toutes les affections qui tendent à la deſſiccation du corps, ſans qu'il s'y joigne une cauſe de corruption, comme ſont l'extreme vieilleſſe & le dernier pe-

riode de la vegetation, que nous eſtimons plutôt corruption que tabidité, qui marque une corruption qui doit arriver dans ſon tems.

Le maraſme répond à la corruption & à la tabidité ; & les Anciens en ont fait trois eſpeces.

La premiere eſt lorſque l'aliment ne parvient pas aux parties qui doivent être nourries : ce qui leur cauſe une extreme maigreur ; & c'eſt cette eſpece de maraſme que les Grecs ont nommé atrophie.

La ſeconde eſpece de maraſme arrive quand à cauſe de la mauvaiſe diſpoſition de tout le corps, le ſuc nourricier qui s'y diſtribuë, ſe corrompt auſſi-tôt, & cette eſpece de maraſme a été nommé des Grecs cachexie.

La troiſiéme eſpece ſuccede à l'ulcere qui attaque les parties contenuës dans la poitrine ; & c'eſt proprement celle que les Grecs ont nommé phtyſie.

L'hectique eſt encore un nom Grec qui ſignifie une mauvaiſe diſpoſition de toute l'habitude du corps, qui eſt imprimée en particulier à chacune des parties ſolides qui entrent en ſa compo-

ſition ; enſorte qu'il n'y a aucune partie ſolide dans le corps, qui ne ſoit atteinte en particulier de la maladie qui eſt commune à toutes les autres parties qui le compoſent : ce qui a donné lieu à Galien de parler en beaucoup d'endroits d'une chaleur hectique, d'un poulx hectique, d'une fiévre hectique, & d'appliquer cette façon de parler à bien des choſes qui marquent une mauvaiſe diſpoſition habituelle de tout le corps.

D'où il faut conclurre que la diſpoſition hectique précede la phtyſie dans tous les ſujets qui en ſont atteints, auſſi bien que la corruption & le maraſme, & par conſéquent ces trois ſortes de maraſme qui ſont l'atrophie, la cachexie, & la phtyſie.

En effet il eſt impoſſible que tout le corps ſe flétriſſe & ſe deſſéche, que toutes les parties qui le compoſent ne ſoient auparavant mal affectées, tant en general qu'en particulier, & qu'elles ne tombent toutes peu à peu dans la langueur.

C'eſt pour cela qu'un habile Medecin ne doit pas beaucoup ſe mettre en peine de découvrir préciſément ce que c'eſt que la tabidité, l'atrophie, la cachexie,

& enfin la phtysie, qui ne sont que les effets d'une mauvaise disposition habituelle du corps : au lieu qu'il doit mettre toute son application à connoitre autant clairement & distinctement qu'il lui est possible, d'où cette mauvaise disposition habituelle a tiré son origine.

CHAPITRE II.

De la disposition habituelle des corps vivans en general.

C'Est un principe dont les Anciens & les Modernes conviennent également, qu'il n'y a qu'une seule & même nature qui regit, conserve, & fait mouvoir l'animal vivant, quoique cette nature nous paroisse differente à raison des differentes fonctions qui sont exercées par les differens organes du corps animé : car par exemple l'œil voit & n'entend point, l'oreille entend & ne voit point.

Or la diversité des fonctions des organes ne dépend point des differentes

natures que l'on pourroit croire ſe rencontrer dans l'animal, mais bien de la diverſité de leur mécanique ; parceque la ſtructure de l'œil eſt fort differente de celle de l'oreille, l'oreille du palais, & ainſi des autres.

A l'égard de la nature comme elle eſt le principe du mouvement dans le ſujet où elle réſide, elle eſt toûjours la même, & la diverſité des fonctions & des mouvemens dépend de l'organe mobile, qui ſe meut diverſement ſelon le different arrangement des reſſorts qui le compoſent.

Ainſi comme il n'y a qu'une ſeule nature dans chacun des organes qui compoſent le corps animé, & qu'il y a cependant quelques-uns de ces organes dont les fonctions ſont ſi importantes que l'on a lieu de s'imaginer que la nature y préſide, il n'eſt pas ſi hors de raiſon qu'on pourroit le croire, de penſer comme ont fait de grands Philoſophes, que la nature des corps vivans eſt influente & fixe, influente dans les principaux organes du corps, fixe dans les differentes ſubſtances qui concourent à former les diverſes particules dont il eſt compoſé.

Il nous ſera maintenant fort aiſé de concevoir ce que c'eſt que cette nature influente & cette nature fixe : il ne faut pour cela que nous repréſenter du feu allumé dans ſon foyer, & differens corps qui étant placez tout au tour ſont échauffez par ſa chaleur : car dans cet exemple, le feu dans ſon foyer doit être regardé comme influent, parce qu'il communique ſa chaleur aux corps qui l'environnent ; & la chaleur du feu eſt dite fixe dans les corps qui l'ont reçuë, parce qu'elle procede du feu qui eſt ſon foyer, ce qui en rend participans ces corps qui en ſont proches, & dans leſquels elle ſubſiſte par la continuation de la préſence du feu.

On voit encore par ce même exemple que la chaleur ſe diſſipe & diminuë dans ces corps qui entourent le feu, ſelon qu'il a plus ou moins de force pour leur en communiquer l'influence ; & qu'ils en ſont abſolument dépoüillez lorſque le feu s'éteint.

C'eſt auſſi de cette maniere que la nature du corps vivant peut être dite influente & fixe : elle eſt influente dans les organes dont les fonctions ſont deſ-

tinées à fournir & à préparer quelque chose aux autres parties du corps ; & elle est fixe dans les parties qui reçoivent quelque chose d'ailleurs, & qui ne subsistent que par l'influence des autres organes.

Ce que nous venons de dire étant suffisant pour faire comprendre ce que c'est que la nature influente & fixe, il ne nous reste qu'à observer quels sont les organes du corps qui ont la nature influente, & qui sont ceux dont la nature est fixe.

Premierement le ventricule a la nature influente ; parceque le suc nourricier qui est séparé des alimens, est transmis de l'estomac à toutes les autres parties du corps.

Secondement les intestins ont la nature influente, tant à raison de la fonction qui leur est commune avec l'estomac, qu'à cause du rransport des excremens des intestins grêles dans les gros, des superieurs aux inferieurs.

En troisiéme lieu la nature de la rate est influente, à cause des serositez qu'elle tire de l'estomac, & qu'elle fait passer dans les veines.

En quatriéme lieu la nature eſt influente dans les reins, qui reçoivent la ſeroſité de toute l'habitude, & qui la dépoſent dans la veſſie urinaire.

Cinquiémement la nature du foye eſt influente, parce qu'il purifie le ſang, qu'il le ſubtiliſe, & le rend propre à vivifier toutes les parties.

Sixiémement les poumons ont une nature influente; parceque c'eſt par leur entremiſe que l'air entre dans le corps, auquel il procure de grandes utilitez.

Enfin le cerveau a la nature influente, puiſque la moëlle allongée qui lui eſt continuë, fournit une roſée très-ſalutaire aux parties ſpermatiques, & la matiere du mouvement à toutes les parties mobiles.

Mais comme tous les principaux organes du corps animé ont une nature influente, ainſi que nous venons de le faire voir, toutes les autres parties du corps ont auſſi leur nature fixe & inſite, en recevant de ces principaux organes quelque influence neceſſaire, comme par exemple, le ſuc nourricier de l'eſtomac, du cœur le ſang & la chaleur, du cerveau cette roſée que les Anciens appelloient *cambium*.

Il y a donc trois principales influences dans le corps vivant. La premiere eſt celle du ſuc nourricier que l'eſtomac & les inteſtins fourniſſent à tout le corps. La ſeconde eſt celle du ſang & de la chaleur que le cœur envoye dans toute l'habitude. Et la troiſiéme eſt cette roſée que la ſubſtance médullaire du cerveau & de la médulle ſpinale, diſtribuë à toutes les parties ſolides, après l'avoir perfectionnée.

Toute cette théorie concernant la nature influente, & la nature fixe & inſite, étant ainſi poſée ; & l'influence du ſuc nourricier étant pareillement établie dans l'eſtomac, celle du ſang & de la chaleur dans le cœur, & enfin celle de la roſée dite *cambium* dans le cerveau ; il faut encore pour bien entendre ce que c'eſt que l'affection habituelle, que nous examinions avec attention, comment ces trois influences dont nous venons de convenir, ſe font dans un homme qui joüit d'une ſanté parfaite ; parce qu'il ſera fort aiſé enſuite d'inferer delà, comment ces mêmes influences ſont troublées, ou interrompuës dans le corps d'un malade.

Tant que l'eſtomac, le cœur, & le cerveau ſont dans leur diſpoſition naturelle, tout le corps doit avoir neceſſairement une couleur vive, être vigoureux & bien nourri ; par la raiſon que l'eſtomac diſtribuë à toute l'habitude un ſuc nourricier très-loüable, le cœur un ſang très-bon & une chaleur temperée, & que le cerveau fournit à toutes les parties une roſée très-ſalutaire.

Il s'enſuit de-là que toute l'habitude de nôtre corps eſt dans un très-bon état, quand toutes les parties qui le compoſent tant en general qu'en particulier, reçoivent de l'eſtomac une bonne nourriture, un bon ſang du cœur, & du cerveau une roſée ſpiritueuſe & bien alkooliſée.

Or comme il eſt hors de doute que les fonctions de ces principaux organes qui établiſſent la ſanté du corps lors qu'elles ſont bien ſaines, peuvent auſſi être bleſſées ; il s'enſuit que ſi la bonne diſpoſition du corps dépend de l'intégrité des fonctions de l'eſtomac, du cœur, & du cerveau ; ſa mauvaiſe diſpoſition doit être une ſuite de ces mêmes fonctions détruites ou interrompuës : &

c'eſt ce que Galien a fort judicieuſement obſervé dans ſon livre de la phtyſie, où il parle ainſi :

„ Il eſt donc évident que ſi la phtyſie „ eſt une affection de tout le corps, elle „ ne peut arriver ſans que le principe „ de l'animalité patiſſe. Il eſt même im- „ poſſible qu'il y ait aucune autre affec- „ tion dans tout l'animal, & que le „ principe ſoit occupé d'autre choſe. „ C'eſt pour cela qu'il faut qu'en tous „ ceux qui ſont attaquez de la phtyſie, „ la ſubſtance du cœur ſe deſſéche : de „ maniere qu'après avoir examiné tou- „ tes les cauſes qui ont coutume de deſ- „ ſécher le cœur, il eſt encore à propos „ de ſçavoir ſi tous ceux qui ſont atteints „ de phtyſie ſont incurables, ou ſi l'on „ en peut guerir quelques-uns.

La mauvaiſe habitude du corps ſuppoſe donc la léſion des principaux membres, ſoit de tous ſans exception, ſoit de pluſieurs, ſoit d'un ſeul. Car il ſuffit qu'un ſeul ſoit d'abord intereſſé, pour que tous les autres & le corps entier, le ſoient dans la ſuite, parce que tous les principaux reſſorts du corps animé ſe ſoutiennent les uns les autres par des influences réciproques.

Il eſt cependant d'une grande importance au Medecin de ſçavoir quel a été entre ces principaux organes celui qui a reçu la premiere atteinte, & quel a été enſuite celui qui s'eſt trouvé bleſſé par conſentement, par influence, ou par accident : car cela facilite beaucoup le pronoſtique & la gueriſon du maraſme, comme le même Galien l'inſinuë fortement à l'endroit ci-devant allegué, & ſelon qu'il s'en explique encore plus clairement au chap.7e. du même livre. Voici ſes paroles :

„ Or je fais, dit-il, dépendre la fiévre de la partie de l'animal qui a d'abord cauſé une chaleur extraordinaire aux parties ſolides, d'où il s'enſuit que c'eſt le cœur qui ayant d'abord été plus échauffé qu'il ne doit l'être, produit la fiévre hectique ; & c'eſt enſuite le foye qui contribuë à la cauſer, non pas par lui-même comme le cœur, mais à raiſon de la correſpondance qu'ils ont enſemble, auquel cas l'on peut dire que l'affection du cœur tient nature de cauſe : mais les viſceres qui entourent le cœur comme l'eſtomac & pluſieurs autres, peuvent l'échauffer

» considérablement : de sorte que si l'on
» a égard aux parties voisines du cœur
» en ce qui concerne cette fiévre, il faut
» que le poumon plûtôt qu'aucune au-
» tre conjointement avec le cœur fort
» échauffé, cause la fiévre hectique qui
» est bien-tôt suivie de la phtysie.

Afin donc que cette théorie nous fasse mieux concevoir le caractére de l'affection habituelle, & qu'en la definissant nous en conservions mieux le souvenir, nous disons que la mauvaise disposition habituelle du corps, est une disposition de chacune des parties qui le composent qui s'éloigne de l'état naturel, à cause de la lésion de la substance de quelque partie principale, dont la fonction est de distribuer quelque chose à chacune des particules qui entrent en sa composition. Nous allons maintenant expliquer les parties de cette définition, afin que l'essence de l'affection habituelle soit encore mieux entenduë.

Nous avons dit premierement que l'affection habituelle est une disposition de toutes les parties du corps, afin que l'on sçache qu'il ne suffit pas qu'une seule partie du corps comme la main, le

pied, ou quelqu'autre que ce ſoit, tombe dans la phtyſie pour établir une affection habituelle; parce que la phtyſie particuliere d'une partie du corps eſt facile à guerir, ou du moins ne met pas le malade en danger de mourir, comme fait la mauvaiſe diſpoſition habituelle de tout le corps

Nous avons ajouté que cette mauvaiſe diſpoſition de toutes les parties du corps s'éloigne de l'état naturel, afin que l'on conçoive qu'il eſt impoſſible qu'une affection habituelle ſoit produite dans un corps animé, à moins que la diſpoſition de toutes les parties qui le compoſent en general, & celle de chacune en particulier, ne ſoit déſordonnée: car tant que la nature fixe des parties réſiſtera à la mauvaiſe influence des principaux membres, la bonne habitude ſubſiſtera toûjours, & elle ne commencera à décliner qu'à meſure que la nature fixe & inſite de chaque partie ſuccombera inſenſiblement ſous la mauvaiſe influence de ces principaux organes.

De plus nous avons dit que cette mauvaiſe diſpoſition arrive par la léſion de

la ſubſtance de quelque partie principale, pour faire entendre que l'affection habituelle ne peut avoir lieu, qu'après que quelqu'un des principaux viſceres a ſouffert non pas par accident, mais eſſentiellement quelque léſion dans ſa propre ſubſtance : car ſi la léſion étoit purement accidentelle, comme il arrive dans les fiévres putrides, la mauvaiſe habitude ne dureroit qu'autant que l'humeur ou la matiere de la fiévre putride ſeroit troublée par ſa préſence & par ſon mouvement, & troubleroit la bonne temperature des principaux membres ; & la bonne temperature de ces organes revenant à ſon état naturel après la coction de cette matiere fébrile, la bonne habitude du corps reviendroit en même tems : & tout autant de fois que la ſubſtance d'une partie principale eſt bleſſée, la mauvaiſe habitude du corps ſuccede immédiatement à cette léſion, & ne ceſſe point que la ſubſtance de cet organe ne ſoit rétablie dans ſon état naturel, en cas que cette léſion ne ſoit pas aſſez conſidérable pour faire perir le malade.

Enfin nous diſons que l'affection habituelle eſt cauſée par la léſion d'un or-

gane que ſa fonction engage à fournir quelque choſe à toutes les autres parties du corps ; afin que l'on ſoit bien perſuadé que la léſion de la ſubſtance de cette partie principale ne produit l'affection habituelle, qu'à cauſe que cet organe fait une action qui prépare quelque choſe qui eſt neceſſaire à toutes les autres parties, pour conſerver le corps dans ſa bonne habitude.

Car quoi que les yeux auſſi-bien que les teſticules ſoient des organes d'une très-grande conſidération dans le corps humain ; cependant parce que ces parties n'exercent pas des fonctions qui préparent quelque choſe à tout le corps qui lui ſoit abſolument neceſſaire, on peut arracher les yeux, on peut amputer les teſticules, & ces parties peuvent être bleſſées ou détruites par quelque cauſe que ce ſoit, ſans que leur léſion & même leur perte entiere, produiſent aucune affection habituelle dans le corps animé.

Mais il n'en ſera pas de même ſi l'eſtomac, le foye, la rate, les inteſtins, le cœur, le poumon, & le cerveau ſont bleſſez dans leur propre ſubſtance, ou

viennent à être ſéparez du corps ; parce que toutes les parties qui reçoivent quelque choſe de ces organes, venant à le mal recevoir, ou à en être privées, elles ne peuvent manquer de s'éloigner de leur habitude naturelle.

Il faut pourtant obſerver ici, qu'il peut y avoir certains cas où les ſubſtances qui ſont préparées par ces principaux viſceres à toutes les autres parties du corps ſans être eſſentiellement bleſſées par elles-mèmes, peuvent l'être néanmoins par l'entremiſe de quelque cauſe étrangere, juſqu'au point d'être ineptes à produire une bonne habitude, comme il arrive dans les ſujets qui ſont infectez de la verole dont nous parlerons incontinent ; ou comme il arrive à ceux qu'une playe, ou un ulcere mal traitez font tomber dans la phtyſie:car il importe peu que tout ce qui eſt porté à toutes les parties du corps ſoit gâté & corrompu par une cauſe, plûtôt que par une autre : en ſorte que pour rendre nôtre définition plus juſte, il la faut réduire à ces termes :

La diſpoſition habituelle eſt une diſpoſition de toutes les parties qui com-

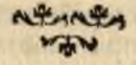
poſent le corps , qui s'éloigne de l'état naturel par la corruption de ce qui leur eſt porté , ſoit que cette corruption procede de l'action d'une cauſe exterieure , ou de la léſion de la ſubſtance de l'organe principal qui fournit cette matiere.

Enfin l'on ne doit pas être ſurpris de ce que nous n'avons point parlé de fiévre hectique , ni de chaleur hectique , dans cette définition de l'affection habituelle ; puis que tous les Medecins conviennent , que pour établir l'eſſence de l'affection hectique , il faut qu'il y ait une chaleur fébrile : car nous enſeignerons dans nôtre Traité des fiévres , que cette affection du corps vivant que les Medecins appellent la fiévre, ne conſiſte aucunement dans l'excès de chaleur, mais dans le mouvement déreglé du cœur , qui eſt ſouvent accompagné d'une chaleur exceſſive , & qui eſt auſſi quelquefois ſans cette chaleur.

Cette doctrine eſt aſſurément très-bien confirmée dans l'affection habituelle ; puiſque nous avons vû un très-grand nombre de phtyſiques loin d'avoir une chaleur exceſſive, être plûtôt froid à l'attouchement , ou être du moins d'une

chaleur très-douce, & vivre fort tranquillement dans leur affection habituelle ; au lieu que la viteſſe, la fréquence, & l'inégalité du pous, étoient dans d'autres malades les marques d'une mort prochaine.

Nous avous donc mieux aimé nous ſervir de cette expreſſion, une diſpoſition qui s'éloigne de l'état naturel : car ſoit que la chaleur hectique ſoit jointe à l'affection habituelle, ou qu'elle ſoit ſans elle, on peut fort bien entendre l'une & l'autre dans les termes dont nous nous ſommes ſervis : ce que Galien n'a pas manqué de nous inſinuer au Livre de la phtyſie en parlant du maraſme qui arrive dans la derniere vieilleſſe, ou à ceux qui ſont exténüez par de longues abſtinences.



CHAPITRE III.

Des differences de l'affection habituelle.

RIen de nôtre part n'a été oublié dans le précedent chapitre, pour expliquer avec toute la clarté possible l'essence de l'affection habituelle, & comment cette affection est premierement produite dans les corps vivans. Maintenant pour éclaircir de plus en plus ce phenomene, nous allons parler des especes & des differences de cette affection qui ne sont pas en petit nombre ; après quoi nous la désignerons par ses signes propres & pathognomoniques : ce qui nous donnera lieu ensuite de mieux juger de ses évenemens, & d'enfiler après cela la veritable route de sa guerison.

Pour cela nous jugeons à propos de nous servir de cette generale & ancienne distinction que les Grecs nous ont laissée du marasme, qu'ils ont considéré

aussi-bien que l'atrophie, la cachexie, & la phtysie, selon les trois differentes manieres dont il a coutume d'être produit : car quoi que nous pussions proposer beaucoup d'autres differences, elles peuvent toutes fort aisément se rapporter à ces trois genres.

Cette distinction de l'affection habituelle en trois especes que les Grecs ont établie, paroit assez raisonnable : car sur ce que ces anciens Auteurs ont compris que l'affection habituelle doit être necessairement produite, ou par ce qui vient de corrompu à toutes les parties du corps, ou de ce qui est gâté aux parties du corps déja mal affectées, ou de ce qui leur étant envoyé déja corrompu, se gâte encore davantage dans ces parties mêmes ; ils ont cru devoir distinguer l'affection habituelle, 1°. en atrophie, 2°. en cachexie, 3°. en phtysie proprement prise.

L'atrophie arrive quand aucuns alimens n'entrent dans le corps, ou quand ceux qui y sont reçus ne souffrent aucune alteration dans l'estomac. De l'un ou de l'autre de ces défauts il arrive necessairement, que toutes les parties du

corps étant abſolument deſtitüées du ſuc nourricier qui leur ſeroit neceſſaire, elles tombent dans l'atrophie.

Secondement l'atrophie eſt encore produite lors que la ſubſtance de l'eſtomac ou du cœur eſt bleſſée, auſſi-bien que celle des liqueurs qui ſont filtrées par les viſceres conſidérables qui les environnent, & qui étant diſtribuées generalement à toutes les parties du corps, n'y ſont point reçûës ni aſſimilées, à cauſe de la mauvaiſe impreſſion qui leur a été faite par la ſubſtance bleſſée de ces viſceres.

Car pour lors l'affection habituelle eſt non-ſeulement produite, parce que les parties du corps manquent de nourriture; mais tout le corps s'extenüe en peu de tems, à cauſe du reflux de ces mauvaiſes liqueurs, que les parties du corps les plus éloignées ont refuſé d'admettre vers les parties naturelles & ſpirituelles; & cette atrophie ſe peut quelquefois guerir & quelquefois non, comme nous le dirons dans la ſuite. Mais l'atrophie qui procede des liqueurs gâtées par une cauſe exterieure, ſe guerit pour l'ordinaire quand le malade eſt trai-

té par un Medecin habile, qui lui ordonne à propos les remedes les plus convenables à ſa maladie.

La ſeconde eſpece de maraſme eſt appellée cachexie, & elle arrive lors que l'eſtomac, le cœur, & les viſceres des environs, conſervent encore leur bonne temperature, & fourniſſent encore d'aſſez bons ſucs à tout le corps; mais parce que la nature fixe & inſite des parties où arrivent ces ſucs s'eſt éloignée de ſa diſpoſition naturelle, elle gâte & corrompt ces liqueurs au lieu de ſe les approprier, & jette ainſi toute l'habitude du corps dans cette langueur que l'on nomme cachexie.

Cette eſpece de maraſme ſuppoſe l'éloignement de la temperature des ſubſtances médullaires de leur état naturel; d'où il arrive que cette roſée & ce *cambium* qui ſervent à ſubſtanter les fibres des parties ſpermatiques, ne ſont pas perfectionnez comme il faudroit: & comme la vie des parties ſolides eſt conſervée & entretenuë par cette prétieuſe roſée, il s'enſuit que n'étant pas auſſibien conditionnée qu'elle le devroit être, l'œconomie de toutes les parties ſolides

ſe trouve détruite ; d'où il arrive que l'affection habituelle qui parvient aux veines du foye, & que l'on nomme auſſi affection cachectique, n'eſt preſque pas gueriſſable ; parce qu'on ne peut pas trouver un remede capable de rétablir la ſubſtance médullaire dans ſa bonne conſtitution.

Beaucoup de Medecins ont prétendu que la difference qui ſe trouve entre l'atrophie & la cachexie, conſiſte à ce que l'atrophie eſt cauſée par le défaut entier des ſubſtances qui ſont neceſſaires aux particules de tout le corps pour former une bonne habitude : au lieu que la cachexie eſt produite par l'abord de ces mêmes ſubſtances, qui étant gâtées ſont rejettées des particules auxquelles elles devroient s'unir, ſi elles étoient bien conditionées.

A l'égard de la veritable phtyſie, elle ſuccede preſque toûjours à la cachexie, & elle arrive lors que les liqueurs gâtées & viſqueuſes qui ont été rejettées par les parties ſolides, refluënt au meſentere ou à la poitrine, & produiſent dans les viſceres du bas-ventre ou de la poitrine, des apoſthemes, des abcès, des inflamma-

tions, des éreſipeles & d'autres affections ſemblables, qui ſont neceſſairement ſuivies d'ulceration ; & pour lors la cachexie qui accompagne ces maux, dégenere bientôt dans une phtyſie que tous les Medecins eſtiment incurable ; parce qu'il faudroit pour guerir cette cruelle maladie, non-ſeulement trouver un medicament qui pût détruire le vice contracté par le membre principal, mais qui lui rendît encore ſa temperature naturelle : ce que la nature ne peut faire que par une eſpece de miracle ; & ce qui eſt abſolument impoſſible à l'Art.

Chacune des eſpeces de maraſme dont nous venons de parler, eſt connuë par ſes propres ſignes. Les ſignes de l'atrophie ſont la pâleur du viſage, la maigreur de tout le corps, la retraction des levres, l'éfilement du nez, l'élevation des ongles au-deſſus de la chair, les rides de la peau, & ſa ſechereſſe, la ſoif ſans ſechereſſe à la langue, le flux de ventre, la veille, la fréquence du pous & ſa petiteſſe, la froideur des extremitez, la reſpiration rare & embarraſſée ſans être accompagnée de toux. Tous ces ſignes ſe trouvant aſſemblez, on ne

peut ſe tromper en diſant que le malade eſt atteint de l'atrophie, qui dépend du défaut total des alimens , ou du défaut de leur digeſtion dans l'eſtomac.

On conjecture au contraire que le malade eſt attaqué de la cachexie, quand toute ſa peau eſt non-ſeulement d'une couleur pâle, mais ſale & défigurée, quand vous y obſerverez non pas une ſimple ſechereſſe, mais une craſſe qui fournit une eſpece de ſon , ou d'autres ordures , & une grande quantité de poux.

Les ongles du malade ſont recourbez , les narines ſerrées, la bouche livide & limoneuſe ſans beaucoup de ſoif; il ſe dépite contre les alimens ; il eſt ſouvent atteint de la diarrhée , ſon pous eſt petit , fréquent , & inégal , avec une certaine chaleur poignante , mais foible & languiſſante. Dès qu'il agit tant ſoit peu il a de la peine à reſpirer , & il eſt fort incommodé d'une petite toux qui eſt très-fréquente. Tous ces ſignes ſe trouvant de compagnie , il ne faut pas douter que le malade ne ſoit atteint d'une cachexie cauſée par le vice des humeurs , ſoit que ce vice procede de la

léſion de quelque membre principal, ou de quelque cauſe exterieure.

Il faut obſerver ici que la cachexie qui n'eſt produite ni par aucune cauſe exterieure, ni par la léſion d'aucun viſcere du bas-ventre, ni de la poitrine, eſt neceſſairement un effet du vice de la ſubſtance médullaire du cerveau : ce que l'on reconnoit par la ſechereſſe de toute l'habitude du corps, par une maigreur imprévûë, par un pous peu different du naturel, par la contraction & l'accourciſſement des membres, par le regard du malade qui eſt tout changé, par une chaleur aiguë, une faim dépravée, & par une grande décharge d'excremens : & cette cachexie dégenere bien-tôt en phtyſie.

Les ſignes de la phtyſie ſont l'extrême maigreur de tout le corps, la ſaleté de la peau, une chaleur vive & brûlante qui n'eſt pas ſenſible au malade, la fréquence & la dureté du pous, la difficulté de reſpirer, une groſſe & profonde toux, le crachement d'une matiere purulente mêlée avec du ſang, l'inſomnie, les inquietudes, le deſir d'alimens ſinguliers, la diarrhée fréquente, dont la mort eſt prochaine.

Il y a des ſignes communs à ces trois ſortes de maraſme qui ſont, la diſpoſition habituelle qui ne fait que s'augmenter, la dépravation des mouvemens du pous, ſans qu'il y ait des accès ou des intermiſſions ſenſibles, & l'augmentation de tous les ſymptômes après le dîner ou le ſouper.

Mais le ſigne univoque & pathognomonique de la phtyſie produite par le virus, eſt l'augmentation des accidens vers le ſoir & juſqu'au milieu de la nuit, la proprieté de ce mauvais levain étant de s'irriter vers ce tems-là.

De plus comme les eſpeces de maraſme que nous venons d'établir peuvent proceder de la léſion de chacun des principaux viſceres, comme nous l'avons déja marqué, chacun de ces viſceres intereſſez fait connoitre le maraſme qui dépend de lui par des ſignes qui lui ſont propres.

Ainſi le maraſme de l'eſtomac ſe diſtingue par la dureté & la tenſion que l'on reſſent à l'orifice ſuperieur de ce viſcere, par une toux obſtinée, par le crachement d'un phlegme tenace & groſſier, par la difficulté de reſpirer do nt les

malades ſont travaillez par intervalles, par la fréquence & l'inégalité du pous, par la foible chaleur que l'on reſſent aux extremitez, & qui tend à la froideur.

Le maraſme cauſé par la dureté des inteſtins, ſe connoit à la dureté que l'on reſſent au deſſus du meſentere, & par une diarrhée continuelle tantôt ſanglante & tantôt muqueuſe.

Celui qui eſt produit par le vice de la rate, a pour ſigne particulier les affections ſcorbutiques, comme ſont la puanteur d'haleine, un ſang corrompu qui ſort des gencives, le crachement d'une matiere ſanglante; l'ont ſent la rate dure & gonflée, il ſurvient des ulceres fétides aux extremitez inferieures, les malades urinent peu, & leur urine eſt rougeâtre & diſpoſée à ſe corrompre.

Quand le vice du foye cauſe le maraſme, les ſignes propres de ce mal ſont, la mauvaiſe couleur de la peau & ſa ſaleté, une tumeur dure ſe fait ſentir en la région où ce viſcere eſt placé, le meſentere eſt tout deſſeché, les malades ont une diarrhée continuelle & ſanglante, une ſoif inextinguible, une chaleur très-vive.

Lorſque ce mal vient des reins, l'haleine des malades exhale une odeur pourrie, leur corps s'extenuë promtement, leur urine eſt purulente, putride, & d'une odeur déteſtable. Ils ont une chaleur vive, la ſoif les tourmente, & le manger leur augmente la fiévre.

On connoit le maraſme des poumons par la toux continuelle, le crachement purulent, la difficulté de reſpirer, la voix enroüée, la perte du ſang arteriel, la rougeur des joües, la chaleur vive, le pous fréquent, petit & dur.

C'eſt au cœnr que l'on impute la cauſe du maraſme, quand les malades ont une chaleur brûlante, le pous petit & très-fréquent, les lévres rouges, qu'ils ſont inquiets, qu'ils ſont incommodez d'une pulſation inégale au côtes qui environnent le cœur, à laquelle ſuccedent les autres ſignes que nous venons d'attribuër au maraſme des poumons, & enfin la mort.

Quand c'eſt le vice du cerveau qui produit le maraſme, tout le corps ſe trouve ſoudainement exténué, ſans que la toux ait précedé, non plus que la difficulté de reſpirer, la chaleur vehemente,

ni aucun déreglement dans le pous : mais tous ces ſymptômes ſuivent de près cette exténuation ſubite, & conduiſent le malade à la phtyſie.

Ce ſont là les ſignes qui font connoitre le maraſme, & qui ſont des marques toutes évidentes de la léſion du viſcere qui en eſt la cauſe premierement & par lui même ; parceque d'autres y peuvent auſſi concourir par accident, chacun d'eux pouvant avoir ſa fonction bleſſée accidentellement.

Pour ce qui eſt des maraſmes qui ſont produits par des cauſes exterieures, comme ſont ceux qui ſuccedent à des ulceres mal traitez, ou qui ſont cauſez par le virus ; outre les ſignes communs de ce mal, ils n'ont point de ſignes qui leur ſoient propres & particuliers, ſi ce n'eſt les mauvais ulceres qui les ont precedez, & le progrès du virus tout évident, qui les caractériſent de telle ſorte, que l'on ne peut douter qu'ils ne procedent de l'une ou l'autre de ces deux cauſes ; & la raiſon de cela eſt que dans le maraſme qui vient d'un ulcere mal-gueri, ou dans celui qui eſt produit par le virus, les principaux viſceres ne ſont pas bleſſez

par eux-mêmes, mais ſeulement par accident.

Car les liqueurs qui ont été corrompuës par ces cauſes exterieures étant portées aux membres principaux, elles les gâtent neceſſairement; d'où il arrive qu'un chacun de ces viſceres eſt troublé dans ſa fonction particuliere; & de là naiſſent des ſignes confus qui donnent des marques équivoques de differentes parties intereſſées.

Il ſe peut faire néanmoins que tous les membres principaux n'ayant pas une force égale dans un même ſujet, celui qui ſera le plus foible recevra plus aiſément l'influence des mauvais ſucs, & que tous les autres ſe déchargeront ſur ce membre foible; de maniere que ne pouvant pas ſupporter cette fâcheuſe charge, il en ſera fort aiſément bleſſé dans ſa ſubſtance; & pour lors quoique le vice produit par la cauſe exterieure ſoit détruit par des remedes efficaces, le maraſme ne ceſſera pas pour cela; parceque la léſion de la ſubſtance du membre principal, entretiendra l'impreſſion que la cauſe exterieure aura faite aux autres parties.

Chapitre IV.

De l'indication generale en la cure de la phtysie.

L'Indication curative des corps phtysiques ne se doit pas tirer de la mauvaise disposition habituelle qu'ils ont contractée, comme par exemple de leur maigreur, pour les faire devenir gras, de la mauvaise couleur de leur peau, pour la rendre meilleure ; de leur excessive chaleur, pour la rendre plus moderée ; & d'autres semblables indications que les Vulgaires se proposent pour guerir les phtysiques : car toutes les affections susdites ne sont que les accidens d'une cause plus considérable d'où ils découlent comme de leur source originelle.

Un Medecin est ridicule de vouloir donner de l'embonpoint à un corps réduit dans le marasme, à moins qu'il n'ait travaillé auparavant à détruire la cause de cette maladie : car quand il feroit prendre à son malade les alimens les

plus ſucculens, & en très-grande quantité, ces alimens loin de profiter à ce malade, lui ſeroient préjudiciables, étant par eux mêmes plus diſpoſez à la corruption, que de moindre nourriture.

La veritable indication curative en toute ſorte de phtyſie, ſera donc de purifier les liqueurs qui arroſent les parties ſolides, & de corriger le vice qui les gâte, ſoit que ce vice ſoit imprimé dans la ſubſtance des principaux viſceres, ſoit qu'il vienne d'une cauſe exterieure.

Car comme les liqueurs qui circulent dans le corps ne peuvent pas être purifiées, tant que le vice qui les gâte eſt en état de ſubſiſter, & comme il eſt au contraire très-facile à la nature de purifier les liqueurs quand ce vice a été détruit, il s'enſuit que le ſecret de la curation de toutes les eſpeces de maraſme, conſiſte dans la correction du vice que les ſubſtances des principaux membres ont contracté, ou qu'une cauſe exterieure aura occaſionné; parceque ce vice étant corrigé, les liqueurs ſe corrigent auſſi, & donnent peu à peu à tout le corps une bonne habitude, ſans qu'il

ſoit beſoin pour cela de medicamens ou d'alimens particuliers ; les alimens communs & ordinaires étant ſuffiſans pour y concourir.

Il n'y a point de medicament ſelon les adeptes, qui puiſſe rétablir dans leur état naturel les principaux viſceres qui ont été léſez juſques dans leur eſſence, à moins que ce ne ſoit un agent univerſel, c'eſt à dire, à moins qu'il ne ſoit ſi ſubtil, ſi parfait, ſi bien temperé, qu'il puiſſe ſe joindre à la nature méme, lui étant parfaitement conforme ; & qu'il puiſſe donner aux membres léſez, ce qui leur manque, & leur ôter ce qu'ils ont reçû contre l'ordre naturel : & comme il faut beaucoup de travail & d'application pour avoir un tel remede ; nous en allons propoſer quelques-uns qui ſont fort propres à reſtaurer les principaux viſceres, & à remedier au maraſme qui en dépend.

Si donc il vous tombe un phtyſique entre les mains qui ait les ſignes du maraſme procedant de l'eſtomac, tels que nous les avons cy-devant déſignez, & dont la maladie ſoit geriſſable, vous commencerez à le traiter en lui donnant ce vomitif :

℞. { *Du sel de vitriol, 2 scrupules.*
Faites-en une poudre que vous incorporerez avec la conserve de fleurs de bourrache, & que vous ferez prendre au malade. Par dessus vous lui ferez avaller trois onces d'eau de poulet.

Mais ce vomitif n'est pas sûr à cause de sa qualité étouffante, c'est pourquoi lorsque le malade a des forces suffisantes.

℞. { *Du mercure de vie bien préparé, 4 grains.*

Faites-les infuser pendant la nuit dans deux onces de vin grec, & le matin séparez le vin des poudres, & le donnez au malade.

L'hypocras émetique décrit dans nôtre Examen de Medecine, lui est pourtant préferable.

Après avoir donné ce vomitif au malade, il faut poursuivre son traitement par l'usage du vitriol de mars continüé pendant 40 jours. La dose sera de six grains, & on l'augmentera insensiblement jusqu'à 15, que l'on fera prendre le matin à jeun.

Mais comme nous avons rejetté l'usage du vitriol de mars dans nôtre examen de Medecine, l'on fera encore

mieux de ſe ſervir de la teinture de mars que nous avons décrite dans nôtre julep martial : ou bien ſervez - vous de ce julep, & cependant donnez tous les jours au malade deux dragmes d'élixir de proprieté, ou d'élixir ſtomachique d'helmont, ſeulement deux heures avant ſon dîner, & autant avant ſouper, dans le ſyrop d'écorce de citron.

Ordonnez au malade de manger peu, & des alimens qui ſoient faciles à digerer, & qui ne ſoient pas diſpoſez à ſe corrompre. Réiterez enſuite le vomiſſement s'il eſt neceſſaire : mais ſur tout évitez l'uſage des purgatifs.

Quand le malade aura des ſignes du maraſme des inteſtins, vous ne vous ſervirez point de vomitifs ni de purgatifs, & vous le traiterez avec le petit lait de chévre.

℞. { *Du petit lait de chévre, une pinte;*
{ *Du Syrop violat ; 2 onces.*

Faites-le prendre au malade.

Si ce petit lait paſſe bien par les ſelles, vous lui en donnerez pendant 20 jours ; car il le guerira parfaitement : mais s'il ne paſſe pas bien, ne lui en donnez pas plus de deux jours, & faites lui uſer pendant 40 jours des pilules que voici.

℞. { *De la meilleure myrrhe , 1 once ;*
De l'aloës , 2 drach.

Réduitez-les en poudre , & incorporez-les ensuite avec la terebenthine de Venise , pour en former une masse dont la dose sera de deux scrupules jusqu'à trois, tous les matins à jeun.

Si le marasme vient de la rate, & que le malade ait les accidens du scorbut , il faut user dans son traitement des apéritifs & des diuretiques après l'avoir purgé ; & voici comme vous agirez.

℞. { *Du petit lait de chévre , 3 demi-setiers :*

Faites le chauffer sur le feu , & quand il commencera à fremir jettez-y ,

{ *Du senné demie once & de la cannelle concassée, 2 drach.*

Couvrez ensuite le vaisseau & l'éloignez du feu ; puis coulez le petit lait quand il sera refroidi.

Donnez cela au malade pendant 4 jours en quatre doses égales , afin de le purger par ce doux medicament de ses humeurs grossieres. Après cela

℞. { *Du vitriol de mars ,*
Du sel d'absinthe , & du tartre vitriolé, de chac. 1 drach.

Mêlez

Mêlez ces trois ingrédiens pulveriſez, & donnez au malade un ſcrupule de cette mixtion tous les matins, pendant 40 jours.

Quand on ſent la rate dure & gonflée, appliquez ſur la région où ce viſcere eſt placé, le cataplâme ſuivant pendant trois jours.

℞. { *De la farine d'orge, 4 onces*
De la verveine groſſiérement pilée; 3 poignées. }

Mêlez-y un blanc d'œuf, & de tout cela formez-en un cataplâme qui fera paſſer la ſanie de la rate au travers des pores : mais ce cataplâme impoſe beaucoup.

Enfin vous fortifierez la ſubſtance de la rate par cette onction.

℞. { *De l'huile de brique, ce qu'il en faudra,* }

Et frottez pendant 30 jours la région de la rate.

On guerit même par ce moyen les fiévres quartes les plus obſtinées.

Le ſchirre du foye cauſe auſſi un maraſme particulier que l'on connoit par les ſignes qui ont été ci-devant déſignez. Ce maraſme eſt toûjours accompagné d'une diarrhée ſanglante. Vous gueri-

rez ſûrement cette phtyſie, par l'uſage du petit lait de chévre ſans autre addition que du ſyrop violat.

℞. *Du petit lait de chévre, 3 chopines.*
Du ſyrop violat, 2 onces.

Faites prendre cette doſe au malade tous les matins pendant 15 jours, & que le flux de ſang ne vous étonne pas pendant cet uſage; parceque ce remede évacuë la cauſe du flux de ſang, & mondifie les ulcerations qui le fourniſſent.

Après l'uſage de ce petit lait, vous fortifierez la ſubſtance du foye pendant un mois, au moyen de la teinture d'abſinthe que vous préparerez de la maniere qui ſuit.

℞. *Des feüilles & des ſommitez d'abſinthe.*

que vous pilerez groſſiérement, & que vous jetterez après cela dans une cucurbite de verre d'une grandeur ſuffiſante ſans autre addition. Bouchez la bien afin que rien ne s'en puiſſe exhaler; puis faites la boüillir au bain-marie pendant 24 heures. Laiſſez enſuite refroidir, le vaiſſeau, & verſez par inclination la pretieuſe liqueur de l'abſinthe ſéparée de

ſes feüilles que vous exprimerez legerement, & vous garderez cette eau pour l'uſage.

Vous en donnerez au malade deux dragmes dans deux onces du meilleur vin blanc pendant un mois : & durant ce tems-là vous ferez une onction ſur la région du foye avec l'onguent ſantalin.

Enfin vous fortifierez la ſubſtance du foye avec l'eſſence de rûbarbe, que vous préparerez ainſi.

℞. { *De la meilleure rûbarbe*, 1 *once*.

Pulveriſez-là, puis l'ayant miſe dans un vaiſſeau de verre, jettez par deſſus un demi ſetier de bon eſprit de vin.

Laiſſez les infuſer enſemble pendant douze jours, après quoi vous verſerez par inclination l'eſprit de vin qui ſera fortement teint de la rûbarbe. Mettez enſuite cette teinture ſpiritueuſe dans nne rétorte de verre, & diſtillez la troiſiéme partie de cet eſprit à une chaleur douce : gardez ce qui reſtera dans la rétorte : c'eſt la veritable teinture de rûbarbe qui eſt un baume pour le foye. La doſe de cette teinture, eſt d'un ſcrupule.

Quand vous connoitrez par les ſignes

propres que le maraſme vient du poumon ; la toux & l'inſomnie étant continuelles, donnez au malade pour appaiſer la toux les pilules de cynogloſſe.

℞. { *Des pilules de cynogloſſe*, 13. *grains.*

Donnez les au malade après ſon ſouper, de 4 en 4 jours.

Mais ſi le malade ſe trouve en danger par le crachement de ſang, uſez de l'arcane ſuivant qui ne vous manquera jamais dans l'hémorrhagie pulmonaire.

℞. { *Des grenoüilles de marais vivantes comme elles ſont ſans autre préparation.*

Faites les ſecher au four dans un vaiſſeau convenable, juſqu'au point de les pouvoir réduire en poudre avec facilité : étant pulveriſées, donnez-en une drachme au malade dans du ſyrop de pavot.

L'hémorragie s'arrêtera auſſi-tôt, & le vaiſſeau qui la fourniſſoit ſe trouvera ſi bien cicatriſé, qu'il faudra une autre ouverture pour une nouvelle hémorragie. Fortifiez enſuite le poumon avec l'élixir de proprieté.

℞ { *De l'élixir de proprieté diſtillé, 1 once ;*
Du ſyrop de pavot, 1 once & demie.

Mêlez-les, & que le malade conſume cette doſe pendant 24 heures en forme de looch.

Pierre Potier au ſecond livre de ſa Pharmacopée, décrit un merveilleux anti-hectique qui a l'alun pour baſe, dont nous nous ſommes ſouvent très-bien trouvez, & avec lequel nous avons retiré un grand nombre de malades d'entre les bras de la mort. Nous en donnons ici la deſcription en faveur des jeunes gens.

℞. { *De l'alun de roche, ce que vous voudrez.*

Diſſolvez-le dans l'eau de pluye, & faites le cuire enſuite dans un alambic juſqu'à ce qu'il écume. Enlevez l'écume & le faites cuire de nouveau, & ajoutez-y pendant la coction du vinaigre diſtillé. C'eſt alors que l'alun dépoſe ſon vitriol en forme d'écume bleuë ſur la ſurface du liquide, qu'il faut rejetter avec ſoin. Filtrez la diſſolution, & verſez l'alun dépoüillé de ſon écume dans

un vaiſſeau de bois, afin qu'il ſe cryſtalliſe. Alors

℞. { *Une livre d'alun*,

Ainſi purifié, diſtillez-en le phlegme à un feu fort doux juſqu'à ſiccité, en prenant garde que ſes eſprits ne montent, & que l'alun ſe change ſeulement en une terre blanche : impregnez-là de ſon propre phlegme, & la cohobez. Après cela,

℞. { *De la tête morte de tartre dont tout le ſel commun du tartre a été enlevé.*

Mettez la dans un creuſet au feu de réverbere pendant une demie heure, afin qu'il s'en faſſe une terre poreuſe tout à fait dépoüillée de ſel.

Mettez enſuite cette terre tartareuſe philoſophique dans un filtre de papier broüillard, puis mettez ſur cette terre un autre papier broüillard dans lequel vous filtrerez la terre alumineuſe diſſoute dans ſon propre phlegme ; & par ce moyen la terre alumineuſe ſera attirée par la terre brûlée du filtre : ce qui fera qu'il n'y aura que la terre douce avec ſon propre phlegme qui paſſera au travers du filtre.

Coagulez enſuite de nouveau cette terre par la diſtillation de ſon phlegme : diſſolvez-la enſuite de nouveau dans ce même phlegme, & la filtrez enſuite à travers la même terre tartareuſe de nouveau lavée, & réverberée pour la troiſiéme fois : & c'eſt ainſi que l'alun dépoſe de ſon phlegme par la précipitation toute ſa terre aſtringente, & que le premier être de l'alun ſe criſtalliſe par le froid comme le ſucre.

Le même Auteur décrit encore un autre anti-hectique d'une grande vertu contre d'autres maladies, qui n'eſt autre choſe qu'un regule compoſé d'antimoine & d'étain, & parfaitement fixé par le triple de nitre.

Que ſi le maraſme vous paroit proceder du cœur par ſes ſignes propres, vous aurez lieu de prédire plûtôt la mort du malade que d'en prétendre procurer la gueriſon par aucun remede. Au commencement de cette phtyſie, le lait de perle eſt le ſeul remede qui puiſſe donner quelque ſoulagement au malade. Mais on ne peut le tirer qu'avec beaucoup de peine & de travail.

Cependant les perles ſont un aſſez

bon remede, lors qu'on les diſſout avec le vinaigre diſtillé, qu'on les précipite avec l'huile de tartre, qu'on les lave avec le ſel, & que la poudre qui en reſulte eſt donnée pendant 60 jours au malade tous les matins au poids d'un ſcrupule.

La cendre des écriviſſes de riviere donnée en tems & lieu à ces malades au poids d'une demie drachme, produit encore un fort bon effet.

Enfin croyez que la teinture de corne de cerf eſt un grand remede contre la phtyſie qui vient du cœur, en voici la préparation.

℞. { *De la raclûre de corne de cerf*, 1 *once*;
De l'eau commune, 3 *demi ſetiers.*

Faites les boüillir juſqu'à diminution de moitié. Séparez l'eau de la corne de cerf en la verſant par inclination, & la gardez;

℞. { *De cette décoction*, 1 *once*;
Du magiſtere de perles cy-devant décrit, 1 *ſcrup.*

Donnez tous les jours cette doſe au malade pendant 40 jours.

Vous pouvez uſer du même traite-

ment quand la phtyſie dépendra du vice du cerveau : car cette maladie bien que relative à un viſcere ſi noble, ne laiſſe pas d'être quelquefois gueriſſable.

Voilà ce que j'avois à dire concernant les remedes qui conviennent à toutes les eſpeces de phtyſie cauſée par la léſion de la ſubſtance des principaux viſceres.

Mais lorſque quelque cauſe exterieure a corrompu les liqueurs qui circulent dans le corps au point d'y produire une diſpoſition phtyſique, cette diſpoſition laiſſe encore à un ſage Medecin quelque eſperance de guerir ſon malade : car premierement ſi la phtyſie eſt la ſuite d'un ulcere produit de cauſe exterieure, voici comme vous procederez dans ſon traitement.

Abſtenez-vous avant toutes choſes de l'uſage des purgatifs & des vomitifs ; ne vous ſervez au plus pour lâcher le ventre du malade que de l'aloës & de la rûbarbe ; & donnez toute vôtre confiance aux vulneraires, entre leſquels celui que nous allons décrire a été éprouvé comme très-efficace.

℞. { *De la raclûre d'yvoire, & de corne de cerf, & du bois de gayac, de chac. 2 drach.*

Mettez les dans un noüet ; après cela

℞. { *De la bétoine,*
Du sureau,
Du santal rouge, & des boutons de roses, de chac. une drach. & demie.
De l'eau de fontaine, 3 chopines.

Mettez ensuite tous ces simples aussi bien que le noüet dans un vaisseau de terre suffisamment élevé, que vous boucherez exactement afin que rien ne s'en exhale, & que vous ferez boüillir au bain-marie pendant 4 heures. Laissez ensuite tout refroidir ; & exprimez la décoction, aussi bien que le noüet.

Après cela prenez cinq onces de cette décoction que vous donnerez au malade matin & soir deux heures avant son repas. Continuez à lui en faire user pendant 40 jours, & vous verrez que le malade reprendra peu à peu sa bonne habitude, & que son ulcere se guerira.

Il sera bon encore de lui faire prendre des consommez faits avec les viperes, qui restaurent merveilleusement

les phtysiques, & particuliérement ceux dont la maladie procede d'une cause exterieure : car ces boüillons rétablissent si bien leurs forces, qu'il y a lieu ensuite de leur donner des medicamens qu'ils n'auroient pas pû supporter avant leur usage.

℞. *Des viperes écorchées auxquelles vous aurez ôté la tête & la queuë.*

Pilez les bien, & les mettez ensuite dans un vaisseau de verre d'une grandeur raisonnable : ajoutez-y après cela,

℞. *Du meilleur vin*, 1 *once*;
De l'eau de chardon benit, 1 *once & demie*;
Du santal rouge, & de la cannelle concassee, de chac. 1 *drach.*

Bouchez le vaisseau exactement, & faites boüillir le tout au bain-marie pendant trois heures. Laissez refroidir le vaisseau, puis passez & exprimez le boüillon. Donnez-en au malade une fois le jour pendant 40 jours ; & vous serez surpris de l'effet de cet excellent remede.

Ce qui nous reste maintenant pour achever ce Traité, ne consiste qu'à enseigner à traiter la phtysie qui procede

du virus verolique ; & nous pouvons vous aſſurer que par l'uſage bien conduit des remedes ſuivans, on peut toûjours guerir la phtyſie venerienne, pourvû que la ſubſtance de quelque partie principale n'ait pas été bleſſée par le virus, ou que quelque vaiſſeau ſanguin conſiderable ne ſoit pas ouvert & corrodé : car quand ces circonſtances ſe trouvent dans la phtyſie venerienne, on ne peut pas ſe flatter de la guerir ; parce que bien que l'on puiſſe mortifier abſolument tout le virus & le chaſſer hors du corps, il ne s'enſuit pas que l'on puiſſe rétablir la ſubſtance bleſſée des viſceres, & la perte que l'éroſion virulente à cauſée aux tuniques des vaiſſeaux.

Les Vulgaires entreprennent de guerir la phtyſie venerienne, par l'uſage des conſommez que Septalius a propoſez au ſeptiéme livre de ſes Obſervations article 214.

℞. { *De la ſalſepareille coupée en menues parties, 6 onces.*

Laiſſez la infuſer pendant 24 heures dans ſept pintes d'eau chaude, le vaiſſeau étant bien couvert & placé dans un

lieu chaud. Faites le boüillir ensuite à petit feu jusqu'à la diminution du tiers. Tirez après cela la salsepareille avec une cuillere percée & la pilez dans un mortier, puis l'ayant pilée, jettez la de nouveau dans la décoction où elle a déja boüilli, & en y ajoutant,

℞. { *De la chair de veau bien maigre, 2 livres;*
De la semence de coriandre cassée, 1 once;

Laissez cuire ce boüillon jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux pintes & demie. Coulez le ensuite & l'exprimez fortement; puis gardez le pour l'usage dans un vaisseau de verre ou de terre vernissée.

Donnez-en six onces au malade le matin 4 heures avant son diner, & le soir trois heures avant son souper: faites lui en prendre 4 à 5 onces.

Que si ce traitement se fait en été, & que la fiévre hectique soit jointe à la phtysie, l'Auteur conseille d'y ajouter de l'orge mondé de son écorce 4 onces; & il faut continuer l'usage de ce remede pendant un très-long-tems & même au delà de cent jours.

Quand ces consommez ne guerissent pas la phtysie, leur grand refuge est au

lait d'anesse, qu'ils ne font pourtant prendre au malade qu'après de longues consultations, l'anesse doit être noire, bien pensée & étrillée tous les matins, exemte de tout travail, & nourrie d'herbes rafraichissantes; avec lequel ils mêlent le gayac râpé, & la salsepareille coupée en menuës parties : mais tous ces remedes prescrits par les Vulgaires, sont par experience insuffisans pour guerir ce mal.

A nôtre égard, voici comme nous nous conduisons dans le traitement de la phtysie venerienne. Nous commençons de purger ainsi le malade.

℞. { *Des pilules* de tribus, 1 *scrup.*
Du mercure doux, 10 *grains.*

Mêlez-les, & les faites prendre au malade avant son souper.

Donnez-lui ensuite deux fois le jour la décoction vulneraire ci-devant décrite, à laquelle vous ajouterez deux dragmes de l'élixir de proprieté distillé, & cette décoction sera encore meilleure si vous joignez aux poudres vulneraires qui entrent en sa composition, la chair de deux viperes; parceque cette chair augmente beaucoup la vertu vulneraire de ces simples.

Faites prendre ce medicament à vôtre malade pendant 10 jours ſans l'uſage d'aucun autre remede, afin que ſes forces ſe rétabliſſent, & que la nature reprenne un peu de vigueur : mais ſi les forces ſont tout à fait abatuës, tâchez de les reſtaurer un peu par le moyen des conſommez ſuivans.

℞. *De la ſalſepareille coupée en menuës parties, 2 drach. & demie ;*
De la raclûre d'yvoire, & de corne de cerf, & du ſantal rouge, de chac. 1 drach.

Laiſſez les infuſer pendant 12 heures dans un lieu chaud, avec neuf onces d'eau commune. Jettez y enſuite un poulet plumé, vuidé, & coupé par morceaux, avec une drachme de cannelle, & autant qu'il faudra de ſel commun pour donner un peu de goût à ce bouïllon. Bouchez le vaiſſeau de telle ſorte que rien ne s'en puiſſe exhaler ; puis faites le bouïllir doucement pendant trois heures. Le vaiſſeau étant refroidi paſſez ce bouïllon, & l'exprimez legerement.

Le malade prendra ce bouïllon pour

ſon ſouper pendant pluſieurs jours ; puis ſes forces étant un peu rétablies , vous le diſpoſerez à recevoir le parfum de la maniere que nous l'avons ci-devant enſeigné , & avec toutes les circonſtances que nous avons marquées.

Que la doſe du cinnabre que vous employerez pour ce parfum n'excede pas le poids d'une drachme, & ne le donnez pas tous les jours , mais laiſſez d'un parfum à l'autre l'intervalle que demanderont les forces du malade.

En cas que le malade ſoit attaqué de la diarrhée ſanglante , ou qu'il lui ſurvienne un crachement de ſang grumelé ſans toux , ni vomiſſement pendant l'uſage de ce remede , non-ſeulement vous n'en devez pas mal augurer , mais au contraire vous en devez concevoir une bonne eſperance de gueriſon ; & ſi le malade obſerve régulierement le régime que vous lui preſcrivez , en moins de deux mois de tems il ſe trouvera non-ſeulement remis dans ſa bonne habitude , mais il reprendra auſſi ſon embonpoint.

1. Cependat le mercure ſoit exalté ou précipité , ſoit qu'il ſoit pris en onction

ou en parfum, n'eſt pas comparable pour guerir la phtyſie venerienne à nôtre eau anti-venerienne, qui eſt un remede ſi doux, ſi ſûr, & ſi agréable, que loin de faire du mal à aucun malade, elle n'a jamais manqué de les guerir ; & c'eſt ce que nous pouvons bien aſſûrer avec ſerment.

2. Enfin il faut découvrir ſans envie & ſans réſerve nôtre arcane métallique qui guerit toutes les eſpeces de verole ; & en cas que la phtyſie verolique ſoit gueriſſable, il n'y a point de remede par lequel elle puiſſe être guerie plus ſûrement, en rétabliſſant la léſion de la ſubſtance des principaux viſceres.

Ce remede étant fixe ſe peut fort bien prendre avec les alimens, & ſon action eſt très-generale : mais ſa préparation demande un Chymiſte fort expert. C'eſt ainſi que l'on y procede.

℞. { *Du mercure trois fois précipité jusqu'à rougeur par l'eau forte, une once & demie ;*
Du beurre d'Antimoine, 1 *once.* }

Mêlez les enſemble dans un vaiſſeau de verre, & ajoutez-y enſuite,

{ *De l'eau régale,* 4 *onces.*

Posez sur le vaisseau son couvercle avec son bec. Distillez l'eau régale à petit feu, & la séparez de ces deux mercures: puis rejettez-la cinq fois sur les mêmes mercures, en augmentant un peu les degrez du feu sur la fin de la distillation.

Après la cinquiéme cohobation de l'eau régale, les deux mercures resteront fixes au fond du vaisseau qui soutiendront le feu de fusion. Réduisez alors la matiere en poudre, jettez-la ensuite dans la rétorte de verre, & y ajoutez,

{ *Du meilleur esprit de vin* 4 *onces.*

Vous le distillerez à petit feu dessus la poudre. Après quoi vous y jetterez la même quantité de nouvel esprit de vin, que vous distillerez de la même maniere, & vous réitererez jusqu'à douze fois la même distillation.

Après cela il vous restera une poudre aussi douce que le miel sans qu'il lui reste la moindre acrimonie : & c'est-là nôtre mercure diaphoretique porté à sa plus haute perfection par le soufre antimonial.

Sa dose est depuis trois grains jusqu'à six avec les alimens du dîner & du souper. Il n'excite aucune évacuation

ſenſible, & il guerit en trente jours toutes les phtyſies curables ſans crainte de recidive. Que ſi vous voulez vous ſervir de cet arcane contre d'autres maladies, l'uſage vous en apprendra plus que nous ne pourrions vous en dire.

REMARQUES.

1. *Cependant le mercure* . . . . . Le deſir de maintenir ſon eau anti-venerienne dans la poſſeſſion où il l'a miſe au chapitre 19e. de ce Traité, d'être le plus excellent remede que l'on ait jamais inventé contre la verole, fait entrer ici l'Auteur dans une contradiction toute contraire à celle que nous avons obſervée dans nos remarques de ce chap. 19e. lors qu'ayant loüé avec excès en cet endroit là, cette eau ſi merveilleuſe & capable de guerir tous les maux veneriens les plus fâcheux ſans aucune exception, il dit bien-tôt après que lorſque cette eau infaillible ne reüſſit pas dans le traitement de certaines douleurs veneriennes tout à fait rebelles, il faut avoir recours au parfum & aux

onctions mercurielles, comme aux remedes les plus efficaces : car c'est ici tout le contraire. Selon le même Auteur, l'eau anti-venerienne est infiniment au dessus du mercure en quelque forme qu'il soit donné, pour guerir la phtysie verolique, n'ayant jamais manqué de guerir les malades auxquels elle a été donnée, ce qu'il peut assurer dit-il, avec serment. Je laisse à penser quel fond l'on peut faire sur le serment d'un Auteur qui se contredit si visiblement, & qui tantôt préfere le mercure à son eau, & bien-tôt après son eau au mercure : soufflant ainsi le chaud & le froid avec une égale confiance.

Mais le défaut de préconiser avec excès les remedes dont on s'est une fois prévenu, est trop general comme nous l'avons déja dit ailleurs, pour faire un crime à nôtre Auteur d'y être tombé comme les autres, étant sur tout d'une nation naturellement outrée dans ses expressions, tant sur la loüange que sur le blâme. Ceux qui écrivent encore à présent de la Medecine, ne sont sur ce point-là, ni plus moderez ni plus véridiques que leurs prédecesseurs : témoin

celui qui après avoir depuis peu étalé dans un Traité de pratique Medecinale beaucoup de babioles peu dignes d'attention, invite les curieux à lui venir voir préparer l'or potable, qui est si on l'en croit, la moindre operation qu'il sçache faire, quoi qu'il soit connu parfaitement pour ne rien sçavoir en Chymie que de très-commun, & que sa plus grande habileté ne consiste qu'à deux choses, qui sont. 1°. De payer bien cher de certains arcanes dont il se dit ensuite l'inventeur, sûr de les vendre encore mieux à ceux de la credulité desquels il est depuis long-tems en possession d'abuser. 2°. De sçavoir déguiser les drogues d'un usage ordinaire en leur donnant quelques agrémens, tant pour le goût que pour la vûë, & des noms fastueux par où il mêne à peu près où il veut les malades de la plus haute distinction, aussi bien qu'une foule de flateurs qui les obsedent.

C'en est assez pour prévenir d'une verité très-constante ceux qui lisent les Ecrits des Medecins, que l'on n'a point jusqu'à présent trouvé dans la Medecine de remede infaillible, quoi que ce titre

ſoit donné dans les Livres à beaucoup de drogues tant ſimples que compoſées, ſur la foi de ceux qui les ont miſes en vogue. Car il y a une extrême difference à cet égard entre les promeſſes & les effets.

2. *Enfin il faut découvrir.....* Voici le plus violent effort de charité que l'Auteur ait pû faire en faveur de ſes Lecteurs : c'eſt de leur donner en finiſſant ce Traité, la préparation de ſon mercure ſudorifique, dont la vertu ſurpaſſe encore de beaucoup celle de ſon eau anti-venerienne, qui n'a pourtant, ſelon lui, rien de pareil dans le tréſor de la Medecine. L'on ne peut effectivement diſconvenir que cette préparation de mercure ne fût un remede incomparable, s'il gueriſſoit à coup ſûr non-ſeulement de toutes ſortes de verole, mais auſſi de la phtyſie venerienne, tous ceux qui en prendroient trois grains en dinant & en ſoupant pendant 30 jours. Mais les épreuves qui en ont été faites n'ont pas répondu aux promeſſes de l'Auteur, quoique ce remede ait été préparé avec toute ſorte d'exactitude, & ſelon qu'il le demande, par un très-bon Artiſte.

Ainsi l'on a lieu de dire que bien que cette préparation du mercure soit un bon remede pour guerir les veroles recentes, il n'est pas comme l'Auteur le prétend un remede infaillible pour guerir la verole dans tous ses degrez, du moins en France : car il se peut faire qu'en Italie dont le climat est beaucoup plus chaud, ce remede soutient mieux son nom de sudorifique, en y causant des transpirations plus abondantes & plus efficaces, pour la guerison des veroles inveterées. Enfin l'on peut dire que dans l'usage qu'on a fait sur differens sujets de ce mercure sudorifique, on ne lui a point vû produire d'aussi bons effets, que ceux que produit ordinairement la panacée mercurielle.

Chapitre V.

Des moyens de se préserver de la verole.

Il ne nous resteroit à présent pour finir ce Traité qu'à enseigner les moyens

de ſe préſerver de la maladie venerienne : car il nous ſeroit bien plus glorieux d'empêcher ceux qui ſont exemts de cette maladie d'en être attaquez, que de les en ſçavoir guerir lors qu'ils en ſont atteints ; puis qu'on ne les peut guerir qu'en beaucoup de tems, avec beaucoup de travail, & en lenr faiſant ſouffrir de grandes peines : il faudroit donc mettre tout en uſage pour réüſſir dans un projet ſi important.

Mais nous ne croyons pas pouvoir en ſureté de conſcience communiquer ces ſortes de préſervatifs, qui donneroient lieu à une infinité de gens de s'abandonner à la débauche des femmes ; la plûpart n'en étant détournez que par la crainte de contracter cette infame maladie.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que la plûpart des Auteurs aſſurent qu'il n'y a point de meilleur préſervatif contre cette maladie, que de fuir l'occaſion de la contracter. Ce conſeil eſt aſſurément très-ſalutaire, quoi qu'il y en ait à peine un ſeul entre mille qui ait aſſez de force ſur ſon eſprit pour en uſer ; parceque la chair infirme & fragile a toûjours

beaucoup

beaucoup de penchant pour la chair : ensorte que ce conseil tend plûtôt à éluder le besoin du remede, qu'à en fournir un qui soit efficace contre le mal que l'on prétend prévenir.

Il y a eû aussi beaucoup d'Auteurs assez scélerats pour étaler sans réserve ces sortes d'antidotes, au moyen desquels une infinité de débauchez s'imaginent pouvoir sans rien hazarder se joindre aux femmes les plus abandonnées, & les suivre toutes impunément dans les lieux les plus infames.

Les Auteurs de ce caractére ont été Hercules de Saxe, Aurele Minadoüs, Eustache Rudius, Jules Paulmier, & plus que tous les autres Gabriel Fallope, qui traitant de la préservation du mal venerien au chap. 89. parle ainsi à ses Lecteurs : Il me semble que je n'ai encore rien fait en vôtre faveur si je ne vous apprends comment un particulier voyant une trés-belle femme, & se joignant avec elle lors qu'elle est verolée, peut s'exemter de gagner du mal. Et un peu plus bas, en proposant le remede dont il prétend qu'on se doit servir, j'en ai, dit-il, fait l'experience, sur plus de cent

mille hommes, & je prens Dieu à témoin que pas un d'eux n'a été gâté.

Ces Auteurs proposent les remedes suivans pour se préserver de la verole. Il faut d'abord commencer par connoître si la femme avec laquelle on veut exercer le congrès, est infectée de ce mal : ce que l'on connoit par les signes que nous en avons donnez au commencement de ce Traité. Mais comme la plûpart sont équivoques, & que tous ceux qui se joignent à des femmes ne sont pas Medecins, il faut avoir recours à d'autres signes qui soient plus sûrs, ou bien consulter là-dessus les plus experts.

Il faut examiner premierement si les parties naturelles de la femme sont humides ou tuméfiées, s'il n'en sort point quelque matiere sanieuse, dont ont voye quelques restes sur les levres de la vulve, si la femme n'y sent point de douleur, de cuisson & d'ardeur, & aprés avoir exercé le congrès, si l'on ne sent point quelque élancement dans l'uretre : car cela étant, il est hors de doute que l'on a gagné du mal, & pour lors il faut exprimer plusieurs fois sa verge

afin de pousser au dehors tout le reste de la mauvaise matiere qui pourroit s'y être glissée, & l'essuyer ensuite avec sa chemise.

Après cela il faut uriner le plûtôt qu'on peut, & se bassiner le membre viril avec sa propre urine, ou bien avec du vin un peu chaud qui sera encore meilleur si l'on y a fait boüillir les feüilles de myrthe, de roses rouges, l'alun, l'absinthe, l'aristoloche, & la raclûre de gayac, parties égales. Et Fallope qui prétend que son remede est excellent, le prépare ainsi.

℞.

Des racines de gentiane,
D'aristoloche longue & ronde, & du dictame blanc, de chac. 2. drac.
Des poudres de Santal blanc & rouge, & de bois d'aloes de chac. 2 scrup.
Des poudres de corail rouge,
De spode, & de corne de cerf brulée, de chac. demie once,
Des feüilles de scordium,
De souchet,
De betoine,
De scabieuse, & de tormentille,

de chac. une poignée :
Des feüilles de roses , 1 poignée & demie ;
De la rapûre de gayac , 2 onces ;
Du précipité préparé , 1 drach. & demie ;
Du meilleur vin d'Espagne , 3 demi setiers ;
Des eaux de souchet , & de scabieuse , 1 pinte.

L'on fait infuser pendant 24 heures la rapûre de gayac dans le vin & dans les eaux ; & l'on y ajoute ensuite les autres ingrediens , que l'on fait boüillir jusqu'à diminution de moitié. On coule après cela la décoction , & on en exprime fortement le marc ; puis l'on fait tremper dans cette décoction toute trouble un morceau de toile bien nette , que l'on fait après cela sécher à l'ombre ; & on la trempe & séche ainsi jusqu'à trois fois.

Après cela on en coupe des morceaux que l'on ajuste à la figure & à la proportion du gland , & que l'on recommande à celui qui veut s'en servir de porter toûjours sur lui dans une petite boëte , & toutes les fois qu'il exerce le con-

grès, il lave sa verge avec cette décoction, & il enveloppe son gland avec un de ces petits linges taillez à sa mesure, & il le recouvre du prépuce. Une heure après il en applique un nouveau après en avoir retiré le premier, & il réitere cette application quatre à cinq fois d'heure en heure.

Si l'on apprehende qu'il ne se fasse quelque ulceration dans le canal de l'uretre, il faut tourner une portion du même linge en forme de tente, & le pousser dans le conduit de l'uretre par le trou du gland, & le renouveller tout de même : car si la matiere virulente s'est introduite dans le conduit de l'uretre, elle en est facilement tirée par le moyen de cette tente.

Que si l'on ressent après le congrès de la démangeaison au membre viril, c'est un remede éprouvé de faire recevoir à cette partie le parfum du cinnabre & de l'encens mêlez ensemble en égales parties.

Il y en a aussi qui prétendent que c'est un fort bon moyen pour se préserver du virus, de moüiller leur gland avec une éponge trempée dans la dé-

coction du gayac faite avec parties égales de vin & de vinaigre, & ils proposent aussi la décoction suivante comme très-souveraine.

℞. { *De la limûre de bois de gayac, 5 onces.*

Infusez les pendant 24 heures dans quatre pintes d'eau de fontaine ; puis faites les boüillir à petit feu jusqu'à diminution du tiers ; ajoutez-y ensuite,

{ *Des racines de concombre sauvage,*
De mauves, & d'althea, de chac. 1 once.

Pilez les racines, puis faites les boüillir dans cette décoction jusqu'à diminution de moitié.

Le particulier se bassinera les parties naturelles de cette décoction, & les couvrira de linges qui auront été trempez. Après cela s'il apprehende encore d'avoir gagné du mal, on lui ordonne le syrop de bois de gayac qui se prépare ainsi.

℞. { *De la râpure de bois de gayac, 10 onces.*

Faites la tremper dans six pintes d'eau de fontaine pendant 24 heures dans un vaisseau bien bouché sur les cendres

chaudes. Faites boüillir enſuite cette infuſion au bain vaporeux juſqu'à diminution de moitié. Puis de la colature faites-en un ſyrop avec le ſuccre, dont la doſe ſera d'une once ou d'une once & demie tous les matins pendant plu-ſieurs jours.

D'autres recommandent encore pour une plus grande précaution, de ſe laver avant le congrès les parties naturelles avec quelque décoction fortifiante & aſtringente capable de réſiſter à l'impreſſion du virus. Comme par exemple.

℞.
De l'écorce de myrobolans, 1 *once;*
Des noix de cyprès, au nombre de 15;
Des roſes rouges 2 *pincées.*
De l'abſinthe pontique 3 *poignées;*
Des noix de galles,
De l'écorce de grenades,
De myrtilles, & de la ſemence de ſumac, de chac. 1 *once.*

Laiſſez infuſer tous ces ſimples dans le vin auſtere après les avoir concaſſez groſſiérement; puis diſtillez les, & baſ-ſinez-en avec l'eau diſtillée les parties genitales avant le congrès.

Les femmes ſe ſervent des mêmes re-

medes pour ſe préſerver contre ce mal en faveur des hommes qui doivent les approcher ; & elles ne ſeroient point excuſables d'en uſer autrement : car comme cette maladie vient d'elles originairement , elles doivent faire enſorte de bien nettoyer leurs parties après le congrès , & de rejetter au plûtôt ce qu'elles peuvent avoir reçû de matiere ſuſpecte de malignité par les lotions & par les autres moyens qui ont été propoſez , & en s'eſſuyant ſoigneuſement avec des linges.

Mais pour bien faire , il ne faudroit pas que les femmes ſe livraſſent d'abord aux embraſſemens & aux careſſes des hommes ; il faudroit plûtôt qu'elles priſſent le membre viril , qu'elles le preſſaſſent & l'eſſuyaſſent long-tems , pour découvrir ſi celui qui veut exercer le congrès avec elles, n'eſt point attaqué de la gonorrhée.

Or ceux qui en ſont attaquez ont coutume d'uriner avant d'entrer en action , afin que ce flux ſanieux ne paroiſſe pas. Il faudroit encore qu'elles renverſaſſent le prépuce , pour obſerver le gland & la couronne , & qu'en même tems

elles examinaſſent les aînes, afin d'être en état d'en venir au congrès avec ſureté.

Mais parceque les femmes qui ont encore quelque pudeur, ne peuvent pas faire ces ſortes de recherches de peur de s'attirer une mauvaiſe reputation, & que ceux qui veulent les embraſſer craindroient par cet examen de paroître ſe défier d'elles ; cela fait que les deux ſexes ſe livrent d'abord l'un à l'autre, & qu'ils ſe gâtent reciproquement avec la même facilité : car il eſt ſûr que les femmes publiques qui ont ces ſortes d'égards ſont rarement attaquées de mal venerien.

En verité les Medecins Vulgaires en trompant les autres ſe trompent eux-mêmes bien lourdement, quand ils s'imaginent que ce virus qu'ils font conſiſter dans une qualité occulte qui a ſon ſiége au foye, peut être arrêté aux parties exterieures par de petits linges, par des lotions, & par des parfums.

1. Tous les prétendus préſervatifs que ces Medecins propoſent ſont inutiles, & ne ſont que des amuſemens & des attraits pour engager au mal : car quoi que la verole puiſſe être communiquée

d'un ſujet à un autre par les moindres corpuſcules de la ſanie virulente, & qu'en les eſſuyant, les entraînant, & les diſſipant, on puiſſe prévenir leurs mauvaiſes impreſſions, ils ne peuvent cependant détruire le foyer de ce mal dans les parties exterieures, parce qu'ils n'ont point de proprieté anti-venerienne, ni défendre les parties interieures contre les atteintes de la virulence qu'elles ont contractée, parce qu'elle pénetre facilement tout le corps au travers de ſes poroſitez.

C'eſt pour cela que les lotions ou les ablutions qui ne ſe font qu'aux parties exterieures, ne peuvent pas paſſer pour des préſervatifs ſûrs & certains de cette maladie, & par conſéquent ne meritent pas beaucoup de confiance.

De plus comme ce n'eſt pas ſeulement par les parties naturelles que l'on gagne du mal, & que l'on peut encore en contracter par la bouche, par les mammelles, par l'anus, & par toutes les parties qui ne ſont pas couvertes de la peau en ſon entier, il eſt très-difficile de faire bonne garde à tant d'avenuës, ignorant par laquelle ce mauvais levain a eu plus de facilité à ſe communiquer.

2. Nous avons cependant un très-excellent & très-assuré préservatif contre la verole ; & si quelqu'un en use aprés s'être approché d'une femme gâtée, il évitera sans doute d'être atteint de toutes sortes de pustules, de caries, d'ulceres, de gonorrhées, & de bubons. Nous n'avons parlé d'autre chose dans tout ce Traité ; mais nous en laissons la recherche aux plus avisez & nous ne croyons pas le devoir désigner précisément à toutes sortes de gens, ni le montrer au doigt, de peur qu'ils n'en abusent, & que cela ne leur donne lieu de s'abandonner tout aussi-tôt à leur convoitise, & ne donne ensuite un juste sujet de nous accuser d'être les fauteurs de leur libertinage & de leurs excès.

Le seul, le plus sûr, & le plus infaillible préservatif que nous puissions proposer ici contre le mal venerien, & qui n'a jamais trompé aucun de ceux qui s'en sont servi, est de fuir absolument le commerce des femmes débauchées, & de se bien mettre dans l'esprit que Dieu est trop juste pour ne pas châtier tôt ou tard les impudiques, puisque dès cette vie il leur envoye cette

vilaine maladie pour les punir d'un ſi grand peché.

Cependant nous voici parvenus à la fin du Traité que nous avions réſolu de donner dans ce dernier tome de nôtre Chirurgie pour le tranſmettre à la poſterité. Ainſi nôtre tâche finie nous avertit par elle même d'en demeurer là.

Et certes nous pouvons bien dire que ça été par un bon motif que nous avons écrit toutes les choſes que nous y avons inſerées, telles qu'elles puiſſent être : car comme cette cruelle maladie s'eſt répanduë preſque dans toutes les contrées du monde, & qu'elle à cauſé des deſordres irreparables dans tout le genre humain ; il ne nous a pas été difficile de nous ſentir excitez à publier ces choſes, & à nous perſuader qu'elles ſeroient agréées de tout le monde, ayant été déja fort avantageuſes à ceux pour qui nous en avons fait la découverte. Cela étant nous aurons atteint le but que nous nous ſommes propoſé en donnant cet Ouvrage au public.

REMARQUES.

1. *Tous les prétendus remedes ....*

Laissant à part les raisons morales sur lesquelles l'Auteur insiste fort à propos au sujet des préservatifs contre la verole, tout ce que l'on peut accorder à ces remedes est de rallentir un peu l'impression du virus le moins actif sur la surface des parties naturelles des deux sexes ; aux hommes par exemple, sur le prépuce, & sur le gland, & aux femmes, sur la surface de la vulve : mais quand le virus plus actif & plus animé, est porté d'abord au fond du vagin dans les femmes, & dans les hommes jusqu'au fond de l'uretre, & que dans les uns & les autres, sans faire d'impression sur la surface de la peau il pénetre d'abord les vaisseaux sanguins ou les filets nerveux pour se communiquer à toute l'habitude, tous ces prétendus préservatifs proposez par des Auteurs, ou peu éclairez, ou trop crédules, ou mal intentionnez, sont alors absolument inutiles, comme l'Auteur le marque ici fort judicieusement, & les Medecins qui les proposent de bonne foi se trompent eux mêmes, aussi bien que ceux qu'ils engagent à s'en servir. Mais comme la mauvaise intention des Medecins a sou-

vent plus de part à la propoſition de ces formules, qu'un veritable deſir de préſerver du mal venerien ceux qui les recherchent avec empreſſement, il ne faut regarder ces prétendus préſervatifs qu'on lit dans le Livres, que comme des piéges que des Medecins ou Chirurgiens intereſſez ont tendus autrefois à la crédulité des impudiques, pour les engager à gagner des maux qui rempliſſoient leur bourſe, ſauf à imputer après cela le mauvais ſuccès de leur prétendus préſervatifs, à l'omiſſion dans leur uſage de quelques circonſtances imaginaires, & à beaucoup d'autres inconveniens qu'un eſprit fourbe & avare ne manque jamais de ſuggerer à tous les ſuppôts de la Medecine qui ont fait banqueroute à l'honneur & à la probité.

2. *Nous avons cependant* ...... Ce remede, préſervatif de la verole, ſi excelcellent & ſi aſſuré, que l'Auteur par principe de conſcience ne veut pas montrer au doigt indifferemment à tout le monde, bien qu'il en ait, dit-il, amplement parlé dans tout le cours de ſon Traité, eſt ſon eau anti-venerienne, laquelle étant ſelon lui, le meilleur remede que

l'on ait inventé jusqu'à présent pour guerir la verole, ne pouvoit manquer par conséquent, non pas tant de préserver de la verole ceux qui en useroient immédiatement après toutes sortes de congrès douteux, que de les en guerir en cas qu'ils l'eussent contractée : & pour tout dire en deux mots, si l'Auteur n'avoit pas voulu dissimuler son remede, il n'auroit eû qu'à s'expliquer ainsi. Qui que vous soyez qui craignez de gagner du mal en fréquentant les lieux de débauche, prenez d'abord nôtre eau anti-venerienne comme si vous aviez la verole, & vous n'aurez jamais la moindre apparence de mal venerien.

FIN.